

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Koppel Désir mortel

HANS KOPPEL

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A movie poster featuring a dimly lit bedroom. A window with horizontal blinds is the primary light source, casting a soft glow. To the left, a white lamp sits on a dark, round table. In the foreground, a bed with a rumpled, light-colored sheet is visible. A dark wooden chair with a green upholstered seat is positioned near the window. The overall mood is intimate and mysterious.

HANS KOPPEL

désir mortel

Hans Koppel

DÉSIR MORTEL

Traduit du suédois par Hélène Hervieu

ÉDITIONS
FRANCE
LOISIRS

Bonne lecture,
j'espère que
vous aimez,

Tu kühn
aka

HANS KOPPEL

L'escalier tournant débouche sur un palier à chaque étage. Erik a fixé une corde autour de la rampe du niveau supérieur et se tient en dessous, l'autre extrémité dans la main.

Sa mère sort sur le pas de la porte, avec un verre de vin.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Elle est ivre et sa voix a un ton accusateur.

— Tu ne peux pas faire de l'escalade ici, la rampe n'est pas assez solide.

Erik ne répond pas.

— T'entends ce que je te dis ? Tu es trop lourd.

— Je n'ai pas l'intention de grimper.

— Enlève cette corde. Sois gentil, Erik, écoute-moi pour une fois.

Il forme un nœud coulant avec l'extrémité de la corde.

— Défais-moi ça tout de suite.

Erik lève les yeux et teste la solidité de la corde en s'y accrochant de tout son poids.

— Tu abîmes la rampe.

Sa mère pose son verre, s'approche de lui.

— Maintenant ça suffit, dit-elle en tendant la main pour agripper la corde.

Erik saisit son bras, le lui tord derrière le dos.

— Aïe ! Mais qu'est-ce qui te prend ? Lâche-moi !

Il passe le nœud coulant autour de la tête de sa mère et s'arc-boute pour la hisser. Elle tente de se dégager. Quand elle constate qu'elle n'y arrive pas, elle donne des ruades pour atteindre la rampe avec le pied et de cette manière alléger le poids de son corps. Erik lui empoigne les mollets et la tire vers le bas, tout en gardant la corde bien tendue.

— J'avais quel âge la première fois ? dit-il.

Sa mère est dans l'impossibilité de répondre. Ses yeux se révulsent, son visage est rouge et gonflé.

— Quinze ans, dit-il. Tu as fait ça pendant dix ans.

Quelque chose craque, difficile de savoir si c'est la nuque ou la rampe de l'escalier qui va céder.

Les bras et les jambes de sa mère tressaillent, et puis le corps abandonne la lutte. Il pend mollement, se balance sans résistance comme un pendule. Erik continue de tirer sur la corde, l'accroche à la

rampe. Il s'installe dans le canapé et regarde la télé. Quand l'émission est terminée, il appelle la police et dit que sa mère s'est pendue. Puis il va chercher un couteau et tranche la corde pour la faire descendre. Il s'assoit par terre, le corps sans vie sur ses genoux. Quand la police arrive, il pleure.

Anna regarda sa fille attablée dans la cuisine, le nez plongé dans un livre, une tartine entamée à la main.

— Allez, dépêche-toi, mon trésor ! Papa compte me déposer à Mölle et je ne veux pas être en retard.

Hedda leva les yeux de son livre pour jeter un œil à l'horloge.

— Mais ça me fera arriver en avance.

— Non, voyons.

— Si, je serai en avance.

— Maximum dix minutes, dit Anna. Ce n'est pas si terrible ? T'auras le temps de réviser ta leçon.

— Je la sais déjà, rétorqua Hedda.

— Si tu veux profiter de la voiture, c'est à toi de t'adapter à nous, un point c'est tout.

— Je préfère prendre ma bicyclette.

— OK.

— Attends ! Je ne peux pas y aller à vélo, mes pneus sont presque à plat.

Magnus sortit de la chambre à coucher tout en boutonnant une chemise qui lui comprimait le ventre.

— Quoi ? s'enquit-il.

Anna secoua la tête.

— Rien. Je viens de dire que si Hedda veut qu'on la dépose, il faut qu'elle s'active un peu.

— On n'est pas si pressés que ça, si ? En un quart d'heure, on y est.

— Exactement, dit la fillette qui n'en avait aucune idée.

— Ça prend au moins une demi-heure, remarqua Anna.

— Ah bon ? fit Magnus d'un air dubitatif.

— Bien sûr. Il faut un quart d'heure rien que d'ici à Höganäs.

Magnus battit en retraite. Le matin, c'était lui qui avait du mal à se lever, alors que le soir les rôles étaient inversés. C'était à se demander comment ils arrivaient à s'entendre aussi bien, ces deux-là.

— D'accord, dit-il en se tournant vers leur fille. Ma petite chérie, faut écouter maman.

— C'est bon...

Hedda poussa un soupir théâtral et quitta la table avec sa tartine à la main. Dix minutes plus tard, ils la laissèrent devant l'école.

— Alors à demain, dit Anna.

— Comment ça ? Tu dors là-bas ?

— Rien qu'une nuit. Je serai rentrée demain. Comme ça, toi et papa, vous pourrez passer une bonne soirée ensemble.

— Bon, salut.

— Je t'appellerai pour te souhaiter bonne nuit.

Hedda claqua la portière et se dirigea vers le bâtiment de l'école. Ils la suivirent des yeux avant que Magnus enclenche la première et reparte.

Il n'y avait pas beaucoup de circulation. La plupart des voitures allaient dans l'autre sens, des quartiers résidentiels sur la côte au nord en direction de Helsingborg. Anna mit la radio sur les infos et regarda la mer au large de Christinelund. La vue n'avait rien d'extraordinaire aujourd'hui : le ciel blanc-gris, la terre marron. L'hiver en Scanie, morne, en ce mois de novembre qui dure toujours une éternité.

— Est-ce qu'il y aura toute la rédaction ? demanda Magnus.

— Non, seulement Trude et Sissela.

— Comment elle va ?

— Qui ? Sissela ? Ça va. Pourquoi ?

— Elle est toujours amoureuse ?

Anna ne comprenait pas.

— Ce n'est pas elle qui avait un nouveau petit ami ?

— Ça fait longtemps que c'est terminé.

— Ça ne m'étonne pas, dit Magnus avec une pointe d'ironie.

Il n'avait guère d'estime pour cette directrice qu'il estimait être d'un égocentrisme maladif.

— Alors elle est célibataire maintenant ? demanda-t-il en essayant de ne pas avoir l'air méprisant.

Anna secoua la tête.

— Elle vient de se remettre avec son mari.

— Ça n'a pas traîné, dis donc.

— Ils se sont expliqués et voilà.

— Ah là là, soupira Magnus.

Anna le regarda.

— Ça veut dire quoi, ce « ah là là » ?

— Elle ne pouvait pas garder ça pour elle ? Je veux dire, si elle avait une liaison, pourquoi en faire part à son mari ? Que celui qui fait des conneries garde ça pour lui, c'est tout. Tout rejeter sur le dos du pauvre type qui s'est fait tromper, j'aime pas ça.

— Non, dit Anna. T'as peut-être raison.

— C'est d'un égoïsme, déclara Magnus. On voit bien qu'elle a l'habitude de tout diriger.

— Je crois qu'elle a besoin que ça bouge autour d'elle, qu'il se passe des choses. Elle cherche à mettre un peu de piquant dans sa vie.

— Si tu t'éclates de ton côté, je préfère ne pas le savoir.

— Tu sais, il n'y a aucun risque. Je trouve que ça a un côté poisseux.

— Poisseux ? répéta Magnus en riant.

— Oui, c'est compliqué et répétitif. Non, vraiment, c'est pas mon truc. D'ailleurs, tu sens bon.

— Tiens, les compliments sont toujours bons à prendre. Je vais remettre mon CV à jour.

— Oh, nous avons un nouveau au service des petites annonces, dit Anna en frémissant. Il sent le chien dès qu'il ouvre la bouche. L'ammoniaque ou je ne sais quoi. Et il se colle à toi quand il te parle, c'est offensant pour notre intégrité physique. À croire qu'il écume, je te jure. Il a toujours l'air d'être aux anges et de s'amuser comme un fou. On n'a pas d'autre choix que de rire et de retenir sa respiration.

— Tu devrais lui en parler.

— Oui, il faudrait, admit Anna.

Ils prirent la nouvelle route qui passait par Viken et n'eurent pas à ralentir avant d'arriver à Höganäs. Ils longèrent les anciens locaux de la maison d'édition ; l'entreprise avait été rachetée quelques années plus tôt. Le nouveau propriétaire était rapidement parvenu à la conclusion qu'il était impossible de trouver des gens compétents dans le coin et il avait déplacé ses activités à Malmö. Anna se demandait si ça existait toujours ou s'il avait mis la clé sous la porte.

— La voiture, dit Magnus en l'interrompant dans ses pensées.

Anna le regarda sans comprendre et haussa les épaules.

— Je ne sais pas, il serait peut-être temps de la changer.

— Pourquoi ?

— Elle affiche quatre-vingt mille au compteur. Bientôt il y aura plein de réparations à faire. Je crois que ce ne serait pas une mauvaise idée.

— Et le toit ? dit Anna.

Magnus changea de position.

— Il n'y a pas d'urgence.

— Ah bon ?

— Nous avons colmaté la brèche. Il n'a pas plu à l'intérieur depuis.

— Cette toiture a plus de vingt ans maintenant. S'il te plaît, Magnus, tu ne vas pas recommencer.

— Notre voiture est la plus vieille de la rue, répliqua-t-il en lui jetant un regard accusateur.

— Et ?

Anna haussa les sourcils.

— Je disais ça comme ça, reprit Magnus.

— Tu disais quoi ? Qu'on doit ignorer la toiture pour ne pas avoir honte de notre voiture qui n'a que quatre ans ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Ah bon ?

— J'ai simplement dit qu'il n'y avait pas d'urgence. Le toit tient bien.

— Pour l'instant.

— On a fait les travaux l'été dernier. Ça ne va pas se remettre à fuir tout de suite.

Anna inspira profondément et cligna des yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Magnus sur un ton mal assuré.

— La voiture marche très bien, est-ce qu'il y a...

— Oui, c'est vrai.

— ... une autre raison de la changer, à part pour se maintenir au même niveau que les voisins question standing ? compléta-t-elle. Si tu savais comme j'en ai assez de cette compétition absurde.

Magnus resta silencieux. Anna espérait qu'il allait laisser tomber, comprendre que ce n'était pas la peine de s'entêter. Mais c'était trop espérer.

— Si la voiture marche bien, c'est parce qu'elle est encore relativement neuve, répliqua-t-il, l'air buté. C'est pourquoi on peut aussi en tirer un bon prix. Si on attend trop, sa valeur va en prendre un sacré coup. On perd de l'argent en la gardant.

— Comment ça ?

— Quoi, « comment ça » ? C'est ainsi que les affaires marchent : si on veut récupérer un peu d'argent sur son ancienne voiture, il ne faut pas attendre qu'elle soit trop vieille, c'est tout.

— Tu t'entends parler ?

— Mais tu ne comprends donc rien ! s'énerva Magnus en enfonceant l'accélérateur. Parfois il faut...

— La voiture marche très bien. Je serais curieuse de savoir comment on va faire des économies en achetant une nouvelle, mais vas-y, je t'écoute. Essaie de me convaincre qu'on a tout intérêt à changer une voiture en parfait état plutôt que réparer notre toiture qui a plus de vingt ans.

Magnus secoua la tête.

— Tu ne m'écoutes pas, dit-il, pincé.

— Magnus, je t'écoute. Mais pas question que je te laisse...

Ils se turent.

— Bon, et comment va Trude maintenant ? demanda Magnus quand ils passèrent devant le château de Krapperup.

— Elle va très bien.

— À mon avis, c'est la deuxième plus belle femme du monde.

Anna tourna la tête vers son mari. Il leur arrivait de se chamailler, mais ça ne durait jamais longtemps.

— T'es trop mignon, dit-elle en glissant la main entre ses cuisses. La

deuxième plus belle femme...

— Chérie, pas quand je conduis...

— OK.

Elle le regarda calmement.

— Je croyais que tu aimais que je te touche.

— Tu ne crois pas qu'on a passé l'âge pour ces trucs d'ado ? Mais si tu me laisses me garer...

— Ah, si seulement on avait le temps, dit Anna.

Elle tourna la tête vers la fenêtre.

— Non, c'est bizarre avec Trude, reprit-elle. Elle est ravissante et compétente comme pas deux, mais sur ce plan-là, elle est toujours à côté de la plaque. Elle ne fait que confirmer l'adage.

— Lequel ?

— Ce ne sont pas les bonnes personnes qui doutent de leurs capacités. Le monde appartient à ceux qui ont du culot.

— Oui, tu as sans doute raison.

Ils restèrent silencieux le restant du trajet.

— Presque une demi-heure, constata Anna en jetant un coup d'œil à sa montre, quand Magnus s'arrêta devant l'hôtel.

— Bonne journée, ma chérie.

Elle se pencha et l'embrassa sur la bouche.

— Toi aussi, on s'appelle ce soir.

Anna ferma la portière, agita la main en signe de merci et se dirigea vers l'entrée. Dehors, deux hommes avec des sacs de golf encombrants fouillaient dans le coffre d'une voiture. Sissela et Trude se tenaient devant la réception et venaient de récupérer leurs clés de chambres.

— Rendez-vous sur la terrasse dans dix minutes, lança gaiement Sissela en disparaissant avec un « Ciao » nonchalant.

Anna se fit enregistrer et monta dans sa chambre. La vue était dégagée sur la ville et le détroit. Elle accrocha son chemisier pour la soirée sur un cintre, changea de chaussures et prit son bloc-notes et une feuille avec des suggestions d'articles qu'elle avait rassemblées la semaine précédente.

— Il y a du café dans la Thermos, dit Trude quand Anna entra dans la salle de réunion.

— Merci, je me contenterai d'eau gazeuse.

Anna jeta un regard circulaire puis prit place autour de la table.

— C'est bien, ici, constata Sissela avec un coup d'œil par la fenêtre.

— J'aime bien le Grand Hôtel, dit Trude. On n'a jamais de mauvaises surprises.

— On sait comment les choses fonctionnent, renchérit Anna.

— Pas étonnant, depuis le temps qu'on vient, dit Sissela en redressant le dos. Bon, et si on attaquait ?

Vers midi et demi, le trio féminin à la tête du magazine *Famille* avait mis au point le planning jusqu'à Pâques et put avec bonne conscience déjeuner au restaurant de l'hôtel.

Trude fit, comme d'habitude, l'inventaire de l'offre masculine présente. Apercevrait-elle quelqu'un d'intéressant, elle se lèverait aussitôt et irait au buffet bien garni pour se montrer. Tous les hommes n'auraient alors d'yeux que pour elle. C'était un show bien rodé et Trude, incapable de résister, s'y adonnait à la moindre occasion. C'était dans sa nature. Elle avait attiré les regards dès la puberté et, pourtant, elle n'en avait jamais assez. Chaque paire d'yeux énamourés confortait l'image qu'elle avait d'elle-même. C'était un puits sans fond. Un puits ? Un abîme plutôt, un trou d'évacuation, un déplacement de la plaque continentale.

Anna avait du mal à la comprendre. La seule chose qui l'empêchait

de collectionner plus d'aventures qu'elle n'en avait déjà, c'était sa beauté, précisément. Ça effrayait les hommes. Seuls les hommes quelconques osaient l'aborder, ceux qui n'avaient rien à perdre.

Le mari de Trude était l'exception qui confirmait la règle. Un homme brillant, élégant, à la fois mari prévenant et père fantastique. En outre, à la différence de tant de ses congénères, il n'avait pas un ego surdimensionné et n'était pas de tempérament râleur.

— Qu'est-ce qu'on a côté reportages ? demanda Sissela, une fois qu'elles eurent fini leur repas et se furent installées sur la terrasse. Comment ça va avec la série sur la mort ?

Sissela faisait allusion à la série de reportages intitulée *Et ce fut la fin du jeu*, une sorte de portrait de personnes décédées prématurément. Les proches pouvaient parler ouvertement de l'absence de l'être cher, du manque et de la douleur d'une perte aussi soudaine qu'inattendue. Le journaliste free-lance Calle Collin, basé à Stockholm, qui rédigeait la plupart de ces articles savait à la perfection doser les larmes sans se départir d'un ton positif. Le courrier des lecteurs attestait qu'il visait toujours juste.

— Ça roule, dit Anna.

— Les deux derniers ne m'ont pas trop emballée.

— Tu veux parler des deux derniers cas ?

— Oui, c'était chaque fois un cancer, si je ne me trompe ? Je trouve que le cancer aujourd'hui, c'est comme la grippe autrefois. Ce n'est pas très excitant. On ne pourrait pas trouver une maladie plus intéressante ?

— J'en parlerai à Calle.

— Il pourrait aussi s'agir d'autre chose que de maladies. D'accidents, par exemple. Ou de catastrophes naturelles. L'important, c'est qu'ils soient morts avant l'heure, et de préférence dans des conditions dramatiques.

— OK.

— Mais le ton de l'article est super. Rien à dire. T'es sûre qu'il n'a pas envie d'écrire dans la rubrique people ?

— Je ne pense pas. Mais je peux toujours lui redemander.

— Oui, fais ça. Bon, on en était où avec nos histoires de destins tragiques ?

À 4 heures de l'après-midi, elles avaient terminé. Trude monta se reposer dans sa chambre, Sissela déclara qu'elle voulait prendre un bain chaud, quant à Anna, elle avait envie de se promener.

Elle suivit la rue qui longeait le rivage, en direction du massif montagneux dont la silhouette s'estompait en cette fin de journée. Les belles villas s'étaient vidées après le mois d'août. Les voitures avaient disparu et on ne voyait plus personne. Pourtant, il y avait encore de la lumière à certaines fenêtres. Sans doute, se dit Anna, des lampes

réglées pour faire croire à une présence, mais qui ne trompaient personne, et certainement pas les jeunes alcoolisés du coin qui avaient la correction de saccager uniquement les intérieurs où les gens n'avaient pas laissé leur meuble-bar suffisamment bien rempli. Le prix à payer pour ces non-résidents à l'année qui, l'été, se baladaient en peignoir d'éponge blanc, jouaient aux autochtones et saluaient leurs connaissances de Stockholm avec des bises et des voix de fausset :

« Ça alors ! Tu es arrivé quand ? »

Mölle était une ville de villégiature. Elle ne serait jamais autre chose. La distance jusqu'à Helsingborg était trop grande. Pour la même somme, on pouvait devenir propriétaire du même type de maison à Hittarp, Domsten ou Viken. Des lieux qui faisaient gagner une demi-heure de trajet et qui, à la différence de Mölle, étaient habités toute l'année.

Anna décida qu'elle avait assez pris l'air et revint sur ses pas. Le vent du sud-ouest qu'elle avait eu jusqu'alors dans le dos la frappa de face et elle remonta le col de son manteau. De retour dans sa chambre d'hôtel, elle était passablement frigorifiée. Elle alluma la télévision pour être moins seule et alla prendre une douche.

Le serveur passa du temps à préparer chaque assiette de poisson avec quelques précieuses gouttes censées être la sauce d'accompagnement. Il expliqua la provenance du poisson, un descriptif en quelque sorte de sa vie heureuse jusqu'à sa mort inévitable. On avait toujours droit à ce rituel dans ces soi-disant bons restaurants où au final la nourriture n'était jamais extraordinaire et où l'on avait encore faim en sortant de table. Après ce plat décevant, Sissela disparut fumer une cigarette tandis que Trude et Anna allèrent au bar et commandèrent un Irish coffee. Deux hommes d'âge mûr, en tenue de golf, entrèrent, bruyants, joyeux et pour tout dire, assez ivres. Trude, toujours aux aguets, leur décocha un langoureux regard de biche par-dessus son verre. Ils bombèrent aussitôt le torse.

Qu'est-ce qu'on pouvait attendre de types comme eux ? Ce serait maintenant difficile de refuser une invitation.

La proie était ferrée et Trude faisait l'innocente.

— Tu ne vas pas recommencer, dit Anna.

— Quoi ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Oh.

Sissela revint, empestant le tabac.

— Vous parliez de quoi ?

— De Trude, répondit Anna d'une voix lasse. Elle recommence son petit manège.

— Mais il n'y a personne, s'étonna Sissela en balayant la salle du regard.

Elle découvrit les deux hommes. Ils discutaient de la meilleure stratégie à suivre. Trude était trop jolie, ça les faisait hésiter. Sissela regarda sa collègue et fit signe au barman.

Anna ouvrit de grands yeux. Sissela sourit.

— Je n'ai personne pour veiller sur moi à la maison. Alors, un verre de vin rouge, s'il vous plaît.

Sissela posa la main sur l'épaule d'Anna avant d'éclater de rire.

— Si tu voyais ta tête ! Tu ne vois pas qu'on te charrie ? Attention, ils arrivent.

Elles cessèrent de parler et firent mine d'être occupées. On aurait dit de vraies adolescentes, si ce n'est qu'elles n'étaient pas tout à fait

dupes.

— Salut, on peut vous tenir compagnie ?

— Avec plaisir.

— Je m'appelle Bastian, lui c'est Sven.

— Salut.

Ils se serrèrent la main, chacune se présenta.

— Alors c'est ici que vous travaillez ?

— Nous avons l'habitude de venir ici pour mettre au point notre planning.

— Votre planning ?

— Nous travaillons pour *Famille*.

— Le magazine ?

Sissela acquiesça.

— Ah, c'est bien, dit l'homme spontanément.

Sissela redressa le dos.

— Merci, se rengorgea-t-elle comme si le magazine était son œuvre.

— C'est une bonne formule, y a plein d'articles intéressants. Ma mère le lisait.

Sissela se tassa d'un coup. L'homme s'en aperçut et essaya de se rattraper :

— J'avais même pensé m'abonner moi-même, mais ma femme ne s'intéresse qu'aux magazines de mode et de décoration d'intérieur. C'est dommage pour *Famille*.

Il avait l'air sincère.

— Beaucoup croient que ça ne s'adresse qu'aux mères au foyer, dit Sissela.

— Vous devez aussi avoir des lecteurs masculins ?

Sissela haussa les épaules.

— Les hommes le feuilletent. Sinon, c'est surtout les mots croisés qui retiennent leur attention. Et vous ? Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? Bastian, c'est ça ?

Il fit oui de la tête.

— Nous avons une agence de publicité, une petite. On est trois, nous deux et un autre type.

— Vous avez des clients intéressants ? demanda Anna.

— Tout à fait.

Il mentionna une marque de vêtements et une agence de voyages.

— On est là pour fêter nos bons résultats cette année. On joue au golf, on passe un peu de bon temps.

Sissela rit.

— J'étais sûre que vous travailliez dans la publicité. On a du mal à vous différencier.

— C'est pourtant facile. Moi, c'est Bastian, B comme barbe. Et voici Sven, S comme sans.

— Mais tu n’as pas de cheveux, fit remarquer Sissela.

— Effectivement, et ce n’est pas simple tous les jours.

Deux minutes plus tard, Anna constata que les deux hommes n’étaient pas aussi pénibles que pouvaient l’être les hommes alcoolisés dans un hôtel. Ils étaient attentifs. L’un d’eux était même drôle. Mais c’était le schéma classique. Anna et Sissela captaient l’attention et Trude restait à côté, à l’écart, inaccessible dans sa beauté. Les hommes savaient rarement comment l’approcher. Mais tout changea quand le troisième larron arriva.

— Tiens, le voilà. Je vous présente Erik. Erik Månsson, notre nouvelle star.

À sa vue, même Trude perdit une seconde sa belle assurance. Erik, nouvelle recrue de l’agence de pub, était monté dans sa chambre pour tenter, en vain, de faire partir une tache de vin rouge sur sa chemise. Il s’était donc changé et avait enfilé un jean et un tee-shirt, tenue qui révélait un corps parfaitement entretenu. La beauté de Trude n’avait l’air de lui faire ni chaud ni froid, elle devait ressembler à toutes celles qu’il fréquentait. D’ailleurs, il était nettement plus jeune que ses deux collègues.

Anna soupira en son for intérieur. Elle voyait déjà ce qui allait suivre. Sissela allait se comporter comme un public de théâtre qui rit même quand ce n’est pas particulièrement drôle, jouer avec ses cheveux et appuyer le bout de la langue contre le bord de ses incisives, bref tout mettre en œuvre pour provoquer l’intérêt de cet homme jeune et, si elle réussissait, se rétracter au dernier moment comme toute allumeuse digne de ce nom. Alors que Trude saurait d’instinct qu’elle avait toutes ses chances.

Anna se trompa. Ce fut une soirée agréable. Les plans drague furent vite mis de côté et on parla boulot, maison. Des photos des conjoints respectifs et des enfants circulèrent. Erik qui était célibataire et sans enfants leva les yeux au ciel devant tout ce déballage, mais l’heure n’était plus à la chasse, ils étaient des adultes qui passaient un moment agréable ensemble, un point c’est tout.

— Tu viens de Stockholm, si j’ai bien compris ? demanda Sissela à Erik.

— Oui.

— Dans quelle agence tu travaillais jusqu’ici ? poursuivit-elle comme s’il s’agissait d’un entretien d’embauche.

— Aucune.

— C’est ton premier poste ?

— Oui.

— Et qu’est-ce que tu faisais avant ?

— Je vendais du poisson dans un supermarché.

Sissela émit un petit rire.

— Sérieux ?

Erik opina du chef. Sissela avait du mal à résister à son sourire.

— Je me disais bien que je reconnaissais cette odeur.

— Celle-là, on ne me l'avait encore jamais faite, rétorqua Erik avec lassitude.

L'ambiance étant un peu gâchée, Anna s'éclipsa pour aller aux toilettes. Quand elle en sortit, Erik était à l'extérieur et attendait son tour. Le couloir était étroit et quand elle passa devant lui, il l'embrassa. Elle n'eut pas le temps de comprendre.

— Pardon, glissa-t-il avant de s'enfermer dans une cabine.

Anna alla rejoindre l'assemblée qui avait retrouvé sa bonne humeur. À son retour, Erik s'assit en face d'elle. Un coup d'œil furtif, interrogateur, rien d'autre. Sissela sortit fumer, les deux autres hommes lui emboîtèrent le pas. Ils allaient certainement allumer des cigarillos. Trude dut à son tour aller aux toilettes, laissant Anna seule avec Erik. Il la regarda.

— Je suis à la chambre 18, dit-il. Si tu veux un peu de compagnie, tu es la bienvenue.

— Je suis mariée, répondit Anna, j'ai une fille de dix ans.

— Je sais, tu as montré des photos.

Les fumeurs revinrent. Erik se leva.

— Bon, moi je crois que je vais aller me coucher.

Trude revint des toilettes, elle avait retouché son maquillage, s'était recoiffée, arrangée pour faire pigeonner sa poitrine et avait déboutonné davantage son chemisier.

— Il est parti où, Erik ?

Un sentiment de pouvoir lui montait-il à la tête parce qu'elle se sentait élue ou s'agissait-il d'une réaction face au jugement de ses compagnes sur sa capacité à emballer un homme ? À moins que ce ne fût tout simplement un instant de désespoir qui prenait la forme d'un désir physique ? Anna n'aurait su le dire.

— Déjà ? Quelle pantoufarde ! remarqua Sissela quand Anna prit congé un quart d'heure plus tard.

Ni elle ni Trude ne pouvaient se douter de ce qu'elle avait en tête.

Anna regagna sa chambre, se brossa les dents et s'observa dans le miroir.

— Allez, au lit, se dit-elle à elle-même.

Elle prit son portable, Magnus avait appelé. Il était 11 heures et quart, elle rappela. Une voix ensommeillée décrocha.

— Oh, excuse-moi, je t'ai réveillé ?

— Ça ne fait rien.

— On a un peu traîné au bar, dit Anna. On a rencontré des golfeurs qui nous ont invitées à prendre un verre.

— Tant mieux.

— Est-ce que Hedda dort ?
— À ton avis ?
— Désolée de ne pas avoir appelé plus tôt.
— Je dormais, chérie.
— C'est vrai, excuse-moi. Je voulais juste t'appeler pour te dire que je t'aime.

— Moi aussi. Dors bien, à demain.

— Oui.

Elle raccrocha et sortit le chargeur de son sac. Son portable émit un bip quand elle le brancha. La photo de son mari et de sa fille, prise en été, apparut brièvement avant que l'écran s'éteigne et que l'appareil se mette en veille.

Anna regarda autour d'elle. Sa chambre ressemblait à toutes les chambres d'hôtel : un lit, un téléviseur mural, un bureau que personne n'utilisait vraiment avec sa chaise qui servait surtout à poser ses vêtements. Un classeur était placé en évidence avec les codes pour le Wi-Fi, les horaires du petit déjeuner et les dépliants publicitaires pour les endroits à visiter dans le coin. Une petite salle de bains avec un rouleau de papier-toilette supplémentaire et des gros flacons fixés au mur contenant du savon liquide et du lait pour le corps.

Son baiser avait eu un goût de fraise ou quelque chose dans le genre. Comme le brillant à lèvres d'une adolescente. Rien qu'une impression peut-être, due au fait qu'il était tellement plus jeune qu'elle. Une forme de défense mentale. Pas question de faire quelque chose qu'elle regretterait par la suite. Elle avait certes bu, mais pas assez pour pouvoir ensuite mettre sa faute sur le compte de l'ivresse.

Elle vérifia son haleine au creux de sa main, prit la clé et se rendit à la chambre 18. Après un bref regard derrière elle, elle frappa à la porte. Il ouvrit.

— Je ne croyais pas que tu viendrais, dit-il.

Sa voix trahissait une surprise non feinte, il fit un pas de côté et lui tint la porte. Anna entra, elle ne voulait pas rester dans le couloir et courir le risque d'être vue.

— En fait, je suis juste venue te dire que je ne viens pas...

— Bon.

— Je ne fais pas ce genre de choses. Je suis mariée et heureuse en ménage. Nous avons une fille. Oui, je l'ai déjà dit.

— Tu veux boire quelque chose ? Du vin ?

— Non, je ne reste pas. Je vais m'en aller.

Erik hocha la tête sans cesser de la regarder.

— D'accord.

Il ne dit rien de plus, n'essaya pas de la persuader de rester. Anna se balançait d'une jambe sur l'autre, tout en regardant autour d'elle. La chambre était en tout point identique à la sienne.

— Est-ce que je peux te poser une question ? finit-elle par dire.

— Je t'en prie.

— Pourquoi tu m'as embrassée ?

— Parce que j'en avais envie.

— Tu trouves normal d'embrasser toutes les femmes quand t'en as envie ?

— Et je croyais que toi aussi tu en avais envie.

Anna acquiesça et remplit ses poumons d'air. Sa respiration était saccadée, presque agitée. Erik fit un pas vers elle.

— Je ne te demande rien, dit-il.

Elle détourna la tête, fixa le sol et sentit les mains d'Erik sur ses hanches.

Il ronflait en inspirant. Cela voulait dire qu'il dormait. Anna pouvait donc descendre du lit et retourner dans sa chambre. Elle posa une main sur le matelas pour y prendre appui quand elle reçut le bras d'Erik sur son ventre.

Le bras d'un inconnu sur son ventre. La preuve vivante de sa faute. Elle avait trompé son mari, couché avec un autre homme. Ce qui, cinq heures plus tôt, avait été impensable, quelque chose dont elle ne rêvait même pas, était à présent un fait avéré. Elle regarda ce bras. Comme le reste du corps, il était souple et musclé.

Le sexe. Mon Dieu, le sexe était une affaire compliquée, la moins naturelle qui fût. Le contact physique avec un inconnu pouvait être assez excitant, épicé par de belles paroles, des malentendus, un intérêt pour l'autre surjoué. C'est en tout cas le souvenir qu'en avait gardé Anna de sa propre jeunesse. Le sexe agréable était au contraire le fruit d'un travail. Ça requérait une complicité, une confiance, un abandon total. Jusqu'ici, elle ne s'était jamais imaginé que deux corps puissent s'assembler aussi parfaitement que les pièces d'un puzzle.

Elle souleva le bras d'Erik et sortit du lit. Il faisait encore sombre dehors. Anna chercha sa culotte qu'elle retrouva au pied du lit. Son chemisier traînait par terre, comme son soutien-gorge. Elle pouvait faire une boule de son collant et le garder à la main, mais elle n'avait pas envie de s'aventurer dans le couloir sans soutien-gorge. Si jamais elle rencontrait quelqu'un, Sissela par exemple, la terre entière serait au courant avant même le lever du soleil. Trude était un cas, mais Sissela n'était pas mal dans son genre non plus.

Anna tendait la main pour ramasser son sous-vêtement quand elle entendit un clic derrière son dos : Erik tenait son portable à bout de bras. Il souriait.

— Tu as pris une photo ? demanda Anna.

Elle alla vers lui et chercha à lui prendre l'appareil des mains. Il esquiva son geste, tout heureux de la bataille qui s'annonçait.

— Arrête, donne-moi ça !

— Il faut que tu me laisses un souvenir, dit-il en repoussant ses mains.

— Et pourquoi ? Allez, passe-moi le téléphone.

— Non, il est à moi.

— C'est pas drôle, donne-le-moi.

Erik rit quand elle lutta avec lui. Il finit par céder et lui abandonna le téléphone. Dressée sur un coude, elle étudia la photo.

— Au secours, je suis vraiment comme ça ?

— Pourquoi « au secours » ? Tu es une fille assez sensuelle.

— Sensuelle ? Grassouillette, tu veux dire. Je n'aurais pas aimé que cette photo circule.

— Dommage, j'aurais eu quelque chose pour me branler.

— Te branler ? T'as quel âge, tu m'as dit ?

— Quatorze ans.

— Autant que ça ?

Il étendit la main et lui caressa le bras, laissa le bout de ses doigts glisser sur sa peau douce, la courbe de ses seins. Elle cligna des yeux.

— Il faut que je m'en aille, dit-elle.

Il fit signe qu'il comprenait.

— Ça va aller ?

— Oui, bien sûr. C'était...

Anna chercha ses mots et sentit les larmes affluer, bouleversée par l'émotion et la mauvaise conscience. Erik se redressa dans le lit, souleva une mèche qui tombait sur le visage d'Anna et l'attira à lui. Elle mit ses bras en avant, dans une tentative de défense, mais sans grande conviction.

— Attends, dit-il en disparaissant dans la salle de bains.

Il revint avec du papier-toilette et un verre d'eau. Anna se moucha et but.

— Excuse-moi, dit-elle en riant.

— Ne t'excuse pas.

— Je n'ai jamais...

Elle était à deux doigts de fondre en larmes à nouveau, mais parvint à se contrôler.

— Non, dit-elle résolument en lui tapotant le genou, il faut vraiment que je m'en aille.

Erik hocha la tête.

— Il le faut, répéta-t-elle.

— Il est quelle heure ?

Tous deux tournèrent la tête vers les leds bleues du radio-réveil.

— J'ai une idée, dit Erik en la regardant.

— C'est ta voiture ?

— Non, je n'ai qu'un petit modèle que j'ai d'ailleurs laissé en ville. C'est celle de Sven.

— Et tu as les clés ?

— Ils avaient bu quelques bières au club house, alors c'est moi qui ai conduit au retour.

— Tu ne bois jamais ?

— Rarement. Je fais beaucoup de sport.

— Ça se voit.

— Merci.

— Petite voiture, grande... dit-elle avant de s'interrompre, stupéfaite de son audace.

— Qu'est-ce que vous avez comme voiture ? demanda Erik.

— Une Volvo.

Ils passèrent devant la guérite de l'hôtel, où il n'y avait personne, et partirent en direction de la montagne. Erik mit les pleins phares et le véhicule grimpa l'étroite route. Il marqua un arrêt au point de vue et ils admirèrent la ville vue d'en haut. L'air humide était brouillé à la lumière des réverbères, tout paraissait noyé dans une aquarelle d'un gris-bleu sombre.

— J'adore la montagne de Kullaberg, dit-il en continuant de rouler à travers la forêt de hêtres. Je viens ici le plus souvent possible.

Ils longèrent le terrain de golf puis prirent la direction du phare qui se dressait majestueusement dans la brume laiteuse. Erik coupa le moteur, ouvrit la portière.

— Viens, dit-il en sortant.

Il lui prit la main et la conduisit au bord de la falaise.

— Attention ! C'est à pic, ici.

Il s'arrêta sur une avancée de roche. Au-dessus d'eux, la lumière du phare balayait la côte, en dessous l'océan s'étendait tel un tapis à la fois fascinant et effrayant. Elle devinait les abysses, entendait les vagues frapper à intervalles réguliers les rochers, imaginait l'écume blanche contrastant avec l'eau noire.

— Un faux pas et c'en est fini, dit Erik. Nous sommes sur un rocher en surplomb. Si l'on grimpe ici, on est suspendu dans le vide.

— Tu fais de l'escalade ?

— Dès que j'en ai l'occasion.

— J'espère seulement que le granit tient bon, remarqua Anna. Il y a toujours un ou deux Danois qui s'aventurent ici et font une chute mortelle.

— Ah bon ?

— Oui, chaque année, répondit Anna. Par contre, il y a toujours un Suédois soûl qui tombe des montagnes russes à Bakken. Ça fait un mort partout, ça compense.

Erik rit.

— Tu es drôle, dit-il. Bon, je vais crier.

— OK.

— Je voulais juste te prévenir, histoire que tu n'aies pas peur et trébuches dans le vide.

— Je vais essayer de rester sur mes deux pieds.

— Prête ?

— Je suis prête.

— Je suis sérieux, je vais crier très fort.

Il cria, un hurlement qui déchira la nuit. Si fort qu'Anna n'entendit pas son propre rire.

— Quoi ? dit-il.

— Rien.

Anna sécha les larmes de ses yeux.

— On aurait dit un ado dans un concert.

— Allez, à ton tour.

— Non, non. Je ne peux pas me lâcher comme ça.

— Allez, tu verras, c'est une sensation incroyable.

— Ce n'est pas mon truc, je te dis. Vraiment pas.

— Comment tu peux le savoir si tu n'essaies pas ?

— Bon, d'accord. Qu'est-ce que je dois crier ?

— Peu importe, crie. On change de place. Il faut que tu sois le plus près possible du bord avec l'océan devant toi.

— Je n'ose pas.

— Allez, n'aie pas peur. Je n'ai pas l'intention de te pousser.

Ils échangèrent leurs places.

— Crie !

— Aaah.

— Fais un effort, crie vraiment. Crie ta colère, tes frustrations, tout ce qui t'a empêché d'avancer dans la vie.

Anna cria.

— C'était un bon échauffement. Maintenant, vas-y carrément.

Elle cria. Cria du plus profond de ses entrailles, poussa le son à travers sa gorge en direction de l'océan. Quand elle eut tout expulsé, elle emplit ses poumons d'air pur, iodé, reprit haleine comme après une longue course et s'aperçut qu'elle pleurait. Des larmes de

soulagement, de bonheur et de renaissance. Elle n'était pas peu fière d'avoir réussi à lâcher prise.

Il prit sa main. Ils retournèrent à la voiture et s'embrassèrent sans un mot, avant qu'elle le chevauche sur le siège avant.

— Encore une chance que le beau gosse soit parti se coucher aussi tôt, dit Sissela en tapotant avec sa cuillère la coquille de son œuf à la coque.

Anna feignit de ne pas comprendre.

— Qui ça ?

— Le type, hier, *the body*.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Sinon, à l'heure qu'il est, Trude serait bourrelée de remords.

— Tu crois ?

Sissela gloussa.

— Tu n'as pas vu ? Elle était toute chamboulée.

— Ah bon ? Je n'ai rien remarqué.

Sissela entreprit de peler son orange.

— Elle devrait faire attention.

— Explique-toi, tu veux ?

— Non, mais tu l'as regardé ? Il doit avoir vingt-cinq ans à tout casser.

— Plutôt trente, non ?

— Et Trude en a cinquante-deux. C'était quoi déjà, son nom ?

— Je ne me souviens pas.

Anna prit une gorgée de jus d'orange.

— Erik, répondit Sissela en agitant son doigt en l'air. Trude pourrait être sa mère. Chut ! La voilà.

Elles se tournèrent vers leur collègue qui s'avancait vers leur table d'un pas lourd. Sissela avait du mal à dissimuler sa joie.

— Bonjour, notre rayon de soleil. Bien dormi ?

Trude la foudroya du regard.

— Où est le café ?

Elle lança un coup d'œil circulaire, vit la machine et alla se chercher une tasse.

— Eh oui, dit Sissela quand sa collègue se fut assise. Je suis sûre que tu es ravie d'avoir fait la fermeture du bar et d'avoir pris encore un dernier verre.

— Je ne vois pas où est le problème, répliqua Trude en s'étirant. J'ai super bien dormi.

— Je venais de dire à Anna que c'était une chance que le beau

gosse soit parti se coucher.

— Comment ça ?

Trude savait pertinemment que Sissela ne se gênait pas pour parler derrière son dos.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Non, vas-y.

Sissela lâcha un petit rire nerveux.

— Oh, c'était juste pour plaisanter.

Trude savait mordre en retour et Anna appréciait cette qualité chez elle. Cela n'arrivait pas souvent, mais si on la cherchait, elle était capable de se défendre. Si Trude avait été rongée par le remords, Sissela aurait profité de sa faiblesse en lui témoignant des marques de fausse sollicitude. Mais étant donné qu'elle avait seulement la gueule de bois, elle ne tolérait pas d'être traitée n'importe comment.

— Alors, fit Anna pour détendre l'atmosphère, vous êtes parties vous coucher à quelle heure ?

— Moi j'étais au lit un peu avant 2 heures, répondit Trude.

— Moi aussi, dit Sissela. On est parties en même temps. Mais toi, tu t'es couchée vers 10-11 heures.

Elle regarda Anna qui se trémoussa nerveusement.

— Ils étaient vraiment sympas, ces publicitaires, dit-elle.

Trude acquiesça.

— Oui, très.

— Être sympa est une chose, mais on n'a aucune envie de batifoler avec des hommes rougeauds dopés au viagra. Le beau gosse, en revanche...

Elle se tourna vers Anna et changea d'approche :

— Nous avons discuté boulot avec eux. On s'est dit qu'ils pourraient s'occuper de notre prochaine campagne de presse. S'ils nous vendent des abonnements, je pourrai les dédommager en nature...

Trude fit une grimace, que Sissela ne comprit pas.

— Quoi ?

— Bonjour !

Erik se tenait derrière Sissela, frais comme un jeune homme, ce qu'il était encore dans une certaine mesure.

— Vous avez bien dormi ? demanda-t-il en les détaillant à tour de rôle.

— Oui, très bien. Et toi ?

Erik secoua la tête.

— Pas beaucoup.

Anna porta son mug de café à la bouche. Elle ne pouvait pas s'empêcher de le regarder à la dérobée.

— Ah bon ? s'étonna Sissela.

— J'ai du mal à dormir à l'hôtel. L'oreiller est trop rembourré et il y a toujours du bruit.

— Tu aurais dû rester avec nous, fit Trude. On t'aurait appris plein de choses, nous qui en avons vu d'autres, et on t'aurait bordé.

— La prochaine fois, dit Erik. Pourtant, curieusement, je me sens en forme et reposé.

Anna savait qu'il avait les yeux sur elle, elle le sentait dans tout son corps.

— Ils sont où, tes copains ? demanda Sissela.

— Ils arrivent.

— Vous allez jouer au golf aujourd'hui ?

— Il faut respecter le programme. Et vous ?

— Nous allons travailler.

— C'est une variante. Vous serez au bar ce soir ?

— Non, nous rentrons cet après-midi, répondit Anna.

Erik hocha la tête.

— Ça m'a fait plaisir de vous rencontrer. J'espère qu'on se reverra.

Il se dirigea vers le buffet. Sissela le dévora du regard tandis qu'il s'éloignait.

— Et moi donc, *poolboy*, dit-elle. Et moi donc.

Les six mois planifiés à l'avance et les cinq semaines nécessaires pour l'impression ne laissaient aucune place pour les dernières tendances à la mode et les réactions à chaud. Le magazine *Famille* était un dinosaure perdu dans un flot d'informations digitales. Un colosse gentil et végétatif que les drames de la vie quotidienne n'affectaient guère. Le ton du magazine rappelait celui d'une mère affectueuse qui rassurait sa fille aînée inquiète pour son adolescent : Tout s'arrangera, tu verras. Il faut faire preuve de patience.

À l'heure du déjeuner, elles avaient mis au point la fin de l'année scolaire, la Saint-Jean, le carnet spécial vacances et la fête aux écrevisses qui marque la fin de l'été. Elles avaient atteint l'objectif qu'elles s'étaient fixé et pouvaient à présent commander un taxi pour retrouver la rédaction.

— Finalement, cela a été assez rapide, conclut Sissela sur le siège avant.

— Oui, acquiesça Trude.

— C'était sympa de rencontrer Sven et Bastian, ajouta Sissela en se retournant. Anna, tu n'aurais pas dû aller au lit si tôt.

— J'étais fatiguée.

— Les gens de la pub sont toujours amusants, remarqua Trude. Du moins ceux qui ont dépassé la quarantaine. Avec les jeunes recrues, le contact passe moins bien.

— Encore qu'un contact plus rapproché avec lui ne m'aurait pas déplu, dit Sissela qui s'interrompit en voyant l'expression du chauffeur.

Elle eut un petit rire gêné et crut bon de préciser :

— Je plaisantais.

Le chauffeur hocha la tête et sourit, sans conviction.

— Pourquoi est-il parti se coucher si tôt ? s'inquiéta Sissela.

— On devait être trop vieilles pour lui, répondit Trude.

Anna se demanda un instant si ses collègues la faisaient marcher, si elles avaient tout entendu du couloir.

— C'est ça les jeunes d'aujourd'hui : ils sont plus sobres que nous et ont des principes moraux, poursuivit Sissela. C'est une *non-fucking generation*.

Elle posa la main sur l'épaule du chauffeur.

— Excusez-nous, on sort d'un séminaire de travail.

— Je suis habitué, j'en ai entendu d'autres.

Il se redressa néanmoins sur son siège.

— Nous ne sommes que des bonnes femmes qui radotent, assura Sissela.

Anna regarda par la vitre le paysage qui défilait. Partout des champs, le calme. Tout l'inverse de ce qu'elle ressentait intérieurement : un besoin irrépressible de son corps à lui. La deuxième fois, là-haut sur la montagne, avait été encore mieux. Chaque instant était comme gravé en elle.

Elle s'imagina un jour en maison de retraite. Crut entendre la voix des aides-soignantes lui parlant fort avec une pointe de condescendance : Bonne nuit, madame Stenberg. Nous espérons que vous allez bien dormir cette nuit, madame Stenberg.

Alors Anna chercherait dans ses archives mentales le souvenir de Mölle 2012. Ce qui est fait est fait, et elle n'avait ni regret ni remords.

— Alors ils étaient sympas ? lança Magnus après le dîner, quand Hedda fut sortie de table pour aller regarder la télévision.

— Qui ça ?

— Les golfeurs.

Anna sentit le rouge lui monter aux joues.

— Tu m'as dit qu'ils vous avaient invitées à prendre un verre, poursuivit Magnus, quand tu m'as appelé hier. Tu ne te souviens pas de m'avoir appelé ?

— Mais si, bien sûr. Oui, on s'est bien amusées. Ils travaillent dans une agence de pub. On est restés longtemps à discuter. Je n'ai pas pensé une seconde que je te réveillerais.

— Comment s'appelle leur agence ?

— Oh, je ne m'en souviens plus. Eux s'appelaient Bastian et Sven, je crois. De vieux briscards, presque la soixantaine.

— Dans cette branche, autant dire Jurassic Park.

— Effectivement. Et puis il y avait un type plus jeune, mais il est parti se coucher tôt.

— Ah, la jeunesse d'aujourd'hui, dit Magnus en repoussant sa chaise. J'avoue que j'ai du mal à la comprendre.

Il commença à débarrasser la table, rinça les assiettes et les mit dans le lave-vaisselle.

— Alors pas de scandales ? dit-il d'un ton détaché.

Anna prit une revue qui traînait sur la table et répondit en se maîtrisant :

— Pas que je sache.

— Est-ce que Trude est devenue plus adulte ?

— Je n'irais pas jusque-là, mais elle s'est tenue à carreau. Non, on a passé une bonne soirée. Les hommes ont beaucoup parlé de leurs femmes.

— Alors il faut se méfier.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est une façon de dire : « J'ai envie de coucher avec toi, à condition que tu ne me fasses pas tout un cinéma après. »

— Comment tu le sais ?

Anna jeta un regard accusateur à son mari. Il haussa les épaules.

— Mon Dieu, c'est le b.a.-ba de la drague lors de séminaires.

— Je n'aime pas quand tu parles comme ça.

Magnus eut un large sourire, content de l'avoir fait réagir.

— Je te ressers du vin ?

— Oui, merci.

Non.

Qu'avait-elle fait ? Comment avait-elle pu se laisser aller à prendre un tel risque ?

Dans son lit, Anna fixait le plafond. La clarté du réverbère pénétrait à travers la fente des rideaux et dessinait sur le mur des ombres dansantes.

Son cœur s'affolait et ses pensées s'emmêlaient. Les effets de l'alcool s'estompaient, l'angoisse revenait au galop. Elle avait des sueurs froides. Elle avait couché avec un autre homme, trompé son mari, le seul homme qu'elle ait aimé éperdument, le père de sa fille. Et pour quoi ? Ce n'était pas une histoire de sexe, de désir incontrôlé. Avait-elle eu besoin d'être rassurée sur ses charmes ? Non, elle n'était pas comme Trude. Alors comment expliquer qu'elle ait pu faire l'amour avec un inconnu ? Un jeune homme, qui plus est. Pour se sentir vivante ? Pour se prouver qu'elle ne renonçait pas à la vie, qu'elle était une femme émancipée et indépendante ? Revendiquer qu'elle n'était pas seulement la maman de Hedda, qu'elle était autre chose qu'une femme avec un bon travail, bien insérée socialement, habitant un joli pavillon de banlieue avec un jardin bien entretenu, un bel intérieur ?

Anna ne comprenait pas ce qui lui était arrivé. Elle ne se reconnaissait pas. Elle n'était pas du genre à faire des idioties, elle avait toujours été une femme équilibrée, raisonnable, normale. Exactement, normale. Elle n'était pas une héroïne, elle était une femme normale. Mais maintenant qu'elle s'était rendue coupable d'adultère, elle éprouvait le besoin d'assumer sa faute. Pour ne plus recommencer. Plus jamais. C'était la première et la dernière fois.

J'ai fauté, laisse-moi expier et regagner lentement ta confiance, cher Magnus...

Mais elle ne pouvait pas le lui dire. Seuls les inconscients se soulageaient de ce qu'ils avaient sur le cœur. Elle se rappelait encore le jour où son père était rentré à la maison et avait raconté qu'il avait rencontré une autre femme au travail. La mère d'Anna l'avait mis à la porte le soir même. Quelques mois plus tard, l'aventure de son père était déjà terminée. Il ne s'était jamais remis en ménage par la suite et était mort peu après avoir pris sa retraite. Anna était convaincue qu'il

était mort de solitude.

Elle se leva et alla dans la salle de bains, urina sans faire de bruit et but un verre d'eau.

Qu'avait-elle pensé dans le taxi qui la ramenait à la maison ? Que c'était comme un fait d'armes ? Un moment à garder en mémoire pour ses vieux jours, un moment solennel qui n'appartenait qu'à elle – et à ce jeune homme.

Encore qu'il n'était pas un bébé non plus. Si cela avait été le contraire, si elle avait été plus jeune, personne n'aurait réagi.

Anna prit une profonde inspiration et expira en formant un « O » avec les lèvres. Elle retourna dans la chambre à coucher et se glissa dans le lit. Magnus ne dormait sans doute plus, mais elle ne voulait pas lui poser la question pour s'en assurer, au risque de le réveiller. Ils parlaient rarement entre eux la nuit, chacun préférait le silence et cela ne les dérangeait pas. Jusqu'ici, ils avaient toujours su affronter toutes les situations. Seule la lèvre inférieure de Magnus tremblait légèrement quand il était à deux doigts de s'emporter. À l'image de la plupart des hommes issus de la classe moyenne, sa maîtrise de soi était plus fragile qu'il ne voulait le laisser paraître.

Un homme de leur entourage s'était retrouvé au chômage, quelques années auparavant. En l'espace d'une nuit, il avait perdu de sa superbe et s'était mis à évoquer d'autres valeurs dans la vie, en s'appuyant sur une philosophie de comptoir. Le temps de se révéler un parfait imbécile, il avait obtenu un emploi de gratte-papier grâce à des amis et était aussitôt redevenu le conservateur pur et dur qu'il avait toujours été.

Non, Anna avait bien fait. Elle avait reçu une offre et l'avait acceptée. Cela avait été le trouble d'un instant, un film à se rejouer mentalement dans ses moments de tristesse. D'ailleurs, c'était trop tard pour revenir en arrière et tout effacer.

Et puis, zut ! Elle n'était pas la première femme au monde à commettre une faute. L'important était de ne pas se décharger de ses torts sur l'autre. Elle allait supporter son fardeau seule, un point c'est tout.

Elle roula sur le côté et ramena la couverture sur sa bouche. La position du motard, le foulard devant la bouche. Son mari soupirait, en martyr de l'insomnie. Elle n'avait pas l'intention de divulguer son secret. Et si vraiment le besoin de se confier devenait trop puissant, elle en parlerait à sa mère, et à personne d'autre.

Anna ferma les yeux et était sur le point de sombrer quand un bruit à l'extérieur la fit sursauter. Quelque chose cognait contre la vitre. Comme un ongle qui tambourinait doucement. Elle secoua Magnus.

— Quoi ? dit-il d'une voix ensommeillée.

Anna alluma la lampe de chevet et Magnus cligna des yeux.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— J'ai cru entendre quelqu'un à la fenêtre, balbutia-t-elle.

— Ce doit être le vent.

— Chut !

Ils tendirent l'oreille. Rien.

— J'en suis sûre, insista Anna.

— Un oiseau alors, dit Magnus.

— En pleine nuit ?

— Ou une branche, je ne sais pas, moi.

— S'il te plaît...

Magnus soupira et s'extirpa du lit. Il s'approcha de la fenêtre, écarta les rideaux.

— Rien, constata-t-il en les refermant.

Il rejoignit le lit, sur lequel il se laissa tomber lourdement.

— Satisfaite ?

Anna fit signe que oui puis éteignit la lumière. Elle tendit le bras et lui caressa la poitrine.

— Tu es mon héros, dit-elle.

Où sont passés les hommes ?

C'était une question que se posaient souvent Kathrine Hansson, soixante-sept ans, et ses amies. Les hommes de leur âge semblaient être adeptes du moindre effort, ils n'allaient ni au théâtre ni à aucune sortie culturelle, et on ne les voyait presque jamais aux cours du soir.

La triste vérité, selon Kathrine, c'est que les hommes de son âge restaient assis devant leur téléviseur et passaient leur temps à critiquer les jeunes qu'ils voyaient à l'écran.

Quelle perte de temps ! Pourquoi les hommes étaient-ils aussi autodestructeurs ? Avaient-ils baissé les bras ? Mis une croix sur tout ce qu'ils jugeaient superflu puisqu'ils allaient bientôt mourir ? C'était comme ne pas faire son lit sous prétexte qu'on allait se recoucher le soir même.

Kathrine entra dans la bibliothèque et jeta un coup d'œil dans la salle de lecture. Elle compta sept hommes et pas une seule femme.

Naturellement. Les hommes à l'esprit critique voulaient se tenir au courant. Pas question de se faire taper sur les doigts lors d'une confrontation ou d'un débat avec un autre plus qualifié. Kathrine se rappelait son propre père quand, à l'automne de sa vie, il suivait le journal télévisé avec la plus grande attention, comme si la paix mondiale dépendait de son engagement.

Ah, ce besoin d'être informés ! Kathrine avait vraiment du mal à comprendre. Une fois par mois, elle recevait une lettre d'information d'un intellectuel à la brillante carrière, qui était d'ailleurs marié avec la rédactrice en chef du magazine où travaillait sa fille. Dans ce courrier, cet homme exposait son point de vue sur les derniers événements survenus dans le monde et il finissait en recommandant quelques bons restaurants et des bons vins. Le tout, sur un ton très sérieux.

Les femmes tenaient des blogs qui traitaient des joies de la vie privée, alors que les hommes rédigeaient des bulletins d'informations et commentaient la politique mondiale. Pourquoi ? Avaient-ils la sensation que leur entourage réclamait leurs analyses éclairantes ?

Kathrine voulait s'asseoir parmi les hommes, s'imprégner de leur présence, essayer de les comprendre. Mais comment les aborder ? Elle avait déjà lu le journal et ne voulait pas faire semblant de le feuilleter.

Elle alla dans les rayons littérature, chercha un livre à emprunter. Mais elle ne trouva rien qui l'inspirât et elle retourna dans la salle de lecture, en longeant à pas lents les rayonnages avec toutes les revues. Quelqu'un tourna avec soin une page, sinon tout était calme.

Kathrine observa l'homme à la dérobée. Parmi les sept hommes, trois étaient bien conservés, l'un d'eux était même encore très bien. Il possédait des traits un peu simiesques, une forme de beauté laide qu'elle avait toujours trouvée séduisante.

Elle prit le premier magazine qui lui tomba sous la main – celui-ci venait du Småland – et s'assit sur la chaise d'à côté. Il se décala un peu, une réaction automatique, et émit un son qui, peut-être, indiquait un certain mécontentement à ne plus pouvoir prendre ses aises.

— Qu'est-ce que vous lisez ? s'enquit Kathrine après avoir parcouru sa revue pendant un temps qu'elle estima suffisamment long.

L'homme la regarda sans comprendre, se demandant si la question lui était adressée.

— Il y a quelque chose d'intéressant ? poursuivit-elle en souriant. Dans le journal, je veux dire.

— Comment ça ? dit-il sur un ton agressif.

Kathrine se tassa sur son siège.

— Excusez-moi si je vous ai dérangé.

Elle se releva aussitôt, se dirigea vers les étagères, remit la revue, mais se trompa d'emplacement et se hâta de quitter les lieux.

— Allô, Anna Stenberg à l'appareil.

— Salut, Anna. C'est Erik Månsson. Celui que tu as rencontré à Mölle. Je te dérange en plein travail ?

Elle regarda autour d'elle. Trude était en réunion avec les journalistes spécialisés, Sissela était partie voir la maquette pour des changements de dernière minute.

— Non, ça va.

— Je voulais savoir si tu penses pouvoir te libérer pour me voir.

Anna déglutit, nerveuse. Les images de la semaine précédente l'assaillirent.

— À vrai dire, je ne crois pas que ce soit une bonne idée...

— Tu m'as mal compris, je te parle boulot. J'ignore si tes collègues t'ont mise au courant, mais notre agence est chargée de vous faire une proposition pour votre prochaine campagne d'abonnement.

— Oui, je sais. Elles m'en ont vaguement parlé. Mais, honnêtement, je ne crois pas être le bon interlocuteur dans ce projet. Il vaudrait mieux que tu t'adresses à...

— Le travail, c'est le travail, l'interrompit Erik. Juste un café en ville. Il n'y a pas de piège, crois-moi.

— Tu avais pensé faire ça quand ?

— Quand ça t'arrange. Le plus tôt possible serait le mieux.

— OK.

Anna garda le silence, le combiné collé à l'oreille.

— Tu es toujours là ? demanda Erik.

— Je suis là.

— Alors, quand est-ce que ça t'arrange ?

— Mais pourquoi moi ? demanda Anna.

— Parce que tu es chef du service reportage et nous aimerions mettre l'accent sur le contenu éditorial.

— Je ne te parlais pas de ça. Je voulais dire, pour l'autre fois...

— On en reparlera quand on se verra, dit Erik.

Anna remarqua Sissela qui s'approchait de son bureau.

— Je peux te rappeler ?

— Tout à fait, répondit Erik. Fais-le.

Anna raccrocha, jeta un coup d'œil coupable à Sissela et montra le téléphone.

— Les types de la pub.

— Ah. Lequel des deux ? Bastian ou Sven ?

— Le jeune.

— Le beau gosse ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Parler de la campagne publicitaire. Poser des questions.

Sissela hochait lentement la tête.

— OK.

— Il voulait me rencontrer, dit Anna.

— T'as de la chance. Profites-en.

— Je ne crois pas que c'était sérieux.

— Quoi ? La campagne ?

Anna acquiesça. Sissela haussa les épaules.

— On n'empêche personne de tenter le coup. Mais qu'ils ne s'imaginent pas être dédommagés pour ça. Je n'ai pas l'intention de déboursier quoi que ce soit pour quelque chose qu'on risque de ne pas retenir.

Kathrine regrettait son geste. Quelle idée de se chercher un partenaire à la bibliothèque ! Et tout ça pour se faire jeter !

Après avoir fait un moment les cent pas dans l'appartement, elle se posta devant la fenêtre, le regard vide. Elle s'y était rendue animée des meilleures intentions du monde et son attitude avait été jugée inconvenante et perturbante... Sa fierté en prenait un sacré coup.

Comment se comporterait-elle la prochaine fois ? Et si l'homme au visage de singe était encore là ? Elle s'imaginait déjà le croisant à la porte d'entrée, chacun s'écartant pour laisser passer l'autre, et comme personne ne se décidait, ce petit manège s'éternisait et devenait de plus en plus gênant.

L'humiliation annoncée la fit rire. Qu'est-ce qu'elle n'allait pas imaginer ! Voilà un des avantages de la vieillesse, se dit-elle. Elle avait fait tellement de bêtises qu'une de plus ou de moins n'avait plus guère d'importance. Les déceptions de la vie étaient plus vite oubliées, elle n'avait pas envie de gaspiller son énergie à des imbécillités.

Et si elle rédigeait elle aussi une lettre d'information ? Avec des commentaires personnels ? Ce n'était pas une mauvaise idée. Mais c'était plus facile de décrocher son téléphone et d'appeler son amie Ditte pour lui parler de la scène ridicule de la bibliothèque. C'était plus amusant, aucun doute. Elle pouvait aussi la raconter à sa fille Anna. Même si, en règle générale, les enfants n'aiment guère apprendre que leurs parents ont des rêves et des désirs amoureux.

Kathrine alla chercher le téléphone.

Erik posa deux mugs de thé sur la table et s'assit.

Il rit. Anna regardait autour d'elle, très mal à l'aise. Boire un verre dans un lieu public, en compagnie d'un homme plus jeune et séduisant, c'était toujours risqué dans une petite ville. Et Helsingborg, malgré son développement, restait précisément une petite ville. Jamais George Orwell n'aurait pu imaginer un tel contrôle, socialement parlant. Mais Anna tirait une certaine fierté d'avoir partagé l'intimité de cet homme plus jeune, installé en face d'elle. Il attirait tous les regards. Dire qu'Erik Månsson l'avait choisie, fût-ce seulement pour un soir !

— Ça me fait plaisir de te revoir, dit-il avec un sourire.

Anna répondit à son sourire.

— Moi aussi.

Erik goûta le thé.

— Tu es nerveuse ?

— Non. Enfin, si, un peu.

Elle indiqua la table.

— Tu n'as pas l'intention de prendre des notes ?

Erik parut surpris.

— Tu n'as pas de carnet ou de bloc-notes ? reprit-elle.

— Tu as raison, dit-il en sortant un carnet à spirale et un stylo de son sac en bandoulière.

Rien que ce sac, songea Anna, il n'y a que les jeunes pour porter ce genre de sac pour cyclistes...

Elle regarda autour d'elle. Aucun des clients présents ne risquait de surprendre leur conversation.

— Ce qui s'est passé l'autre fois, commença-t-elle.

— Oui ? dit Erik en se penchant vers elle.

— C'était une fois et jamais plus.

Erik hocha la tête.

— Absolument.

— Cela ne se reproduira pas.

— Non.

— Si on devait travailler ensemble, je veux que ce soit bien clair, d'accord ? Je ne veux pas d'histoire.

— Naturellement.

Il acquiesça et prit son stylo. Anna inspira profondément.

— Je me sens mal à l'aise, rien que d'être ici. J'ai l'impression de devoir contrefaire ma voix pour que personne ne se méprenne sur notre relation.

Erik reposa son stylo.

— Si tu préfères, on peut aller chez moi.

Anna détourna la tête, lui coulant un regard oblique. Était-ce une plaisanterie ?

— J'habite en face, déclara-t-il avec sérieux en lui indiquant l'immeuble de l'index. À droite du grand bâtiment marron, au numéro 62.

— Attends, tu es en train de me dire que je devrais aller chez toi ?

Elle éclata de rire. Il haussa les épaules.

— J'ai aussi du thé. Et peut-être même des biscuits.

— Et tu trouves que ce serait une bonne idée ?

— Les biscuits ? Peut-être pas au lit, à cause des miettes, mais sinon, oui. J'adore les petits gâteaux.

— Tu crois que ce serait plus facile de discuter chez toi ?

— Pas plus difficile, en tout cas. Je vois bien que tu ne te sens pas bien.

— Comment ça ?

— Tu passes ton temps à regarder par-dessus ton épaule. Comme si t'étais en cavale. Je te rappelle que nous ne sommes pas obligés de nous précipiter dans le lit. Je suis capable de me retenir, tu sais.

Il avait raison. Elle était bien trop nerveuse. Mieux valait que personne ne les voie.

— C'est seulement pour discuter, n'est-ce pas ? Pas de coup fourré...

Erik hocha la tête.

— Absolument.

Anna l'observa.

— C'est quoi ton code ?

Erik la regarda avec incompréhension.

— Pas question que j'entre en même temps que toi. Je viendrai quelques minutes après.

— 1632, dernier étage. Il y a marqué Månsson sur la porte. Laisse-moi cinq minutes pour mettre un peu d'ordre.

Il se leva.

— Et je ne peux pas te promettre qu'il me reste encore des biscuits. Il est possible que j'aie tout mangé.

Anna fixa le plafond et poussa un soupir d'aise. À côté d'elle, Erik respirait paisiblement.

— Mon Dieu, dit-elle.

— Quoi ?

Elle secoua la tête.

— Ce qui m'arrive. Je ne comprends pas.

— Je vais te chercher de l'eau.

Il se leva et, tout nu, se rendit dans la cuisine. Elle tourna la tête, le suivit des yeux. Il revint avec deux verres, les bijoux de famille toujours à l'air.

— Je crois que je n'en ai jamais vu une aussi grosse, dit-elle.

— Il faut bien qu'il y ait quelque chose dans cette maison de pauvre, répondit Erik en lui tendant un verre.

Anna se redressa contre les oreillers et but plusieurs grandes gorgées.

— Ah, ça fait du bien, dit-elle en regardant autour d'elle, essayant de se faire une opinion sur lui à partir de l'appartement, qu'elle pouvait enfin examiner tout à loisir. C'était tout sauf un foyer chaleureux. Il n'y avait guère de mobilier et, à en juger par le désordre, pas assez de rangements non plus. Les étagères étaient davantage remplies de DVD que de livres, et le lit était un simple matelas à même le sol. Une planche à repasser était dépliée contre un mur, et des chemises sur cintres étaient suspendues à la porte de la penderie.

— J'avais cru comprendre que tu allais ranger.

— Je te demande pardon. C'était pire que je ne pensais. J'ai emménagé il y a quelques mois et c'est encore le bazar.

— Tu habitais où avant ?

— À Stockholm, je croyais te l'avoir déjà dit.

— Oui, mais où à Stockholm ?

— À Huddinge, au sud de la ville. Vous êtes tous les mêmes ici, on ne peut pas faire un pas sans qu'on vous demande « Vous venez d'où ? » sur un ton accusateur. Alors je réponds toujours « Huddinge ». La plupart des gens n'ont aucune idée de l'endroit dont il s'agit, mais à la différence de Stockholm, ce n'est pas connoté négativement.

— C'est quoi, tes liens avec Helsingborg ?

— Aucun. Je suis ici à cause du boulot.
— Tu as déménagé pour ça ?
— Ma mère est morte, alors j'ai eu envie de tout plaquer.
— C'est affreux, elle devait être encore jeune.
— Non.

— De quoi est-elle morte ?
— Elle s'est suicidée. Elle s'est pendue dans l'escalier.

Anna ramena le menton vers sa poitrine.

— Quoi ? Sérieusement ?

Erik respira profondément.

— C'était il y a deux ans. C'est moi qui l'ai retrouvée.

— Excuse-moi, dit Anna et lui tendant la main. Ça a dû être vraiment terrible.

Erik regarda son verre.

— Ah, cette bonne eau du robinet pleine de sels minéraux... Tu ne vois pas que je te fais marcher ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle est en vie.

Anna sauta hors du lit.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— C'était une plaisanterie.

— Parce que tu trouves ça drôle ?

— Oh, allez, ce n'était pas méchant.

Anna alla aux toilettes.

— Tu as une serviette pour moi ?

Anna fit couler l'eau et la régla à la bonne température, grimpa dans la baignoire et tira le rideau. Elle dirigea le jet de douche sur sa poitrine. Il n'aurait pas dû mentir à propos de sa mère. Pas comme ça. Aussi séduisant qu'il fût, elle ne pouvait entretenir une liaison avec quelqu'un aux plaisanteries de si mauvais goût.

Elle renifla le savon, ce n'était pas le même qu'à la maison, mais son parfum était relativement neutre. L'odorat de Magnus n'était de toute façon pas très développé.

Elle se lava rapidement, s'essuya un minimum et s'enroula dans la serviette. Elle revint dans la pièce, passa devant Erik et s'approcha du lit où elle mit sa culotte en lui tournant le dos. Ensuite elle retira le drap de bain. Elle sentait qu'il observait le moindre de ses gestes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en agrafant son soutien-gorge.

— Tu es belle.

Anna rit.

— Je t'assure, insista-t-il.

— Si tu le dis.

Elle enfila son chemisier par la tête et contrôla d'un regard

circulaire qu'elle n'avait rien oublié.

— Ça ne fonctionne pas, déclara-t-elle.

— Quoi donc ?

Anna gonfla ses poumons, prit son courage à deux mains et s'approcha d'Erik. Elle lui caressa la poitrine.

— C'était...

Elle ne trouvait pas les mots.

— Tu sais très bien ce que j'essaie de te dire. C'était super, c'était même génial sur tous le plans, mais c'était la dernière fois. OK ?

Elle lui tapota la joue et émit un petit rire. Elle devinait qu'elle était tout près d'aller trop loin. Désormais c'était elle qui fixerait les règles et il serait obligé de s'y conformer.

— Merci, fit-elle quand elle aurait préféré dire « pardon », mais elle ne pouvait quand même pas dire ça.

Il s'ensuivit un silence de plusieurs secondes qui la mit mal à l'aise.

— Il faut que je parte, reprit-elle enfin en montrant la porte d'entrée.

Elle baissa la tête et le regarda, hésitante.

— Ça va aller ?

Il acquiesça d'un hochement de tête discret, souriant.

— Alors tout va bien, fit Anna comme pour se convaincre elle-même. Bon, je m'en vais.

— Bon, à part ça, rien de spécial ?

— Non, rien de particulier.

Magnus soupira et regarda le bout de la rue déserte où les voitures pouvaient faire demi-tour.

— Ah, Bangla, la ville qui ne dort jamais.

— Bangla, répéta Anna. Tu es le seul que je connaisse à utiliser ce mot.

Elle feuilletait le journal du matin. Elle le parcourait rapidement, alors que le soir elle tournait les pages avec délicatesse comme s'il s'était agi d'une vieille bible.

— C'est à cause d'un copain de mon père, dit Magnus. Il avait baptisé les maisons « cases arabes » parce qu'elles avaient le toit plat. Et puis il y a eu en même temps la famine au Bangladesh.

Anna le regarda.

— Et le Bangladesh était considéré comme un pays arabe ?

— On n'était pas aussi politiquement corrects en ce temps-là.

Anna soupira.

— Pas sûr que nous soyons plus évolués aujourd'hui.

Magnus se plaça derrière elle et posa les mains sur ses épaules.

— Oh oui, dit-elle en laissant tomber ses bras le long de ses flancs.

Magnus commença à la masser. Anna ferma les yeux.

— Si tu savais comme c'est agréable...

— Le problème, c'est que tes douleurs se répercutent dans mes pouces, se plaignit Magnus.

— Mais ça en vaut la peine, remarqua Anna en courbant la nuque pour rendre ses trapèzes plus accessibles.

Magnus continua consciencieusement, jusqu'à ce qu'il tambourine sur sa peau du bout des doigts, signe que le massage touchait à sa fin.

— Merci, dit Anna.

— Il n'y a pas de quoi.

Magnus ouvrit le réfrigérateur, prit une bouteille de bière, la décapsula et but directement au goulot.

— On n'a pas de cacahuètes ou de trucs salés ?

— Tu as déjà tout mangé.

— Ah bon ?

Anna ouvrit le programme de télévision.

— Il y a quelque chose de bien ce soir ? demanda Magnus.
Anna roula les yeux.
— Rien du tout.
— Quand Hedda doit-elle rentrer ?
— Le film se termine vers 8 heures, 8 heures et demie, je pense. Il est quelle heure ?

— 7 heures et demie.

Magnus regarda Anna avec insistance.

— C'est quoi, ce regard ? Tu veux qu'on...

Il haussa les épaules.

— Oui, autant profiter de l'occasion.

Dix minutes plus tard, allongés dans le lit, côte à côte, tous deux avaient eu ce qu'ils voulaient. Anna tendit le bras et saisit la main de Magnus.

— C'était bien.

— T'avais vraiment envie.

— J'ai toujours envie, non ?

— Mettons que tu avais spécialement envie aujourd'hui.

— Tant mieux. Tu ne vas quand même pas t'en plaindre ?

— Non, absolument pas.

— Ça faisait un petit bout de temps qu'on ne s'était pas retrouvés tous les deux. C'est bien que tu aies pris l'initiative.

Elle lui caressa la main, se leva et alla dans la salle de bains. Quand elle sortit de la douche, il s'était déjà rhabillé et avait refait le lit.

— C'est peut-être moi qui suis ridicule, dit-elle une fois qu'ils se furent installés devant la télévision et que les programmes inintéressants eurent plongé son cerveau dans un état quasi végétatif.

Magnus se retourna avec un air interrogateur.

— Je repense à notre voiture, dit-elle. Elle ne nous a jamais lâchés.

— Ça s'est bien passé hier ? lança Sissela d'une voix de stentor.

Anna, qui venait de sortir de l'ascenseur, fit mine de ne pas comprendre à quoi elle faisait allusion. Elle se dirigea droit vers son bureau, n'ayant pas l'intention de parler de ça devant toute la salle de rédaction.

— Quoi donc ? demanda-t-elle après avoir posé son sac sur la table et compris que Sissela ne la lâcherait pas.

— Ta rencontre, poursuivit Sissela d'une voix toujours aussi forte.

— Ma quoi ?

— Ta rencontre. Avec le beau gosse, le sex-symbol, enfin.

— Qui ça ? Ah, je vois. Ce que tu peux être lourdingue, quand tu t'y mets.

— Je suis curieuse, c'est tout. Qu'est-ce qu'il voulait savoir ?

— Rien de particulier. Comment on voyait les choses, quel lectorat on voulait cibler, etc.

Anna s'assit et alluma son ordinateur. Elle ouvrit sa messagerie, jeta un coup d'œil à sa boîte de réception. Des photographes, des journalistes free-lance, du courrier interne, des revues de presse – un flot ininterrompu de questions et de problèmes à régler, de demandes pleines d'espoir et d'informations superflues.

Anna se souvint d'une collègue qui, à son retour de vacances, s'était retrouvée avec trois cent vingt-huit mails. Ayant rechargé ses batteries après un séjour balnéaire au soleil, elle avait respiré un bon coup et tout effacé. Pendant quinze jours, elle s'était attendue à avoir droit à des mines contrariées, des regards distants et des relances musclées de ses correspondants. Mais il n'arriva rien du tout. Le courrier électronique était une invention pour meubler le vide. Chaque signal sonore, à défaut d'avoir un sens, confirmait qu'on existait.

— Alors vous ne vous êtes pas envoyés en l'air ? s'enquit Sissela.

Anna continua de fixer l'écran, double-cliqua sur un mail et fit semblant de le lire.

— Mais si, voyons ! J'en viens d'ailleurs. Les draps sont à tordre. Je ne sais pas si c'était la sueur ou un orgasme fontaine.

— L'orgasme fontaine est seulement un autre terme pour incontinence, déclara Trude en posant une tasse de café sur son bureau. Vous parlez de quoi ?

— Je raconte à Sissela ma journée avec le sex-symbol, répondit Anna.

— Hé hé ! ricana Trude avant de s'asseoir et de se plonger dans la relecture d'un article de tricot.

Trude corrigeait des textes. Anna ne comprenait pas comment elle faisait. Mettre toute son expérience professionnelle à relire les explications de fabrication d'une manique au crochet !

— Tu ne lui as pas demandé s'il avait envie de faire ça à trois ?

— Il a dit qu'il allait y réfléchir, dit Anna.

— Eh ! moi aussi je veux en être ! s'écria Sissela.

Anna hocha la tête avec sérieux.

— Je verrai ça avec lui.

— Oui ! Oui !

Sissela brandit les bras en l'air dans un geste de victoire avant de se rendre compte que c'était ridicule. Elle tendit la main vers Anna.

— Tu as la mise en pages ?

Anna lui remit les pages préparées pour le futur numéro, avec l'agencement des différents articles et des photos. Des carrés barrés indiquaient les encarts publicitaires.

— Qu'est-ce qu'on a comme mort cette semaine ?

Elle faisait référence à la série de reportages sur les personnes mortes prématurément.

— Une victime du tsunami.

— Le fils, la fille ?

— Le mari.

— Quel âge ?

— Quarante-cinq ans.

— La femme en a réchappé ?

— Elle n'était pas avec lui.

— Un type seul en Thaïlande ? intervint Trude. Ce n'est pas un peu louche ?

— Il était là-bas pour le travail. Un commandant de bord.

— Mets bien ça en avant pour que les choses soient claires pour tout le monde.

— C'est déjà fait, répliqua Anna.

— C'est bien. Commandant de bord... ça en jette. Est-ce qu'on a des photos de lui en uniforme ?

— Bien sûr. Tu me prends pour qui ? Mais je crois qu'il faudra recadrer le cliché, car c'était une photo de groupe dans un catalogue.

— Il était mignon ? voulut savoir Trude.

— Oui.

Anna secoua la tête et reporta son attention sur son ordinateur.

Elle fit défiler la liste de ses mails, repéra ceux qui demandaient une réponse et écrivit succinctement :

Merci. Parfait. Ça s'arrangera. On verra ça la semaine prochaine. Appelle-moi quand tu auras le temps.

Elle transféra deux articles aux rédacteurs concernés en ajoutant :
Ça t'intéressera peut-être
et : Au cas où tu ne l'aurais pas déjà lu.

Elle avait traité la moitié de ses messages lorsque son portable sonna.

— Allô ?

— C'est moi, Erik.

Elle fit pivoter sa chaise d'un quart de tour, pour éviter les yeux et les oreilles de ses collègues. Elle sentit ses joues s'empourprer et s'efforça de paraître naturelle, ce qui eut l'effet contraire.

— Tu es mal assise ?

Anna chercha à baisser le volume.

— Oui, dit-elle en prenant un stylo.

Elle avait besoin de tenir ses mains occupées, n'importe quoi ferait l'affaire. Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— Il faut qu'on parle, reprit Erik. Je peux te rappeler plus tard ?

— Je te rappellerai.

Elle avait beau adopter un ton neutre, cela manquait de spontanéité.

— Promets-le-moi. Dès que tu pourras.

— Bon, je te rappellerai un peu plus tard.

Erik raccrocha.

— Faisons comme ça, dit-elle à l'intention des oreilles indiscrètes.
Au revoir.

Elle appuya sur la touche « raccrocher » et posa le téléphone sur son bureau, le haut de l'écran tourné vers elle. Elle déglutit, souleva quelques documents, bougea la souris. Sissela faisait face à son ordinateur, mais Anna percevait son regard interrogateur et ne savait pas comment l'éviter.

— Allez, je vais me chercher un café, dit-elle en se levant brusquement. Quelqu'un d'autre en veut ?

Elle jeta un coup d'œil à Sissela qui hocha lentement la tête.

— J'en ai déjà, merci, dit Trude, qui, plongée dans son travail, ne s'était pas rendu compte de la tension ambiante.

Anna ne voulait pas laisser son téléphone sur la table, mais elle ne pouvait pas non plus l'emporter dans la cuisine. Rien n'échappait à la vigilance des autres et une explication s'imposerait. Elle savait d'expérience qu'il était quasiment impossible d'empêcher ses collègues de s'immiscer dans sa vie privée.

Elle laissa donc son téléphone et se dépêcha d'aller se préparer un café. Le lave-vaisselle était comme d'habitude rempli de tasses sales et

celles encore disponibles avaient une couleur douteuse. Anna en choisit une, se servit de café, manqua de faire déborder la tasse. Elle voulut en boire un peu, mais le liquide était brûlant. Alors elle fit de son mieux pour l'emporter sans en renverser. Quelques mètres seulement la séparaient de sa table quand son portable sonna à nouveau.

— Je le prends, dit-elle, mais Sissela avait déjà tendu le bras et regardé l'écran.

— C'est Magnus, annonça-t-elle, déçue, en lui donnant le téléphone.

— Merci.

Son mari tenait à la prévenir qu'il avait décroché un rendez-vous chez le concessionnaire de voitures, dans l'après-midi. Qu'elle l'attende dehors à une certaine heure et il passerait la prendre au boulot. Anna fit un effort pour ne pas lui gâcher sa joie et promit qu'elle serait ponctuelle.

Elle reposa son portable, plus calme. Cette conversation avait effacé quelque peu le trouble où l'avait jetée l'appel précédent. Elle prit une gorgée de café et entreprit d'éplucher le courrier des lecteurs. Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, les abonnés au magazine *Famille* savaient manier un ordinateur et n'hésitaient pas à envoyer des mails pour exprimer leur avis ou émettre des suggestions. D'expérience, Anna savait que les femmes apprécient davantage la technologie que les hommes, surtout l'âge venant. Son père n'avait jamais su se servir d'un ordinateur alors que sa mère était constamment connectée sur Facebook et s'était même mise à tweeter. Ses deux followers, Anna et Hedda, étaient régulièrement informées des films qu'elle allait voir, des ouvrages qu'elle lisait et du menu de la journée.

Un signal sonore lui indiqua qu'elle avait reçu un nouveau mail. Il venait d'Erik et était sans objet. Anna l'ouvrit :

Appelle-moi dès que tu peux. C'est important.

Il ne pouvait pas attendre un peu ? Elle lui avait pourtant dit qu'elle le rappellerait. Il allait devoir apprendre à se montrer plus patient. De quoi s'agissait-il pour que ce soit si urgent ?

Il avait peut-être une maladie vénérienne ! C'étaient les jeunes les responsables de la contamination. Certes, il n'était pas si jeune que ça, mais il était célibataire et sexuellement très actif, à en juger par ses performances. Peut-être avait-il été aux urgences et qu'une prise de sang révélait que...

Points de suspension.

Anna chassa cette pensée. C'était de la déformation professionnelle. À force de traiter semaine après semaine les drames de la vie quotidienne, elle finissait par tout voir en noir. Elle supprima le

message d'Erik, prit son téléphone et alla dans le couloir.

— Salut, répondit-il de sa voix chaude.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire de si important ?

— Je voulais savoir comment tu allais.

— Ça va.

— Sûr ?

Elle jeta un regard alentour. Personne dans les parages.

— Tu n'es pas au travail ? demanda-t-elle.

— Si, mais les autres ne sont pas encore arrivés. J'ai pensé qu'il valait mieux t'appeler quand je pouvais encore le faire.

— Qu'est-ce qu'il y avait de si pressé ?

— Je ne voulais pas l'écrire dans un mail. Ta collègue m'a paru... comment dire sans être blessant ? un peu trop curieuse.

Anna rit.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Elle est sur des charbons ardents. Son bureau est en face du mien, alors tu comprends mon stress quand tu as appelé.

— Je l'ai bien senti. Bon, alors on se revoit quand ?

— Comment ça ? On ne va pas se revoir.

— OK.

Il semblait blessé. Anna inspira profondément, se lança :

— On ne va pas se faire du cinéma.

— Je comprends.

— Non, je crois que tu te méprends, Erik.

Anna regretta aussitôt d'avoir prononcé son prénom. Cela lui donnait un ton condescendant et créait une distance, comme lorsqu'un adulte s'adresse à un enfant. Elle n'avait aucune envie à cet instant de souligner leur différence d'âge.

— Se méprendre sur quoi ? répéta-t-il. Tu as eu ce que tu voulais et maintenant tu as peur.

— Je n'ai pas peur.

— Ah bon ? Et tu appelles ça comment ? Tout ce que je peux te dire, c'est que je n'ai jamais rencontré quelqu'un avec qui j'ai eu un tel déclic. Jamais.

— Erik, je suis plus âgée que toi.

— Et alors ? Quelle importance si on s'entend ? Ne me dis pas que nos corps ne s'entendent pas...

— J'ai un mari et un enfant.

— Alors pourquoi tu as couché avec moi ?

Anna se tenait au bout du couloir près d'un grand ficus. Même si elle se savait à l'abri des oreilles indiscrètes, elle se sentait mal à l'aise. Une conversation qu'on s'ingéniait à garder secrète alimentait forcément toutes sortes de spéculations.

— Pour le sexe, murmura-t-elle. Tu m'as attirée.

— Et maintenant, tu ne veux plus rien avoir à faire avec moi ?

Anna soupira.

— Je crois que je ne me suis pas rendu compte de ce que je faisais. Hier j'ai vraiment pris la mesure de la situation, je ne peux pas continuer, c'est trop risqué.

— Alors tu me vires, c'est ça ? Tu t'es envoyée en l'air, tu as quelque chose à raconter à tes copines autour d'un verre de vin. La preuve que tu es une femme moderne et émancipée, hein ? Les femmes fortes prennent ce qu'elles désirent, il faut qu'elles se vengent de ces siècles d'oppression.

— Tu dis vraiment n'importe quoi.

— Ah bon ?

— Oui. Je te rappelle que c'est toi qui as pris l'initiative, j'ai tout autant été ta proie que toi la mienne. Et je n'ai jamais eu l'intention d'en souffler mot à quiconque. Je ne suis pas du genre *kiss and tell*.

— Ah, de l'anglais maintenant.

— Erik, je dois travailler.

— Attends, attends.

Elle poussa un nouveau soupir.

— Quoi ?

— Je peux t'envoyer un mail ?

— M'envoyer quoi ?

— Un mail. J'ai besoin d'avoir des réponses à certaines questions. Au sujet du magazine. On n'a pas vraiment parlé boulot, hier, si tu te souviens bien.

— Va pour un mail, dit Anna.

— Aucun risque que tes collègues le lisent ?

— Je ne pense pas.

— Anna...

— Oui ?

— Pour toi, c'est peut-être banal, mais pour moi, ce qui s'est passé entre nous n'est pas anodin.

— Erik, crois-moi, tu connaîtras d'autres belles aventures. Tu as la vie devant toi. Et si ça peut te consoler, pour moi non plus ce n'était pas anodin. Tu es un amant fantastique, je t'assure, mais nous sommes à des stades différents dans la vie. Ce serait idiot de continuer.

Devant son silence, Anna s'inquiéta :

— Tu es toujours là ?

— Une dernière chose, seulement, dit-il. Je voudrais te demander un service.

— Lequel ?

— Promets-moi de me laisser une dernière chance. Sur le plan professionnel, je veux dire. Je ne voudrais pas que tu rejettes mes propositions uniquement à cause de ce qui s'est passé entre nous.

— Naturellement. De toute façon, ce n'est pas moi qui prendrai la décision.

— Tant mieux. Car cette commande est importante pour le bureau et encore plus pour moi.

— Je te le promets.

— Bon, je t'envoierai un mail avec mes questions.

— Fais ça.

— *Kyss*!

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— *Tchüss*, c'est « au revoir » en allemand.

— Ah...

Anna raccrocha et retourna à sa place.

— Des soucis de cœur ? dit Sissela.

— Oui, non. C'était Hedda. Un quiproquo...

— C'est pas facile d'être enfant.

Est-ce que Sissela avait gobé son mensonge ? Mais maintenant elle était obligée de s'y tenir. Elle se méprisait. Utiliser sa fille comme alibi pour son aventure extraconjugale !

Encore un mail. Le cœur d'Anna fit un bond. Mais ce n'était qu'un photographe free-lance qui se rappelait à son bon souvenir. Anna tapa aussitôt :

Bonjour, c'est gentil de nous faire signe. Nous ne vous oublions pas. À bientôt, Anna.

Sa réponse s'envola dans un bruit d'ailes, un son bien connu des salles de rédaction d'aujourd'hui, tout comme la vibration des portables sur les bureaux, le bruit de l'imprimante qui sort feuille après feuille à un rythme régulier ou encore celui des ongles sur un clavier d'ordinateur.

Nouveau mail. Cette fois, d'Erik.

Comme je l'ai dit, j'ai besoin d'avoir des réponses à des questions concernant le travail. Mes collègues planchent sur une campagne destinée aux hommes. Mais je ne suis pas convaincu que ce soit la bonne démarche. Je doute qu'on réussisse à attirer un lectorat masculin et je crains que cela ne fasse fuir les femmes. Ta collègue – celle au naturel si curieux – a dit vouloir faire passer le message que le magazine était plus qu'un magazine pour femmes au foyer. J'ai cru percevoir un certain agacement vis-à-vis du fait que votre revue ne jouit pas du même statut qu'un magazine de mode. Je ne pense pas qu'on puisse rivaliser sur ce point, c'est un autre type de magazine, un autre public aussi. En revanche, on devrait pouvoir redorer l'image de *Famille* sans trahir ses lecteurs. J'ai quelques idées que j'aimerais te présenter.

Erik

P.-S. : Je comprends que nous sommes dans des situations différentes et que notre histoire n'a pas d'avenir, mais j'aimerais quand même te revoir. Ne fût-ce que pour mettre les choses au clair.

Est-ce que tu peux ? Est-ce que tu veux bien ?

Anna sentit un poids en moins sur ses épaules. Il n'était pas stupide, ce garçon. Son analyse de Sissela était très juste, son objection aux

idées de ses collègues tenait la route et son excuse paraissait sincère. Elle n'avait rien à craindre, si ce n'était le désir qu'elle avait de le revoir et d'être de nouveau dans ses bras.

Non, elle ne céderait pas. Non. Encore que...

La grande question était de savoir ce qu'il lui trouvait. Elle était flattée mais se devait d'être réaliste. Il y avait quelque chose qui ne collait pas. Anna cliqua sur « Répondre ».

Salut, Erik. Merci pour ton mail. Je dois dire que...

Non, c'était trop poussif.

Erik, le profit était on ne peut plus grand...

Profit ? Le mot était affreux. À effacer.

Erik, merci à toi.

Pourquoi merci ? Il pouvait l'interpréter de travers. À enlever.

Désolée d'avoir écourté la conversation au téléphone. Je crois que tu as bien cerné l'enjeu de notre campagne. Je ne peux pas te rencontrer maintenant. Pourquoi ne pas reprendre contact un peu plus tard ? Anna

Message envoyé.

Anna déglutit. Elle cliqua dessus pour le relire. Pouvait-il y avoir une ambiguïté ? Avait-elle été trop distante ? Ou pas assez ?

Elle relut le message d'Erik encore une fois.

Est-ce qu'il renonçait à elle ? Au départ, elle avait été convaincue que la seule chose à faire était de rompre sans attendre, de le mettre à la porte une fois pour toutes. Mais elle n'en était plus si sûre à présent. Pourquoi s'interdire des ébats plus torrides que tout ce qu'elle avait connu jusqu'ici ? Quelle était l'alternative ? Deux minutes de rapport sexuel vite fait, le restant de sa vie ?

mais j'aimerais quand même te revoir.

Pourquoi ça ?

Ne fût-ce que pour mettre les choses au clair.

Alors ils allaient rester assis à discuter ? Elle évoqua sa responsabilité envers la famille et de toutes ces années dévolues à fonder un foyer, et Hedda...

Est-ce que tu peux ? Est-ce que tu veux bien ?

Oui, elle voulait bien. Au fond, ce n'était pas plus difficile que ça. Une dernière fois. Pour se faire des souvenirs quand elle serait vieille.

Il y avait quelque chose de joyeux dans la manière de conduire de Magnus. Il maîtrisait son véhicule à la perfection et roulait détendu, en totale sécurité. Même s'il s'emportait gentiment contre ceux qui avançaient à la vitesse d'un escargot ou faisait signe de se calmer aux énervés du volant. Enfermé dans une voiture, Magnus se sentait libre comme nulle part ailleurs. Anna ne pouvait s'empêcher de trouver ça un peu pitoyable.

Le concessionnaire se trouvait dans la zone industrielle de Berga. Le sourire aux lèvres, le vendeur vint au-devant d'eux la main tendue.

— Soyez les bienvenus. Vous désirez un café ?

— Non merci, ça va.

— Si vous voulez bien me suivre, on sera plus à l'aise pour discuter dans mon bureau.

Il leur offrit un siège et prit place de l'autre côté de la table. Aux yeux d'Anna, on aurait dit une rencontre parents-professeur. Le vendeur éteignit son portable, sans oublier de souligner qu'il était un homme très demandé, un esclave des nouveaux outils de la technologie moderne, et qu'il voulait pour l'heure se consacrer uniquement à eux, Magnus et Anna.

— Bon, vous souhaitez donc monter d'un cran ?

Magnus regarda brièvement Anna avant de répondre :

— Oui, il serait temps. L'ancienne a déjà quatre ans et il vaut mieux la changer quand on peut encore en tirer un bon prix.

— C'est une sage décision. Absolument. Beaucoup font l'erreur d'attendre trop longtemps. Et au final, cela leur revient plus cher. Qu'est-ce que vous recherchez comme voiture ? Quels sont vos besoins ? Vous avez des enfants ?

— Une fille. Elle fait de l'équitation.

— Avez-vous besoin d'une barre de remorque pour le transport de chevaux ?

— Non, ce n'est pas d'actualité, du moins pas dans les années à venir. Elle fait du poney. Non, je disais ça parce que la route peut être un peu boueuse quand il a plu.

Il fallut quelques secondes à Anna avant de comprendre que Magnus parlait du chemin en gravier d'à peine une centaine de mètres qui menait à l'écurie. Mais le vendeur avait saisi et répliquait déjà :

— Ah, quatre roues motrices.

Trois minutes plus tard, Anna n'écoutait plus l'échange entre les deux hommes, truffé de termes techniques, chacun tenant à étaler sa science. C'était une langue étrangère qui ne l'intéressait pas.

— Nous parlons donc d'une XC60 si j'ai bien compris, résuma le vendeur en tapotant son stylo sur la table.

— Je pense effectivement que ce serait la meilleure solution.

— Sans hésitation. On va y jeter un coup d'œil ?

Le vendeur adressa un sourire à Anna comme pour l'inclure dans leurs négociations : question couleur, qu'est-ce que madame préfère... Ils sortirent dans le hall. Le concessionnaire ouvrit la portière d'un véhicule flambant neuf et Magnus s'installa au volant. L'avant-bras appuyé contre le bord de la vitre, le vendeur continua de faire l'article :

— Vous avez la manette pour le siège en bas à droite.

Magnus régla le siège qui recula lentement.

— Vous avez aussi différentes positions pour le dossier, c'est appréciable quand on doit effectuer de longs trajets.

— Et elle consomme combien ? intervint Anna.

— Elle fait dans les huit litres au cent.

— Ça me paraît beaucoup, non ?

Le vendeur haussa les épaules.

— Il y a des voitures qui consomment moins, c'est sûr, mais pas dans cette catégorie. C'est quand même un véhicule qui fait deux cents chevaux. Si vous préférez un modèle diesel...

— Ce n'est pas ça qui coûte le plus cher, l'interrompit Magnus, comme pour faire comprendre à Anna qu'elle ne devait pas se mêler de choses auxquelles elle ne connaissait rien.

Il sortit de la voiture.

— Mets-toi au volant, chérie.

Anna obtempéra. Magnus l'aida à avancer le siège. Ça sentait le neuf à plein nez.

— Alors, votre impression ? demanda le vendeur.

— Très luxueuse. Grande.

— C'est juste un autre type de voiture. On pourrait dire, un véhicule de nouvelle génération. Sur le plan de la sécurité surtout. Des airbags à l'avant et à l'arrière, et sur les côtés.

Une fois Anna sortie de voiture, le vendeur posa ses fesses sur le siège pour ouvrir le capot. Magnus, mains jointes derrière le dos, hochait la tête tandis que le concessionnaire lui montrait différents éléments du moteur en se servant d'abréviations et de termes savants. Il referma le capot d'un air résolu.

— Vous ne trouverez pas de meilleure voiture sur le marché aujourd'hui, j'en ai une et croyez-moi, je ne regrette pas d'en avoir

changé. Le mieux serait que vous fassiez un petit tour avec.

Un simple regard à son mari apprit à Anna qu'il était le client rêvé pour tout vendeur de voitures.

— Essayez donc avec la rouge qui est à droite, dit le concessionnaire en tendant les clés à Magnus qui les prit docilement.

— Vous voulez mon permis de conduire ou un autre document ?

Le vendeur ferma les yeux en secouant la tête. Ce n'était pas nécessaire. Il avait pleinement confiance.

— Est-ce qu'on peut faire un tour sur l'autoroute et revenir ? demanda Magnus sur le ton du petit garçon obéissant qui demande la permission à son supérieur.

— C'est tout l'intérêt de l'essayer, répondit l'homme avec un clin d'œil qui n'échappa pas à Anna.

— Le parfait vendeur, remarqua-t-elle plus tard quand ils passèrent devant le centre commercial Väla.

— Tu trouves ?

— Oui.

— Je l'aime bien, avoua Magnus. Il dit les choses comme elles sont, il n'essaie pas de nous forcer la main.

Anna lui jeta un regard en coin. Était-ce de l'ironie ? Il semblait que non. Comment un homme intelligent pouvait-il tomber aussi facilement dans le panneau ?

— Tu sens cette puissance ? dit-il en enfonçant la pédale de l'accélérateur.

— Eh ! regarde le compteur.

— Ah, je peux te dire qu'il y en a sous le capot.

On aurait dit un enfant le soir de Noël.

Vingt minutes plus tard, ils étaient de retour dans le bureau du vendeur pour discuter du prix et des options. Le concessionnaire avait chaussé des lunettes de lecture pour avoir l'air plus sérieux et notait les prix des différentes offres sur un bloc-notes qu'il tournait ensuite vers le couple. Un forfait tout compris représentait une réelle économie et on pouvait avoir quatre pneus hiver et des jantes en aluminium poli pour le même prix.

— Nous aimerions bien savoir combien nous pouvons tirer de l'ancienne, dit Anna.

Le vendeur hocha la tête.

— C'est une S80 ?

— Oui, une 2,5T, répondit Magnus.

— Le kilométrage ?

— Quatre-vingt mille.

— L'entretien ?

— Rien à dire.

— Pas de pépins ?

— Non, elle démarre au quart de tour.

Le vendeur pianota sur son ordinateur.

— C'est pour avoir le prix des voitures ? demanda Magnus, intéressé.

— Non, c'est une page en interne, expliqua-t-il avant de préciser qu'il y avait une différence de prix entre les particuliers et les professionnels.

Il fit la grimace.

— Malheureusement, je ne peux pas vous la reprendre pour plus de... cent dix mille couronnes. Avec un gros effort, cinq mille de plus. Mais je ne peux pas aller au-delà. Nous devons garantir les véhicules, alors c'est tout ce que je peux faire pour vous.

— Mais sur le prix des voitures, il y a marqué cent cinquante-deux mille, fit remarquer Magnus d'une petite voix. C'est donc le prix de vente. Si je la vends sans intermédiaire, je peux en espérer entre cent vingt-cinq et cent quarante mille.

Le vendeur baissa le menton, sceptique :

— Cela me paraît un peu optimiste. Nous procédons à un bilan complet du véhicule et remettons tout en état, et ça n'est pas gratuit. C'est aussi ce genre de services qui nous permet de vivre. Mais c'est bien sûr plus intéressant pour vous si vous arrivez à la vendre directement. Mettez une petite annonce au prix fort pour vous laisser une marge de négociation. Nettoyez-la bien et faites de belles photos.

Magnus regarda Anna pour quémander son avis.

— Ça vaut la peine d'essayer, dit-elle.

Il changea de position sur sa chaise.

— C'est vrai que c'est du boulot de vendre.

— On peut aussi utiliser l'argent autrement, dit Anna à l'intention de son mari. Quand on en a parlé à la maison, on tablait sur au moins cent vingt-cinq mille couronnes, jamais on n'aurait pensé devoir descendre en dessous.

— Cela fait dix mille de différence, calcula Magnus, quinze grand max. Et nous échappons à toutes ces tracasseries. Imagine que nous nous chargions de la vente nous-mêmes et qu'il y ait un problème. Encore qu'il n'y ait aucune raison, ajouta-t-il à l'adresse du vendeur, elle marche parfaitement bien.

— Je pense qu'il faut y réfléchir à tête reposée, s'obstina Anna. Il reste encore deux cent quatre-vingt-cinq mille couronnes à trouver... Et pour la réfection du toit, on en a pour combien ? Cent mille ?

Sa voix trahissait son énervement. Elle n'avait pas envie de discuter de leurs finances devant un étranger. Le vendeur, lui, semblait trouver ça on ne peut plus normal.

— Qui c'est qui tient les cordons de la bourse ? lança-t-il en riant.

Magnus courba l'échine, sachant ce qui allait suivre. Anna se

tourna d'un bloc vers le vendeur.

— Pardon ?

— C'était pour plaisanter, s'empressa de rectifier ce dernier, conscient de sa bourde.

— C'est bizarre. Parce que ça ne m'a pas fait rire du tout.

— Excusez-moi. Ça ne voulait pas être méchant.

Anna repoussa sa chaise et se leva.

— Nous allons rentrer, la nuit nous portera conseil. Nous vous rappellerons demain. Je suggère que vous jetiez encore un coup d'œil aux chiffres pour voir si vous ne pouvez pas faire encore un petit effort, aussi bien pour le prix de la nouvelle voiture que pour la reprise de l'ancienne.

Quand elle lui tendit la main, l'homme sauta sur ses pieds.

Une fois Anna sortie, Magnus proféra de vagues excuses, lui serra rapidement la main et fit toutes sortes de gestes signifiant : Pas de danger, je vous rappelle demain. Elle peut être dure parfois mais qui a envie d'être marié à une gourde ?

— Quoi ?

La mine sombre, Anna regardait droit devant elle, alors que Magnus avait davantage les yeux fixés sur elle que sur la route.

— Tu lui es vraiment rentrée dedans, dit-il.

— Tu trouves ?

— Oui, il n'avait pas dit ça méchamment.

— Un vrai maquignon, oui. Il essaie de nous faire croire qu'il nous rend service.

— Tu exagères.

— Et ce faux côté grand seigneur, tenez, je vous offre quatre jantes par-dessus le marché. On se serait cru dans une émission de télé-achat.

— Donc tu ne veux pas qu'on change de voiture ?

— Si, mais tu le rappelleras demain pour demander cinq mille de plus. Dans ce cas, on accepte de la lui laisser sinon on met une annonce et on essaie de la vendre par nous-mêmes.

— Tu veux dire qu'on commence par vendre et qu'on achète après ?

— C'est comme ça que ça se passe d'habitude, non ?

Magnus secoua la tête.

— Je ne comprends pas pourquoi tu en fais tout un drame.

— Ah bon ? Tu trouves ça normal, toi, de dépenser trois cent mille couronnes pour une voiture ni plus grande ni plus puissante que celle qu'on a déjà ? La seule différence, c'est qu'elle coûte les yeux de la tête.

— OK, admit Magnus, d'un ton qui montrait qu'il n'avait pas envie de discuter davantage. C'est toi qui as voulu qu'on calcule si on pouvait se le permettre. Tu te rappelles ce que tu as dit ? La vie est courte, la mort est longue...

Anna préféra ne pas répondre.

— Il y a des jours où tu es si dominatrice.

— Dominatrice ?

— Ou autoritaire, si tu préfères. Tu as une vision des choses bien arrêtée et si elles ne vont pas comme tu veux, tu fais la gueule.

— Je fais la gueule parce que je n'ai aucune envie de ramper devant le banquier et d'être obligée d'hypothéquer notre maison pour une vulgaire bagnole qui au bout de quinze jours ne sentira plus le

neuf et sera aussi sale que l'autre. Je te connais, dès que la carrosserie présentera des éraflures, tu rêveras d'en changer.

Elle tourna la tête pour regarder les champs.

— Dominatrice, dit-elle en riant. N'importe quoi !

Magnus l'imita et bientôt tous deux riaient à gorge déployée.

— Bon, dit Magnus une fois dans leur rue. Je le rappellerai demain. S'il la reprend à cent quinze mille, j'accepte, sinon on passera une petite annonce. On est bien d'accord, cette fois ?

Évidemment...

Le dénommé Bastian, à moins que ce ne fût Sven, se trouvait au bout de la table ovale. À côté de lui se trouvaient son collègue ainsi qu'Erik. Tous les trois étaient habillés comme le sont les publicitaires, sportifs mais classe. Leurs propositions étaient placardées sur des panneaux noirs et recouvertes d'un plastique transparent. Le dessin n'était pas tant de protéger leur travail que de le présenter comme étant plus précieux qu'il n'était. Comme souvent dans ce type de réunion, les visages étaient sérieux. Selon Anna, c'était une façon de dissimuler leurs activités assez floues.

L'homme qui avait paru à son avantage au bar du Grand Hôtel à Mölle se révélait imbu de lui-même, le genre de types qu'elle était heureuse de ne pas avoir à fréquenter tous les jours. Il y avait des inconvénients à n'avoir quasiment que des collègues femmes, mais au moins échappait-elle à cette suffisance masculine.

— Nous avons pensé nous adresser non pas à des personnes déjà séduites par *Famille*, déclara Bastian, mais à celles qui ont des préjugés vis-à-vis du contenu de votre magazine. Nous voudrions leur ouvrir les yeux, leur faire comprendre que votre revue ne se cantonne pas à la cuisine, la couture et la broderie. Notre but, c'est que l'homme arrache le magazine des mains de sa femme.

Le buste penché en avant, Sissela hochait la tête. Une attitude qu'elle adoptait à chaque réunion avec la direction. C'était une manière de signifier : Oui, je suis une femme d'expérience qui a le flair pour découvrir des hommes prometteurs professionnellement.

Le portable d'Anna lui signala un message. Elle s'excusa d'un coup d'œil et lut son SMS.

Tu es bandante, j'ai envie de te prendre là, sur la table, maintenant.

Anna leva les yeux en évitant soigneusement de regarder Erik.

— C'est pourquoi nous avons élaboré une campagne qui s'adresse autant aux hommes qu'aux femmes, poursuivit le publicitaire.

Il s'approcha du panneau et souleva le plastique comme s'il dévoilait une œuvre d'art majeure. De nombreuses citations tirées du dernier numéro avaient été disposées de manière théâtrale sur différentes propositions de couvertures. Visiblement, ils désiraient donner une sorte d'impulsion pour toucher le lectorat plus provincial.

— Nous voulons mettre l'accent sur les articles, les reportages, les destins tragiques, les crimes de la semaine.

Sissela se tourna pour jeter un regard à Anna, responsable de ces pages-là. Anna se rendit compte qu'elle avait les joues en feu et eut l'impression d'avoir été prise la main dans le sac. Sissela laissa échapper une objection qu'approuva le représentant du service marketing. Si c'est tout ce qu'ils avaient à proposer, l'équipe de *Famille* pouvait tout aussi bien s'en charger en interne. Ce serait tout aussi valable et cela leur reviendrait moins cher.

Bastian et Sven étaient assez intelligents pour faire profil bas et assurer qu'ils avaient compris l'enjeu de cette campagne : même si elle s'adressait à de nouveaux lecteurs et lectrices, elle visait également à renforcer l'image du magazine auprès de son lectorat habituel.

— Ceci n'est qu'une ébauche que nous allons retravailler avec la rédaction. Nous proposons qu'Erik...

Bastian et Sven firent un geste détendu en direction de ce dernier, comme si la jeunesse de leur collaborateur faisait de lui l'homme de la situation.

— ... se familiarise davantage avec les articles de votre magazine.

Sissela se montra emballée et ne demandait pas mieux que d'aider.

— Cela paraît une bonne idée.

— Et puisque notre souhait est de mettre en valeur le côté reportage, il serait peut-être judicieux qu'Anna... C'est bien vous qui êtes responsable de la partie reportage ?

Anna se redressa et hocha légèrement la tête :

— Euh, oui, c'est moi.

— Si vous pouviez expliquer à Erik ce que vous aimeriez voir mis en avant...

Sissela s'éclaircit la gorge.

— Pourquoi pas, en effet. En ma qualité de rédactrice en chef, je pourrai aussi lui faire part de mes réflexions.

— Naturellement, ce serait fantastique. Si vous avez la possibilité d'y consacrer un peu de temps.

— J'en dégagerai pour cela. Mais je présume que le taximètre commencera à fonctionner dès lors que nous aurons pris une décision...

— Je suis sûr que nous trouverons un accord.

Bastian fit une grimace faussement humble qu'il avait dû copier dans le premier volet du *Parrain*.

— Eh bien, nous verrons ça et je reviendrai vers vous pour vous faire savoir notre décision.

Sur ce, Sissela se leva, faisant comprendre que la réunion était terminée.

Ils avaient été presque indécents. Non, indécents tout court. Elle qui depuis la naissance de Hedda faisait l'amour sans un mot, presque en silence, elle avait gémi comme une vraie actrice porno.

Maintenant, elle avait honte. Avant et après étaient deux mondes séparés.

Erik se blottit contre elle et joua à l'enfant. Elle voulut se lever pour partir, mais elle se sentait obligée de rester allongée, les tempes battantes.

— On est b-bien, bégaya-t-il.

Anna se raidit. Pourquoi parlait-il comme un bébé ? C'était insupportable. Elle ne pouvait pas avoir une relation sexuelle avec un homme qui s'exprimait comme un bébé !

— Pas vrai ? ajouta-t-il pour chasser tout doute.

Elle répondit par un rire. Il était meilleur amant que son mari, et c'était peu de le dire. Alors, quelle importance s'il bégayait en s'imaginant qu'elle trouverait ça touchant ?

Elle lui caressa doucement la poitrine.

— Une serviette ?

— Dans l'armoire.

— Merci.

Il avait bégayé. Ne se rendait-il pas compte que c'était tout sauf charmant ? Mais tant mieux, d'y repenser l'aiderait à résister à la tentation. Anna laissa l'eau de la douche pénétrer dans sa bouche tout en se savonnant. Soudain, la porte de la salle de bains s'ouvrit et une main écarta le rideau.

Anna chassa l'eau de ses yeux et vit Erik tendant à bout de bras son portable.

— Mais qu'est-ce que tu fiches ?

Elle saisit prestement la serviette.

— Dehors !

Elle dirigea le jet vers lui et il s'éclipsa en riant. Elle referma la porte, se rinça puis se sécha rapidement. Elle sortit enroulée dans son drap de bain.

— Ça va pas, non ?

En caleçon, Erik était assis dans la cuisine devant son ordinateur auquel il avait branché son téléphone.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? !

Anna se précipita et débrancha le cordon.

— Tu télécharges les photos ? !

Erik soupira.

— J'étais sur Internet pour surfer via mon portable. Pourquoi veux-tu que je télécharge des photos ?

— Comment as-tu le culot de me photographier nue ?

— Tu es belle, j'aime bien avoir quelque chose à regarder.

— Mais moi, je ne veux pas que tu prennes des photos de moi, ni nue ni habillée. Pigé ? s'énerva Anna en regardant à tour de rôle Erik et l'écran du téléphone. Tu m'as fait le même coup à Mölle. T'es un pervers ou quoi ?

— C'était une plaisanterie. J'avais envie de te voir hystérique.

— Je suis devenue hystérique ?

— Oui.

— Tu ne sais pas ce qu'est une crise d'hystérie. Tu ne comprends donc rien ? Tu ne vois pas que c'est offensant ?

Erik se dirigea vers l'évier et se remplit un verre d'eau dont il but quelques gorgées.

— Tu as filmé, l'accusa Anna en lui montrant le téléphone.

Elle tremblait presque en effaçant le dossier.

— C'était pour rire, dit Erik, d'un ton blessé.

Anna lui rendit son portable et tira à elle son ordinateur. Elle vérifia l'historique, ouvrit des dossiers. À côté d'elle, Erik la regardait faire.

— Tu as de la chance, dit-elle après avoir constaté que rien n'avait été téléchargé.

Il secoua la tête.

— Tu n'as aucune estime pour moi, n'est-ce pas ?

Anna se maîtrisa.

— Tu ne peux pas débouler dans la salle de bains et me filmer sous la douche. Tu ne comprends pas ça ?

Erik pinça les lèvres.

— C'était pour rire, OK ? Je ne pensais pas à mal. Excuse-moi si cela t'a énervée. Mais ce n'est pas comme si on ne se connaissait pas, tous les deux...

— Si, répliqua Anna. C'est exactement le cas. On ne se connaît pas du tout. Et maintenant, il faut que je m'en aille.

Elle alla dans le séjour, rassembla ses vêtements et lui lança sa serviette qu'il rattrapa avec maladresse en renversant un peu d'eau.

— Comment peux-tu dire ça après tout ce qu'on a fait ?

— Tout ce qu'on a fait ? On a couché ensemble, c'est tout. C'est rien, c'est...

Elle leva les mains, fit un geste signifant que ce qu'il y avait eu

entre eux était parti en fumée. Erik la dévisagea fixement.

— Quoi ? dit Anna.

— Ce qu'on a fait ne veut donc rien dire pour toi ? Tu crois que je saute dans un lit avec n'importe qui ?

— Arrête. Tu es jeune, tu n'es pas encore en couple, tu gagnes ta vie et tu fais ce que bon te semble. Je suppose que tu prends ce que la vie t'offre. Si ce n'est pas le cas, je te conseille de le faire pendant qu'il est encore temps. Nous deux, c'est terminé. C'est toi qui m'as embrassée, je te rappelle, et pas le contraire. C'est toi qui m'as invitée à venir dans ta chambre.

— Et tu es venue. Tu n'as pas été longue à convaincre, si je peux me permettre.

Anna secoua la tête.

— Peu importe. Pour moi, l'histoire s'arrête ici et maintenant. J'ai une fille, un mari, une famille. Je ne veux pas risquer de les perdre pour quelque chose qui n'a rien de tangible.

— Rien de tangible ? !

— On a couché ensemble deux, trois fois, ce n'est pas la peine non plus d'en faire tout un plat.

— Alors pour toi, il n'y a pas de problème ? Tu peux baiser qui tu veux quand l'envie te prend ? Un peu de changement avec la routine sexuelle que tu as à la maison, c'est pas de refus, hein ? Un ventre plat après le petit bedon de Magnus, ça fait du bien...

Anna se figea.

— Comment sais-tu le prénom de mon mari ?

— Tu as entendu parler d'Internet ?

Anna enfila promptement ses sous-vêtements avec des gestes saccadés. Erik l'observait, une étincelle amusée dans les yeux.

— Je voulais savoir ton âge, poursuivit-il. Sur *birthday. se*. C'était marqué que tu vivais à la même adresse que Magnus.

Anna lui décocha un regard noir.

— Tu ne comprends pas que ça me met très mal à l'aise ?

Elle passa son chemisier par la tête. Ils n'avaient pas pris le temps de le déboutonner quand ils s'étaient arraché leurs vêtements. Elle remit son pantalon à l'endroit avant de l'enfiler, se pencha pour ramasser ses chaussettes et resta debout pour les mettre, pas question de se rasseoir. Elle n'avait pas l'intention de s'attarder une seconde de plus que nécessaire.

— Alors comme ça, tu sais où on habite, dit-elle en se dirigeant vers le couloir.

— C'est pas l'info que je cherchais.

— Erik, reprit-elle en se chaussant, c'était super, c'était une belle aventure. Ne rendons pas les choses plus difficiles qu'elles ne sont.

Elle décrocha sa veste du portemanteau et le regarda.

— Promets.

Il avait le visage tendu, il tremblait presque. Anna fit un signe en direction du verre.

— Attention de ne pas en mettre partout.

Il baissa les yeux, étira le bras devant lui et brisa le verre entre ses doigts. De l'eau et des bouts de verre se répandirent sur le sol. Anna regarda sa main ensanglantée puis son visage. Il ne l'avait pas quittée des yeux.

— Mon Dieu, comment c'est arrivé ?

Elle fit un pas vers lui, saisit son poignet et l'entraîna dans la cuisine. Elle fit couler de l'eau froide sur sa main, retira des éclats de verre qui avaient pénétré la chair, examina la paume qui se couvrait de sang dès qu'elle la retirait de sous le jet d'eau.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Erik garda le silence, fasciné de la voir ainsi s'activer autour de lui. Il n'accordait pas la moindre attention à sa blessure.

— Il faut qu'un médecin regarde ça, il te faut des points de suture. Tu l'as fait exprès ?

Il ne répondit pas.

— Tu dois aller aux urgences.

— Ce n'est pas profond.

— Tu as des pansements ?

— Je ne sais pas.

Elle regarda autour d'elle, vit un torchon, renonça à s'en servir tellement il était sale.

— Il y en a des propres dans l'armoire.

Anna en chercha un, tint la main d'Erik sous l'eau froide de nouveau. Le sang coulait moins. Elle palpa doucement la paume.

— Effectivement, ça n'a pas l'air d'être trop profond. Garde ta main sous l'eau. Tu as du désinfectant ?

Il fit non de la tête.

— De l'alcool ?

— Non.

— OK, dit-elle en fermant le robinet.

Elle lui sécha la main avec de l'essuie-tout et enrroula le torchon autour de la blessure. Puis elle s'assit à côté de lui à la table.

— Nous n'avons pas parlé boulot, fit remarquer Erik.

— Non, et je ne crois pas que ce soit une bonne idée que nous le fassions.

— Comment ça ?

— Je pense qu'il vaut mieux que nous ne travaillions pas ensemble.

— Toi et moi, tu veux dire ?

Anna garda le silence.

— Mais comment je vais faire ? dit Erik. Il faut que je m'acquitte de

ce boulot, je suis nouveau dans la boîte, tu ne mesures pas bien à quel point c'est important pour moi. À qui je vais pouvoir m'adresser ?

Anna examina ses mains qui étaient rouges du sang de cet homme. Elle alla les laver.

— Tu n'as qu'à me poser tes questions par mail. J'y répondrai. On fera comme ça. D'accord ?

Elle lui jeta un coup d'œil et secoua la tête, inquiète.

— Fais attention à toi, dit-elle, ne recommence pas avec ce genre de choses. Tu me fais peur, tu comprends ?

Il hocha la tête. Elle lui caressa le bras.

— Il faut que je m'en aille.

Anna avait du mal à cacher qu'elle avait envie de s'enfuir au plus vite. Elle descendit l'escalier en trombe. Erik resta sur le seuil à écouter ses pas s'éloigner. Il retourna dans l'appartement, se posta à la fenêtre, la vit sortir et traverser la rue d'un pas vif.

Elle ne se retourna même pas.

Il se dirigea vers la bibliothèque, souleva un tee-shirt qui avait l'air de traîner là et éteignit la caméra Web qu'il avait dissimulée. Il alla chercher son ordinateur, téléchargea le film et appuya sur « Play ».

— Inutile que tu viennes me chercher, dit Kathrine. Je prendrai le bus.

— Non, maman, je viendrai te prendre, répondit Anna, le téléphone coincé entre oreille et épaule, ses mains étant occupées à ranger les produits frais dans le réfrigérateur. Je dois passer par Väla de toute façon.

— Vas-y avant, dit sa mère. Hors de question que je mette les pieds là-bas.

Anna rit.

— Maman, quand vas-tu te réconcilier avec ce centre commercial ?

— Jamais.

— Voyons, tout le monde y va. Je dois seulement y faire un saut pour acheter une bouteille de vin.

— Pourquoi tu ne l'achètes pas dans la Drottninggatan ?

— Je ne trouve jamais de place de parking.

— Je resterai dans la voiture.

— Dans ce cas, je passe d'abord te prendre.

Anna raccrocha et remarqua la présence de sa fille qui avait écouté la conversation.

— Je veux venir avec toi chercher mamie ?

— Non, mon trésor, pas aujourd'hui.

— Mais j'ai envie d'aller à Väla.

— Nous n'allons pas à Väla.

— C'est pourtant ce que tu as dit.

— Mamie n'est pas d'accord. J'irai ailleurs. Si tu veux, toi et moi nous pourrions aller au centre commercial demain après-midi. Maintenant, je n'ai pas vraiment le temps.

Hedda poussa un soupir résigné. Après avoir pris sa veste, Anna se dirigea vers la voiture. Au passage, elle donna trois coups sur la fenêtre de la salle de bains entrouverte pour laisser s'échapper la vapeur tandis que Magnus prenait sa douche.

— Je vais chercher ma mère ! cria-t-elle.

— OK ! répondit Magnus sur le même ton.

Anna s'installa au volant puis opéra une marche arrière. Elle traversa lentement la zone résidentielle, salua de quelques doigts levés telle ou telle personne et passa devant la boutique où elle allait faire

ses courses de tous les jours et rencontrait invariablement quelqu'un du voisinage. Chacun ne manquait pas de regarder dans le panier de l'autre, à la fois par curiosité et pour prendre des idées. De la farce ? Tiens, pourquoi pas, pour changer de la viande hachée. Avec une salade de concombre ?

Kathrine l'attendait devant la porte de la Kopparmöllegatan. Elle monta dans la voiture et embrassa sa fille sur la joue.

— Bonjour, Anna.

— Je ne comprends pas ce que tu as contre Väla, remarqua-t-elle.

Kathrine s'emporta :

— À croire que la vie se réduit à quatre choses : la pollution, le mauvais temps, les embouteillages et le centre commercial de Väla. La Mecque des ivrognes. Je refuse en bloc. Väla a tué la ville, on se croirait aux États-Unis, avec d'immenses parkings. Tout est surdimensionné.

— Oui, maman, concéda Anna que cela amusait.

Une fois en ville, elle se gara sur une place de livraison et mit la radio sur une station d'information pour tenir compagnie à sa mère pendant qu'elle ferait ses achats. À son retour, les haut-parleurs déversaient du hip-hop.

— Je suis sûre que tu fais ça pour me taquiner, lança-t-elle à sa mère.

Kathrine ne démentit pas et balança la tête au rythme des basses, avant d'éteindre la radio.

— Bon, dit-elle. Je t'écoute.

— Comment ça ? s'étonna Anna.

— Raconte-moi ce que tu as sur le cœur.

Anna rejeta la tête en arrière et rit faiblement.

— Je ne comprends pas.

— Tu as tenu à venir me chercher. Hedda n'est pas avec toi. C'est donc que tu as quelque chose à me dire. C'est quoi ?

Anna détourna les yeux. Kathrine lui posa la main sur le bras.

— J'aime beaucoup Magnus, dit-elle, c'est sincère de ma part, mais tu es ma fille.

Dix minutes plus tard, Anna lui avait raconté une version édulcorée de son aventure extraconjugale, laissant volontairement de côté son mensonge sur sa mère, la vidéo qu'il avait prise avec son téléphone portable, le verre brisé. Elle lui avait parlé du baiser devant les toilettes, de leur rencontre dans la chambre, de leur excursion au Kullaberg et des deux autres rendez-vous chez lui dans son appartement.

— Je croyais qu'il s'agissait d'un truc grave, déclara Kathrine.

— Comment ça ?

— J'ai même cru un moment que vous alliez divorcer.

— Divorcer ? Mais pourquoi ?

Kathrine haussa les épaules.

— C'est ce que font les gens. La vie en pavillon, ça use. Il suffit de voir un amour de jeunesse emménager dans la maison d'à côté pour qu'on se projette dans un temps où tout n'était qu'insouciance, légèreté et enfantillages. Ton histoire paraît merveilleuse. Sauf que cet homme est visiblement fou. Votre cri primal face à l'océan, c'est un peu limite.

— Alors tu trouves que je ne devrais rien dire à Magnus ?

— Surtout pas. Ce qu'il ignore ne le fait pas souffrir. Tu n'es pas la première au monde à tromper son mari. J'espère que c'était une expérience enrichissante.

— Il veut continuer, dit Anna.

— Et toi, tu veux ?

Anna réfléchit.

— Non, dit-elle enfin, je ne veux pas.

— Tu n'as pas l'air très convaincue.

— En fait, si.

Kathrine hocha la tête.

— Cela me paraît une sage décision. Réjouis-toi d'avoir vécu ce que tu as vécu. Mais ce n'est pas une raison pour tout envoyer valser.

— Mais...

— Oui ?

— Sur le plan purement...

— Sexuel ? compléta Kathrine.

Anna fit oui de la tête. Sa mère rit et lui caressa le genou.

— Comment il s'appelait, tu m'as dit ?

— Erik Månsson.

Kathrine reporta son regard droit devant elle.

— Je taperai son nom sur Google.

Les amis chez qui ils étaient invités étaient adorables mais piètres cuisiniers. Pour une raison indéterminée, la viande devait être grillée au barbecue, quel que soit le temps, et cette fois-là elle fut sur le gril avant même que les flammes ne soient éteintes et brûla en quelques minutes.

— Prends les pommes de terre, la viande est prête ! cria le mari.

— Mais je ne sais pas si elles sont assez cuites.

— Une demi-heure, ça devrait suffire.

Deux minutes plus tard, ils étaient tous attablés devant un morceau de viande calcinée encore rouge à l'intérieur et une pomme de terre au four qu'il était impossible de couper en deux.

— C'est bon, hein ? Surtout resservez-vous.

Il n'y avait ni sel ni poivre sur la table, rien qu'une sauce béarnaise industrielle. Les deux époux se félicitèrent pour ce repas, sans se rendre compte qu'aucun de leurs hôtes ne se joignait à eux. Anna et Magnus avaient beau se creuser les méninges, ils ne trouvaient rien à dire. Le tout était de rester concentrés pour ne pas se laisser aller au fou rire. Ce qui arriva malgré tout, quand Anna dut tousser car elle s'étranglait avec un bout de viande impossible à mâcher.

Quand Anna et Magnus prirent congé de leurs amis, deux êtres profondément bons qu'ils aimaient sincèrement malgré leur absence de talent culinaire, ils durent se soutenir mutuellement pour rentrer à la maison tellement ils riaient.

Kathrine se réjouit de les voir d'aussi bonne humeur. Quand Anna voulut lui raconter leur expérience gustative, elle repartit dans un tel fou rire que son histoire n'avait plus ni queue ni tête.

— Tu es mauvaise langue, remarqua Kathrine.

— Je sais, mais c'est plus fort que moi. Je t'assure que c'était immangeable.

— Mais s'ils sont si nuls en cuisine, pourquoi ne les invitez-vous pas plutôt à la maison ?

— Nous avons essayé. Mais ils tenaient vraiment...

Un nouveau hoquet l'empêcha de poursuivre. Elle avait trop de mal à respirer.

— Tu as bu ? demanda Kathrine.

— Non, malheureusement.

Nouvel éclat de rire. Anna en avait mal au ventre.

— « C'est bon, hein ? » dit-elle en imitant ses hôtes et en se séchant les yeux.

— Les pauvres, dit Kathrine. S'ils savaient...

— Tu ne veux pas un verre de vin ? proposa Magnus.

— Un seul ? rétorqua Kathrine sur le ton de la plaisanterie en jetant un coup d'œil à sa montre. Un demi, dans ce cas. J'ai l'intention de prendre le dernier bus.

— Tu peux rester dormir ici, suggéra Anna.

— Merci, c'est gentil, mais je préfère me réveiller dans mon propre lit.

Magnus revint avec une bouteille et un verre.

— Je trouve surprenant qu'ils s'adressent mutuellement des compliments, dit Kathrine.

— C'est ça le plus drôle ! renchérit Anna. Ils sont tellement mignons, tous les deux, il leur en faut si peu pour être contents.

Elle se donna une petite gifle.

— Je redeviens méchante.

— Mais vous avez passé une bonne soirée ? s'enquit Kathrine. À part la nourriture ?

— Oui, répondit Magnus. Et il y avait aussi un dessert.

— De la glace ! s'écria Anna. On a toujours droit à de la glace. Chaque fois.

— Avec des fruits, ajouta Magnus. En boîte !

Kathrine secoua la tête en les voyant rire.

— J'espère que vous êtes restés discrets. Vous me perturbez avec vos critiques. Moi non plus, je ne suis pas un cordon-bleu. Alors, dites-moi honnêtement ce que vous pensez de ma cuisine.

— Maman, on ne peut pas comparer. Ce n'est pas le même système solaire, si tu préfères...

— Tu fais de la très bonne cuisine, dit Magnus.

— Non, le corrigea Kathrine, je fais de la nourriture et c'est mangeable, mais à part ça... À votre santé !

Ils trinquèrent.

— À quelle heure part le bus ?

— À la demie, dit Anna. Mais prends un taxi. On peut bien te l'offrir, non ?

— Un taxi ? Quand je peux rentrer en bus ? Il ne manquerait plus que ça ! D'ailleurs, c'est amusant, il y a toujours un ado qui a fait la fête et qui se lève pour me céder sa place. Alors je m'assois et je peux écouter toutes leurs petites histoires. Ils ont une sensibilité à fleur de peau. C'est très instructif et joyeux de les écouter.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Les adolescents d'aujourd'hui sont incroyablement

bien élevés. Ceux qui affirment le contraire ont peur d’eux, c’est tout, sans savoir pourquoi.

— OK, fais comme tu veux, capitula Anna. Mais je t’accompagne à l’arrêt de bus.

L'air était frais et humide, le vent soufflait dans les cimes des pins. Anna et Kathrine marchaient bras dessus bras dessous. Anna espérait que cette tradition perdurerait à la génération suivante.

— Ça s'est bien passé avec Hedda ? demanda-t-elle.

— Oui, il n'y a pas eu le moindre problème. Elle s'est endormie devant la télévision et je l'ai portée dans son lit. C'est une gamine adorable, vous avez fait du bon boulot, Magnus et toi.

— Je ne sais pas si on a fait grand-chose. Elle est arrivée toute faite.

— Elle monte toujours à cheval ?

— Oui, deux fois par semaine. Elle aime bien.

Kathrine approuva.

— C'est l'essentiel, dit-elle.

Elles continuèrent à marcher en silence.

— Et vous allez l'air de bien vous entendre, toi et Magnus.

— Oui, répondit Anna. On rit bien.

— C'est important. Ça... et la bagatelle, c'est la clé de tout.

— Ça se passe bien entre nous sur ce plan-là aussi. Ce qui m'est arrivé, c'était seulement... Tu n'as jamais fait de bêtises, toi ?

— Si.

— Raconte.

— Non, jamais. Il y a prescription.

Elles passèrent devant l'école de Hedda, déserte à cette heure avancée.

— Les écoles vides ont quelque chose d'angoissant, remarqua Anna. On croit entendre les échos de toutes les voix en récréation.

— Je trouve que la nuit, ça va encore. Les journées d'été, c'est pire.

— Comment ça ?

Kathrine haussa les épaules.

— On voit toujours un enfant esseulé sur la balançoire ou sur les installations d'escalade, un gamin sans amis qui aurait dû être à la plage. Quelqu'un qui a hâte que les vacances se terminent et que tout le monde rentre, pour que la vie reprenne normalement. Des enfants laissés pour compte.

— Tu as peut-être raison.

Elles s'assirent dans l'Abribus. Quand le véhicule surgit dans la pente comme un ferry illuminé à l'horizon, Kathrine embrassa sa fille.

— Fais attention à toi. Et surtout, ne dis rien à Magnus. Cela ne ferait que rendre les choses pires encore. De nos jours, les gens étalent au grand jour leurs turpitudes. Cela n'est bon pour personne. Si tu as besoin de parler à quelqu'un, téléphone-moi, promis ?

Anna fit oui de la tête, Kathrine lui effleura la joue.

— C'est bien, ma chérie, dit-elle en montant dans le bus.

Anna regarda sa mère se frayer un chemin parmi les jeunes fêtards qui avaient un peu trop bu. Elle est comme un poisson dans l'eau, constata-t-elle en levant la main pour lui dire au revoir.

Move that bus, pensa-t-elle. Une expression banale qui était redevenue à la mode du fait d'une émission où l'on voyait des Américains se faire aider pour retaper leurs maisons de fond en comble. En règle générale, c'étaient des personnes héroïques prêtes à soulever des montagnes qui n'avaient jamais abandonné l'espoir d'un avenir meilleur. Un zeste de foi du charbonnier, plein de bons sentiments et tout finissait par s'arranger. Elle-même n'attendait rien. Elle n'était qu'une femme adultère, tombée bien bas. Qu'aurait-il pu y avoir derrière le bus ? Une cabane de jardin à moitié démolie ?

Elle se figea.

Sur le trottoir opposé se tenait Erik Månsson.

— Ça alors ! dit-il en traversant la chaussée pour rejoindre Anna, toujours pétrifiée. Quand part le prochain ?

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai été voir quelqu'un, pourquoi ? À quelle heure est le prochain bus ?

Anna ne répondit pas. Erik alla à l'Abribus et suivit du doigt les horaires affichés. Elle lui jeta un regard inquiet, chercha une explication logique à sa présence à cet endroit. Que faisait ici, bien après minuit, à quelques rues de chez elle, l'homme avec qui elle avait couché ?

— C'était le dernier ? dit-il en secouant la tête.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? répéta Anna.

Erik la regarda comme si elle était idiote.

— Je viens de te le dire. J'ai été voir quelqu'un. Pourquoi ? Je n'ai pas le droit d'être ici ? Cette partie de la ville t'est réservée ou quoi ?

— Comment s'appelle-t-il ?

— Qui ? La personne que je connais ? Qu'est-ce qui te fait croire que c'est un homme ? rétorqua Erik en riant, l'air très sûr de lui.

— Tu me suis ? demanda Anna.

— Si je quoi ?

— Tu m'as très bien entendue.

Il parut presque amusé.

— Pourquoi je te suivrais ? J'ai été voir quelqu'un, je te dis.

— Qui ça ?

— Comment ça ? Tu ne me crois pas ? Il s'appelle Johan et habite dans une maison blanche en brique là-bas. Johan Andersson.

— Johan Andersson ?

— Un vieux copain à moi, marié, deux enfants. Et toi, qu'est-ce que tu fais là ?

— J'habite ici. Tu le sais parfaitement, puisque tu as vu mon adresse sur Internet.

— Je te demandais ce que tu faisais ici au milieu de la nuit, sans chien ou je ne sais quoi.

— J'ai raccompagné ma mère au bus.

— Elle au moins ne l'a pas raté. Tant mieux.

— Quel âge ont les enfants ?

— Quels enfants ?

— Ceux de ton copain. Tu m'as dit qu'il avait deux enfants.

— Leur âge ? Trois et cinq ans.

— Et leurs prénoms ?

— Saga et Max. Pourquoi ?

Il rit en secouant la tête.

— Tu crois sérieusement que je suis venu ici pour quoi ? Pour t'espionner ? Tu ne crois pas que tu te surestimes un peu ? Tu n'es pas le centre du monde...

Anna ne dit rien.

— Allez, poursuivit Erik. Tu me mets presque mal à l'aise. Qu'est-ce que j'en tirerais, hein ?

— Qui est le plus âgé ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Le plus âgé des enfants. Mats ou Saga ?

— Mats ? Il s'appelle Max. Qui baptiserait aujourd'hui son fils Mats ? soupira Erik. C'est elle. C'est la fille qui est l'aînée.

— Saga ?

Il hocha la tête, assez énervé.

— Ça va, t'es contente ?

Anna se détendit, abandonna son ton agressif.

— Excuse-moi.

Erik détourna les yeux. Anna tendit le bras et lui tapota gentiment l'épaule.

— Je ne veux pas te blesser, mais j'ai une famille. J'aime mon mari.

Il hocha la tête, les lèvres serrées.

— Pour toi, c'est différent, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu en sais ? répliqua-t-il de manière presque agressive en s'éloignant.

Anna s'empessa de le rattraper, se planta devant lui et lui bloqua la route.

— Pardonne-moi, s'excusa-t-elle. Je ne voulais pas te blesser.

Il détourna la tête comme un enfant injustement grondé.

— Erik, écoute... C'était bête de ma part. Je te demande pardon.

— Est-ce que tu te rends compte de ton attitude ? Tu me lances toutes sortes d'accusations au visage. Pourquoi je te suivrais ? Tiens, j'aimerais bien le savoir. Hein, pourquoi ?

Anna baissa les yeux sur ses chaussures :

— Excuse-moi. Ça m'a fait un choc quand je t'ai vu. J'ai un peu paniqué, c'est tout.

— Oui, j'ai vu, Ça a été ta première réaction, dit Erik en se ressaisissant. Alors si tu veux bien m'excuser, je vais rentrer en ville. Ça va me prendre plus d'une heure et je ne suis pas en forme.

Il la contourna. Anna resta interdite, des mots coincés au fond de la

gorge.

— Tu en as mis du temps.

En caleçon, Magnus se brossait les dents.

— Le bus a eu du retard, dit Anna.

Son mari recracha dans le lavabo.

— J'ai cru un moment qu'il t'était arrivé quelque chose.

C'est pour ça que tu es prêt à aller te coucher, songea Anna.

— J'ai même essayé de t'appeler, ajouta-t-il sur un ton de reproche.

— Je n'avais pas emporté mon portable.

— Je sais, je l'ai entendu sonner.

Il s'essuya la bouche avec une serviette et sourit à Anna.

— Je dois dire qu'elle est vraiment cool, ta mère.

— Oui, c'est vrai.

— Si tu deviens comme elle quand tu seras vieille, je ne me plaindrai pas.

Anna rit. Elle s'examina dans le miroir pendant qu'elle se brossait les dents. Elle connaissait son corps sous toutes les coutures, mais ne savait pas trop comment elle était perçue par les autres. Comme beaucoup de femmes, elle voyait uniquement ses défauts, ses failles, toutes ses imperfections. Elle se demanda si Magnus pensait à se faire un lifting, si le sillon entre ses yeux ou ses rides naso-géniennes lui posaient un problème. Apparemment pas plus que ça.

Anna avait parlé avec Trude et Sissela de ce moment de leur vie où, pour la première fois, elles avaient compris qu'elles étaient des femmes. Pour la plupart, la compréhension se fait jour lorsqu'elles découvrent leurs nouvelles formes, mais pour Anna, cela avait été à cause d'un garçon au lycée. Il l'avait croisée dans le couloir et lui avait lancé « Beaux nichons » au passage. Comme si commenter à haute voix l'aspect extérieur d'une inconnue était la chose la plus naturelle du monde.

Anna se regarda une dernière fois dans la glace et dut reconnaître qu'il n'avait pas tout à fait tort. Il n'y avait pas trop à redire non plus sur son corps dans son ensemble.

Erik rejoignit sa voiture garée un peu plus bas dans la rue et rentra chez lui. Il n'avait rien planifié, pensait seulement prendre un peu de distance. Quand Anna était sortie de chez elle pour emmener sa mère à l'arrêt de bus, il avait voulu profiter de l'occasion.

Il ne savait pas à quoi s'attendre. À supposer qu'il s'attende à quoi que ce soit. Il espérait évidemment qu'elle serait heureuse de le voir, il ne pouvait pas s'imaginer autre chose.

Contre toute attente, elle avait préféré l'affrontement. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Chez qui il avait été ? Comment s'appelaient les enfants ?

Il avait su faire face à la situation, mais elle avait eu une réaction violente.

Il avait trouvé une place de parking dans le port de Norra, était rentré chez lui et avait allumé l'ordinateur. Il connaissait cette vidéo par cœur, mais il ne s'en lassait pas.

Elle surjouait. Comme toutes les femmes. À croire qu'elles cherchaient leurs modèles dans des films. Elles laissaient libre cours à la passion sauvage, à l'instinct animal qui les dédouanait de toute responsabilité et gommait leurs fautes. Elles aimaient être mises au pied du mur.

Les images de leurs corps enlacés, à demi nus, surgirent. Les baisers fougueux, l'inventaire rapide de leurs corps respectifs, chacun flatté par l'excitation qu'il provoquait chez l'autre. Son profond soupire de plaisir quand il la pénétrait.

Son flot d'obscénités, ses gémissements quand elle demandait qu'il la défonce encore plus, qu'il la prenne de manière plus brutale, son visage qui se déformait quand elle jouissait.

Cela lui faisait chaque fois le même effet.

Erik déboutonnait son jean.

Anna regarda son mari d'un air amusé.

— Tu veux que je te montre comment le mettre en marche ?

— Oui, ce serait super.

Magnus tira davantage sur le tuyau d'arrosage. Il avait lavé la carrosserie, nettoyer les pneus au jet et s'apprêtait à passer l'aspirateur dans l'habitacle. Tout cela pour prendre de belles photos et présenter le véhicule sous son meilleur jour.

— Il faut donner envie à l'acheteur, expliqua-t-il. La première impression est déterminante.

Le vendeur professionnel rencontré dans la semaine n'avait pas voulu leur accorder un meilleur prix, ce qui avait agacé Magnus et Anna au point qu'ils avaient décidé de ne pas prendre de Volvo. Un geste audacieux compte tenu du fait que quasiment toutes les familles suédoises avec enfants roulaient en Volvo.

— On n'est pas obligé de s'asseoir toute sa vie sur le même siège, reprit-il. C'est quand même le client qui décide, non ?

Magnus était loin d'être indifférent aux marques de prestige allemandes. Pour Anna, ce n'était qu'une alternative pour débourser moins. L'important, c'était d'arriver à vendre l'ancienne voiture.

— Tu fais les choses drôlement bien, remarqua-t-elle en laissant son mari finir le travail.

Une demi-heure plus tard, dans la cuisine avec Hedda, elle observait Magnus installer son appareil photo qu'il utilisait rarement, avec trépied et déclencheur à distance.

— Il prend des photos ? demanda Hedda.

— Non, il crée des photos, corrigea Anna avec un petit rire. Attends, poursuivit-elle en sortant dans l'entrée et en prenant un béret sur l'étagère à chapeaux. Dis à papa de mettre ça.

Hedda sortit et tendit le béret à son père tout en montrant du doigt Anna restée dans la cuisine qui filmait la scène avec son portable. Quand Magnus vit qu'il amusait la galerie, il s'en donna à cœur joie et déplaça son appareil d'un centimètre par-ci, d'un centimètre par-là, incapable de fixer son choix sur une prise de vue.

Deux heures plus tard, ils étaient tous les trois dans la voiture reluisante de propreté, en route vers le centre commercial Väla. Magnus avait déjà passé sa petite annonce sur Internet et vérifiait à

intervalles réguliers son téléphone pour s'assurer qu'il n'avait pas manqué d'appels d'éventuels acquéreurs.

— Elle n'a jamais été aussi belle, notre voiture, déclara Anna une fois qu'ils se furent garés. Et si on la gardait ?

Magnus la regarda avec ahurissement. Axé comme il l'était sur la possession de véhicules de plus en plus hauts de gamme, les phrases de sa femme lui firent l'effet d'une douche froide.

— Je plaisantais, le rassura-t-elle en passant son bras sous le sien.

Le centre commercial était bondé de gens hypnotisés par les boutiques tels des zombies. Anna donna un coup de coude à Magnus : leur fille marchait devant eux, l'air d'une Américaine évangéliste débarquant au pays de Jésus. Anna et Magnus étaient presque émus de voir Hedda aussi fascinée par la foule et les marchandises. Ils étaient conscients de devoir savourer ces précieux moments. Car bientôt Hedda, comme tous les adolescents, aurait honte d'être vue en compagnie de ses parents.

Elle se tourna vers eux :

— Maman, ton portable sonne. Tu ne l'entends pas ?

Anna sortit son appareil de son sac.

— Allô ?

— Salut, c'est moi.

La voix d'Erik. En une fraction de seconde, la légèreté et le bonheur d'Anna se transformèrent en inquiétude et en nervosité. Elle se sentit comme prise à la gorge et le rouge lui monta aux joues. Elle s'arrêta, essaya de s'éloigner un peu de Magnus. Il s'arrêta à son tour, la regarda d'un air interrogateur, se demandant qui pouvait bien l'appeler et à quel sujet.

— Non, vous vous êtes trompé de numéro, dit Anna d'une voix forcée.

— Rappelle-moi.

— De rien.

Elle raccrocha.

— Un faux numéro, expliqua-t-elle en remettant son portable dans son sac.

Une boule dans la gorge, Anna chercha des yeux quelque chose à commenter, n'importe quoi pour détourner l'attention de son mari. Elle était à deux doigts de tout lui avouer. C'était trop difficile de dissimuler ses sentiments à un homme qu'elle aimait et dont elle partageait le quotidien depuis quinze ans.

— Bon, dit Magnus, on va où ?

— Moi, je veux aller voir les animaux, répondit Hedda.

— Je dois passer chez H & M, dit Anna. J'ai besoin de chaussettes.

— OK, acquiesça Magnus. J'accompagne Hedda et on se retrouve devant le café après ?

Anna lui sourit tendrement.

— On ne va quand même pas s'éterniser ici ?

Magnus haussa les épaules.

— C'était juste pour être plus efficaces.

— D'accord, alors on se retrouve là-bas.

Ils se séparèrent. Après cent mètres, Anna se retourna et constata que son mari et sa fille étaient déjà loin. Elle sortit son téléphone.

— Salut !

La voix d'Erik était douce et tendre, complice, comme s'ils partageaient un secret.

— Je suis avec Magnus et ma fille à Väla, répondit Anna avec agacement en regardant autour d'elle.

— Oh, excuse-moi.

— Tu ne dois pas m'appeler. Et surtout pas un dimanche ! C'est si difficile à comprendre ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Comment ça, « qu'est-ce que tu veux dire » ?

— Pourquoi je ne dois pas t'appeler ?

— Mais parce que je suis mariée et que j'ai un enfant.

— Tu ne sais pas la raison de ce coup de fil, j'ai peut-être besoin d'aide pour la campagne publicitaire.

— Erik...

— Tu me manques.

Anna ne répondit pas.

— Je veux te revoir, poursuivit-il.

— Tu es ivre ?

— Je ne suis pas ivre.

— Tu as bu ?

— Oui mais pas beaucoup, juste quelques bières.

— Erik, écoute-moi. Plus de coups de fil, promets-le-moi.

— Je peux t'envoyer des messages ?

— Non.

— Anna...

Elle raccrocha et voulut passer en mode silencieux, mais Magnus pouvait chercher à la joindre. Impossible donc de le faire avant qu'il l'ait retrouvée.

S'enivrer un dimanche, c'était vraiment nul... Quelques bières... Ça expliquait pourquoi il avait évité de boire devant ses chefs. Sans doute avait-il un problème d'alcool. Cette pensée l'avait d'ailleurs effleurée. Cela compliquait les choses, cela signifiait qu'elle ne pouvait jamais être sûre de lui, il pouvait à tout moment...

Nouveau signal sonore, même numéro.

— Je t'avais dit de ne plus me téléphoner.

— Juste une chose. J'ai cru que tu étais seule puisque tu m'as

appelé.

— Quoi ?

— Je tiens à toi.

— Erik...

— Attends, attends. Laisse-moi parler. Je...

Il se tut.

— Tu quoi ? Vas-y, dis ce que tu as à dire.

— Tu ne peux pas venir ici ?

— Non, en aucun cas. Maintenant tu raccroches et tu ne me rappelles pas !

Elle interrompit la conversation et coupa le son. Autant que son téléphone reste silencieux. Ce type était dangereux.

Anna se débarrassa de son sac sur la table et alla dans la cuisine. Sa main tremblait quand elle se servit de café. Elle retourna à sa place, faisant mine d'ignorer le regard scrutateur de Sissela.

— T'as la gueule de bois ?

— Non, pas du tout. J'ai mal dormi. Je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit.

— Pourquoi donc ?

— Aucune idée.

— Ma pauvre, dit Sissela avant d'orienter comme à son habitude la conversation sur elle-même. J'ai eu une période comme ça, il y a six mois, j'ai cru devenir dingue. C'était devenu un cercle vicieux. Tu as essayé de faire des exercices de relaxation ? Il faut bander chaque muscle, rester en tension quelques secondes avant de relâcher. Ça donne de bons résultats.

— Sissela, c'est bon... fit Anna, avec un geste d'apaisement.

— Excuse-moi, je voulais juste t'aider.

Anna alluma son ordinateur, reprit son sac pour le poser par terre à côté d'elle et réfléchit à son article. Elle rédigeait toujours un brouillon sur papier qu'elle corrigeait ensuite. Puis elle faisait un premier tirage qu'elle relisait et améliorait encore au besoin, relançait une impression et ainsi de suite. La rédaction prenait un temps fou, chaque texte pouvant être amélioré et transformé indéfiniment. Cela étant, il ne s'agissait pas de remporter le prix Nobel de littérature et Anna arrêta de retoucher son papier quand elle revenait à quelque chose de déjà envisagé. Cela voulait dire qu'elle en avait fait le tour.

Les articles sur son bureau étaient quasiment bouclés, il ne restait plus qu'à revoir les titres.

Trude fit son entrée, toujours aussi ravissante. Anna devait avouer que sa propre beauté ne tenait pas la distance, comparée à la sienne, surtout le lundi matin... Comme si, le temps d'un week-end, elle avait oublié la supériorité physique de sa collègue. Quand arrivait le mercredi, elle s'était habituée et le vendredi, Trude ne lui faisait plus aucun effet...

— Anna n'est pas à prendre avec des pincettes, elle n'a pas dormi, prévint Sissela.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Trude.

— Rien de particulier. Je n'arrive pas à trouver le sommeil, c'est tout.

— Tu n'as pas des comprimés ?

— Je n'aime pas en prendre, j'ai l'air d'un zombie au réveil.

— Et tu crois que t'es comment quand t'as pas dormi ?

Anna but une gorgée de café et ouvrit un document sur son ordinateur. Elle cliqua sur la rubrique tout en feuilletant ses papiers, à la recherche de la bonne formule. La plupart des citations commençaient d'ordinaire par « Je », « Maintenant » ou « Ma », ce qui était lassant quand on parcourait rapidement le magazine. On avait l'impression d'un bégaiement, de déjà-vu.

Anna tenait la souris de la main droite, son document papier était placé à sa gauche, et elle faisait semblant de chercher ses lettres qui se brouillaient devant ses yeux.

Elle avait peur. Peur de ce qui l'attendait. Le grand déballage, le règlement de comptes. Que se passerait-il ? Qu'advviendrait-il de son mariage ? Est-ce que Magnus passerait l'éponge ? Dans le cas contraire, comment ferait-elle pour tout gérer seule ? Leur train de vie exigeait deux salaires et à la fin du mois, il ne leur restait pas grand-chose. Elle ne supportait pas l'idée de devoir partager Hedda une semaine sur deux. Le quotidien sans sa fille lui était impensable. Elle en venait à souhaiter que Magnus lui soit à son tour infidèle de façon qu'elle se sente moins coupable. Mais ça n'arriverait pas. Son mari n'était pas un homme à femmes. Ses pulsions sexuelles se contentaient de ce que lui offraient les conventions fixées par la société. Oh, le martyr bienheureux qui avait le droit pour lui...

— J'essaierai ça une autre fois, reprit Sissela. Moi je contracte le corps, tu sais, les exercices de relaxation qu'on faisait en cours de gym à l'école.

Anna plongea la main dans son sac et vérifia son téléphone sans le sortir. Ni SMS ni appel manqué. Au moins, Erik n'avait pas cherché à la contacter depuis la conversation insensée de la veille.

Et s'il était dingue ? Pourquoi avait-il jeté son dévolu sur elle ? D'accord, ç'avait été assez magique. Mais ç'avait été une rencontre fortuite, une parenthèse, un événement qui avait pimenté son quotidien. Pourquoi ne pouvait-il pas s'en tenir à cela ?

Il était apparu tout d'un coup à Laröd. Subitement, il avait surgi derrière le bus comme dans un film d'horreur. Il n'était pas ivre. Pourquoi prenait-il donc les transports en commun s'il n'avait pas bu ? Il avait été, soi-disant, chez un copain. Comment il s'appelait déjà ? Un nom courant. Andersson. Johan Andersson.

Elle alla sur Internet et tapa son nom et la ville de Helsingborg dans l'annuaire. Elle obtint une douzaine de réponses, mais personne à Hittarp ou Laröd. Elle sentit son poulx s'affoler. Puis elle se dit que le

téléphone pouvait tout aussi bien être au nom de sa femme. Elle essaya avec simplement « Andersson », mais cela ne fit pas avancer les choses : il y avait plus de deux mille réponses. Elle ne pouvait pas les éplucher une par une. Et peut-être n'étaient-ils pas mariés ? D'ailleurs, même si c'était le cas, la femme pouvait très bien avoir conservé son nom de jeune fille.

— Non, dit-elle tout haut pour s'encourager à laisser tomber.

— Non quoi ? voulut savoir Sissela.

Anna fit un geste évasif.

— Rien. Je pensais à haute voix.

Elle se pencha sur ses documents et fit mine de lire.

— On en est où avec les publicitaires ? lança Trude.

Anna leva les yeux et comprit que la question s'adressait à Sissela.

— Comment ça ?

— Ça prend forme ? Leur campagne, je veux dire.

— Ah oui, tu as raison, j'étais censée leur laisser un message. Mais je n'ai pas l'impression qu'ils aient beaucoup avancé. À votre avis ?

Comme Trude haussait les épaules, Sissela se tourna vers Anna.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je ne sais pas.

Sissela fit une grimace.

— « Je ne sais pas », répéta-t-elle. Allez, dis-moi ce que tu penses.

— Ce n'était pas complètement nul, avança Anna.

— Mais ?

— Mais je crois qu'ils sont à côté de la plaque.

— Parfait, dit Sissela. Alors nous sommes d'accord.

Un mauvais sommeil donnait l'impression aux autres qu'on avait la gueule de bois. Mais son énervement et sa colère pouvaient à tout moment céder la place à la béatitude : un peu de nourriture dans le ventre et Anna se sentait euphorique. Sissela profita du déjeuner pour casser du sucre sur le dos de son mari.

— Je ne sais pas ce qui lui prend, dit-elle. Il téléphone sans raison et sur mon poste professionnel pour vérifier que je suis bien au bureau.

— Vous vous êtes disputés ? demanda Trude.

— Non, on discute de ce qu'on va manger au dîner et qui a dit quoi et quand. Et on évoque des souvenirs récents qu'il veut analyser et se remémorer. C'est d'un ennui...

— Il te surveille ?

— Non je ne dirais pas ça, on dirait plutôt un chien qui serait toujours dans mes pattes. Je ne peux pas faire deux pas sans qu'il me suive des yeux d'un air suppliant.

— Il se fait peut-être du mauvais sang ? hasarda Anna.

— Tu sais bien ce qui l'intéresse : le vin, la nourriture...

— La bonne chère ?

— Oui, et les balades et la vie au grand air.

— En d'autres termes, il a un petit côté explorateur ?

— Exactement. Mais aucune de ses expériences culinaires ou sportives ne peut se mesurer en intensité avec la colère qui est la sienne quand quelqu'un lui fait remarquer que je gagne plus que lui !

— Oh, c'est pas gentil de dire ça...

— Vendredi dernier, une fois nos invités partis, devine ce qu'il a fait.

Le téléphone de Sissela l'interrompt. Elle prit son portable et fit signe que c'était justement son mari à l'autre bout du fil.

— Je suis en train de déjeuner.

Elle leva les yeux au ciel, fit un geste de la main qui montrait son manque d'intérêt.

— OK, je te rappelle plus tard.

Elle raccrocha, vérifia que la conversation était bien terminée.

— J'en étais où ? Ah oui.

Sissela raconta en détail comment le dîner réussi avait donné des

idées à son mari. Au moment de se coucher, il avait apporté au lit du chocolat en tube.

Anna éclata de rire, il lui arrivait aussi de faire la même chose. Comment ferait-elle pour regarder le mari de Sissela dans les yeux la prochaine fois qu'ils se croiseraient ? Elle penserait forcément au tube de chocolat pour compenser l'absence d'ébats amoureux.

La bonne ambiance à leur table les différenciait du reste de la rédaction. Non seulement elles s'étaient installées un peu à l'écart, mais elles semblaient bien s'amuser.

Elles riaient encore quand elles sortirent de l'ascenseur et longèrent le couloir. Anna ne se reconnaissait pas tout à fait dans ce rôle de chipie dans la cour de récré. Seules celles qui les voyaient de loin pouvaient croire qu'elles rataient quelque chose.

L'une des maquettistes qui arrivait en sens opposé s'adressa à Anna :

— Tu as de la visite.

— Ah bon ? s'étonna-t-elle.

— Je lui ai servi un café, il avait l'air d'en avoir besoin, dit la maquettiste en indiquant leur coin cuisine.

— C'est qui ? s'écria aussitôt Sissela ravie, avant de se précipiter. Ça alors ! Ça fait plaisir de te revoir. Tout va bien ?

Elle saisit la main d'Erik Månsson et la serra chaleureusement dans les deux siennes. Il se tourna vers Anna, essaya de se libérer en saluant rapidement Trude.

— J'espère seulement qu'il n'y a pas de malentendu entre nous, dit Sissela en reprenant les commandes. Pas question de réclamer déjà une avance, expliqua-t-elle devant l'air interrogateur d'Erik. Je ne veux pas voir de facture sur mon bureau.

— Si ce n'est que ça, ne t'inquiète pas.

— Parfait, alors on est d'accord.

Sissela se tourna vers Anna.

— Bon, on vous laisse tous les deux, nous ne voulons pas perturber le processus créatif...

Elle avait dit ça avec un petit sourire. Anna désigna du bras la salle de réunion et le précéda dans la petite pièce vitrée où ses collègues et lui avaient présenté leurs suggestions tristounettes pour la campagne d'abonnement. Erik avait emporté une tablette numérique plutôt qu'un porte-documents ; il la posa sur la table et regarda Anna.

— Assieds-toi, lui dit-elle en lui indiquant une chaise, tout en s'installant le dos tourné à l'open space.

Erik obtempéra, jeta un coup d'œil vers les collègues d'Anna, de l'autre côté de la vitre.

— Elles nous voient mais ne peuvent pas nous entendre, déclara-t-elle avec fermeté. Donc nous allons parler doucement, sans nous

énervé, pas de gestes brusques ou de mouvements de bras, nous sommes d'accord ?

Erik acquiesça.

— Nous sommes deux adultes qui avons une conversation normale, poursuivit-elle. Tu es là pour nous soumettre des projets pour une campagne dont nous savons, toi et moi, qu'elle ne se fera pas.

Erik pencha la tête sur le côté et l'observa avec amusement. Puis ses yeux se portèrent vers la salle de rédaction. Anna ne savait pas quoi penser.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Rien, répondit Erik, les yeux toujours braqués dans la même direction.

Anna se retourna pour constater que rien ne justifiait son attention. Erik sourit. Sans le moindre effort, il avait repris les rênes. Anna ne comprenait pas comment c'était possible. C'était son lieu de travail, elle était ici chez elle. Mal à l'aise, elle changea de position et inspira profondément.

— Tu m'as téléphoné alors que tu étais en état d'ébriété, commença-t-elle sur un ton accusateur. Un dimanche, quand j'étais à Väla avec ma famille.

— Tu n'as jamais été ivre ? répliqua Erik.

— Au beau milieu de la journée, un dimanche ? dit Anna, méprisante. Non, je ne crois pas.

Il en fallait plus pour le désarçonner.

— J'étais au Danemark, expliqua-t-il. J'ai bu quelques bières, je me sentais seul.

Anna le fixa, essaya de lui faire baisser les yeux. En vain. Il n'avait aucune difficulté à soutenir son regard. Elle avait perdu. Elle secoua la tête pour se reprendre.

— Qu'est-ce que ce que tu mijotes ? reprit-elle.

— Je ne vois vraiment pas de quoi tu veux parler.

— Tu surgis en pleine nuit à quelques pas de ma maison, tu m'appelles sur mon portable un dimanche alors que je suis en famille, tu débarques ici sans prévenir. Qu'est-ce que tu cherches ?

— Je croyais qu'on était censés avoir une conversation normale tous les deux.

— Qu'est-ce que tu veux ? répéta-t-elle en s'évertuant à garder son calme. S'il te plaît, dis-le-moi.

— Pour commencer, je veux savoir ce que tu entends par là quand tu dis qu'il n'y aura pas de campagne de pub...

— Je voulais dire, qu'est-ce que tu veux *de moi* ? l'interrompit Anna.

— Ce que je veux de toi ? Comment ça ?

— Tu ne comprends pas que notre histoire n'a pas d'avenir ?

Erik fit un effort pour paraître sérieux. Anna y vit de la provocation.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Je te l'ai dit : en partie, parler de la campagne de pub et en partie, te voir.

— Je ne veux pas te voir, dit Anna platement. Ça ne m'intéresse pas.

— Depuis quand ?

— Comment ça ?

Erik se redressa sur sa chaise.

— Qu'est-ce qui a changé ? Tu voulais bien la semaine dernière. Pourquoi plus maintenant ?

— J'ai une famille.

— Ce n'est pas nouveau.

— Erik, j'ai eu un moment d'égarement.

— Ça sonne bien. *Un moment d'égarement*. Sauf qu'il y en a eu plusieurs, de ces moments-là.

Anna joignit les mains sur la table et se pencha vers lui, ses yeux plantés dans les siens.

— Erik, écoute-moi. Notre histoire s'arrête là. Je ne veux pas continuer. Est-ce que tu comprends ce que je te dis ? Ce qui est arrivé est arrivé. Jusqu'à hier, je considérais ça comme quelque chose de positif, un souvenir qui me réchaufferait à jamais le cœur. Maintenant je n'en suis plus si sûre. Je t'en prie, on arrête là. Terminus, tout le monde descend. On a vécu quelque chose ensemble, mais à présent chacun retourne à sa vie.

Erik ne la quittait pas du regard, le visage inexpressif.

— Peux-tu, s'il te plaît, prendre ta tablette et faire semblant de me soumettre des ébauches de projets ?

— Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal ? questionna Erik.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Pourquoi tu ne veux plus me revoir ?

— Je suis mariée, Erik. J'aime mon mari et nous avons une fille ensemble. Je mène une vie de famille. Toi et moi, on s'est vus une fois lors de ce séminaire de travail. Plus les quelques fois dans ton appartement.

— Et ça ne signifie rien pour toi ?

Il avala péniblement sa salive, avec une soudaine expression de souffrance.

— Erik, ce n'est pas possible. Tu le comprends bien, non ? S'il te plaît, dis-moi que tu comprends.

Il regarda fixement ses mains.

— Merci, dit Anna. Ouvre ta tablette maintenant. Si tu n'as rien à me montrer, fais au moins semblant.

Il prit sa tablette, releva la tête.

— Je ne peux pas faire semblant, dit-il.

— Non, tu as raison, c'était idiot de ma part. Autant que tu t'en ailles tout de suite.

Anna se leva et lui tendit la main. Erik se leva à son tour, lui prit la main avec réticence.

— Bonne chance pour tout ce que tu vas entreprendre, dit Anna. Tu as la vie devant toi. Ne laisse personne te dire le contraire.

Erik lui jeta un regard de défi, prit sa tablette, quitta la salle et se dirigea vers l'ascenseur. Anna inspira profondément, bloqua sa respiration et retourna à sa place.

— Alors ? fit Sissela.

Anna secoua la tête.

— Non, ils font encore fausse route. Le mieux, ce serait que tu les appelles pour leur dire que nous ne donnons pas suite, finalement.

— Dommage pour le beau gosse, remarqua Sissela.

— Oui, peut-être, dit Anna.

Bastian hésitait. Vingt heures ou vingt-cinq ? Ils avaient un peu bricolé la dernière fois, mais il était hors de question de baisser leur prix. Les clients voulaient en avoir pour leur argent et personne n'avait confiance dans ce qui était trop bon marché.

Combien d'heures avait-il passées sur le projet ? Impossible de faire un décompte précis. Devant son écran ou au téléphone, peut-être sept. D'un autre côté, comment comptabiliser le temps du processus créatif ? Bastian se rappelait un écrivain à qui on avait demandé combien de temps il avait mis à écrire son livre. L'homme avait répondu en donnant son âge. Cela pouvait paraître prétentieux ou idiot, mais il y avait du vrai là-dedans.

Les grosses agences ne connaissaient pas ce genre de problème. Elles fixaient un prix et si le client trouvait ça trop cher, tant pis pour lui. Au revoir et merci. C'étaient les clients les demandeurs, pas le contraire. Et quand le responsable marketing gonflait le budget, personne ne protestait. Les gros clients préféraient payer cher pour éviter d'avoir à choisir.

Une petite agence de pub proposait souvent les mêmes solutions, mais elle n'arrivait pas à vendre ses idées. Dès que Bastian lui soumettait leur projet, le client se trémoussait sur son siège et élevait des objections stupides. Du genre : « J'ai rapporté votre proposition à la maison et je l'ai montrée à ma fille. Elle a trouvé que... »

Que dirait-on si un comptable faisait la même chose ? « Oui, c'est pas mal, mais ma fille a estimé que ce serait plus joli avec plus de chiffres sur la dernière ligne... »

Bastian finit par noter vingt-trois heures. Il multiplia par le tarif horaire et inscrivit la somme globale.

Vingt-trois, un chiffre impair. C'était bien, ça faisait sérieux. Il rédigea la facture, imprima l'adresse du client sur une enveloppe. Le téléphone sonna.

— Bonjour, ici Sissela. Sissela, du magazine *Famille*, reprit-elle devant son hésitation.

— Ah oui, pardon. Comment ça va ?

— Très bien, merci. Et toi ?

Bastian exposa les vicissitudes de sa profession d'un ton léger. Savoir parler de tout et de rien était une compétence indispensable

dans ce métier.

— Désolée de vous avoir laissés dans l'incertitude, dit Sissela.

Bastian se cala dans son fauteuil et se gratta la nuque de sa main libre.

— C'est normal, ça fait partie du jeu.

— Oui, de toute façon, nous avons décidé, après mûre réflexion, de laisser tomber cette campagne, pour l'instant du moins.

— Oh, quel dommage...

— Je viens de parler avec le service marketing et nous sommes tombés d'accord pour attendre le printemps. Nous ferons alors une campagne d'abonnement plus traditionnelle. Les hommes ne sont pas vraiment notre cible, pour ce qui est de notre lectorat.

— Ah bon ? Personnellement, je lis cette revue avec grand intérêt.

— Les hommes lisent les revues de leurs femmes et offrent des abonnements en cadeaux ou à Noël. Mais il est rare qu'ils en prennent un pour eux-mêmes. À moins de pouvoir le passer en notes de frais ou au nom de leur société.

— Je vois, dit Bastian. Il est possible qu'on se soit un peu emballés et qu'on se soit trop focalisés sur la cible masculine. Mais est-ce qu'on ne pourrait pas vous soumettre une dernière proposition ?

— D'après ce que j'ai compris, Erik s'en est chargé. Oui, il est venu ici tout à l'heure et a parlé avec Anna. Mais elle n'a pas vraiment été enthousiaste. Non, je crois qu'on va arrêter là. Merci beaucoup pour votre travail et, comme je l'ai dit, c'était sympa de se rencontrer à Mölle. Nous aurons peut-être une autre occasion de travailler ensemble ?

Je ne veux pas continuer.

Erik tapa du poing sur le tableau de bord. Elle se prenait pour qui ? Elle était vieille et quelconque, lui était jeune et beau. Il l'avait fait jouir et crier. Il avait du mal à croire que son mari pût en faire autant.

— Oui, ça m'étonnerait, dit-il à haute voix.

J'aime mon mari et nous avons une fille ensemble.

— Tu aimes ton mari ? poursuivit-il sur le même mode. Alors pourquoi tu couches à droite et à gauche, hein ? Parce que tu aimes ton mari ?

Ce qui est arrivé est arrivé.

— Oui, c'était bien commode. Sans culpabilité. Une victime des circonstances.

Erik tourna la clé de contact et s'engagea sur la route.

Jusqu'à hier, je considérais ça comme quelque chose de positif, un souvenir qui me réchaufferait à jamais le cœur. Maintenant je n'en suis plus si sûre.

— Non, parce que tu veux imposer tes conditions, selon ton bon vouloir. Mais j'ai des nouvelles pour toi, Anna Stenberg. Tu ne décides pas de la vie sur terre.

Une fois au bureau, Erik prit l'ascenseur et se regarda calmement dans le miroir. Il n'avait pas l'intention de révéler son chaos intérieur à Bastian et Sven. Il fut accueilli par des mines accusatrices.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je viens de parler avec Sissela de la revue *Famille*, attaqua Bastian.

Erik se dirigea vers sa table de travail d'un air faussement affairé.

— Elles ne donnent pas suite à notre campagne de pub.

— C'est ennuyeux.

Erik dévisagea les deux hommes : de vieux publicitaires ratés, mais qui lui étaient indispensables comme tremplin pour la carrière qui l'attendait forcément au coin de la rue. Dans quelques années, Bastian et Sven seraient fiers de raconter comment ils l'avaient découvert.

Bastian le fixa.

— Sissela a dit que tu étais venu les voir avec d'autres propositions. De ta propre initiative, donc.

Erik sentit monter la colère. Qu'est-ce qu'Anna avait bien pu dire ? Qu'il la suivait ?

— Prendre des initiatives, c'est bien, intervint Sven, mais il faut d'abord que nous validions tes idées. Nous devons donner l'impression de ne faire qu'un bloc, de l'extérieur.

— Il ne faut pas laisser d'alternative au client, reprit Bastian. Cela crée une incertitude.

Anna n'avait rien dit. Évidemment. Qu'aurait-elle pu dire ? Rien. Sinon, elle aurait dû tout déballer.

— Ce n'étaient pas des propositions concrètes, répliqua Erik. J'ai sondé le terrain. J'ai essayé de savoir ce qu'elles recherchaient.

— Et quelle est ta conclusion ?

Erik haussa les épaules.

— Je ne crois pas qu'elles soient prêtes à payer une agence pour cette campagne, ça se fera en interne, à mon avis.

— Autrement dit, nous perdons notre temps ?

Erik ne répondit pas.

— Bon, fit Bastian. Dans ce cas, il n'y a rien à faire. Il ne reste plus qu'à démarcher ailleurs. Mais la prochaine fois, tu nous en parles d'abord.

Son ton avait un côté paternel, protecteur. Erik ne put retenir un sourire. Qu'un être aussi borné, médiocre, ignare, prétentieux et petit-bourgeois se permette de juger un homme comme lui, c'était franchement comique.

Bastian et Sven échangèrent un coup d'œil inquiet.

— Nous parlons sérieusement, dit Sven.

Erik hocha la tête.

— Moi aussi, répondit-il en prenant son ordinateur sous le bras et en s'en allant.

— Non, c'est toi ? Quelle bonne surprise !

— Tu as un moment ?

— Bien sûr.

Anna monta à l'appartement de sa mère et ferma la porte avant d'enlever ses chaussures.

— Ça tombe bien, je viens de mettre l'eau pour le thé. Entre, assieds-toi. Tu n'enlèves pas ton manteau ?

Anna se laissa tomber sur une des chaises de la cuisine comme une adolescente déboussolée.

— Que me vaut l'honneur ? demanda Kathrine.

— Rien de particulier, je voulais juste te dire bonjour, répondit Anna en jouant avec la salière.

— Je comprends, dit sa mère en ouvrant un placard. Tu préfères quoi, de l'earl grey ou un mélange du Sud ?

— De l'earl grey.

Tout en remplissant la boule à thé Kathrine observait sa fille à la dérobée. Anna avait le visage tourné vers la fenêtre. Dehors le vent soufflait et il pleuvait, un temps typique de Helsingborg. La bouilloire se mit à siffler.

— Ça fait plaisir d'avoir de la visite, dit Kathrine en versant l'eau dans la théière. Du lait ?

— Hmm.

— Tu veux grignoter quelque chose ?

Anna secoua la tête.

— C'est très bien comme ça, merci.

Kathrine apporta les tasses à table et s'assit à son tour.

— Tu as encore fait des bêtises ?

— Hein ? Non.

— Tu n'as rien raconté à Magnus, j'espère ?

— Non.

— C'est bien. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Anna prit sa tasse, y trempa ses lèvres et but une gorgée du liquide brûlant.

— En fait... commença-t-elle.

Cette fois, elle déballa tout. Le mensonge au sujet de sa mère, le verre brisé, la vidéo sur son téléphone portable, son apparition

derrière le bus, son appel en état d'ébriété et sa visite impromptue au bureau.

— Eh bien, dis donc ! dit Kathrine une fois qu'elle eut terminé, ça fait beaucoup d'un coup autour d'une simple tasse de thé.

Anna, les épaules basses, posait un regard las sur la surface de la table.

— Tu es sûre qu'il a effacé les photos de son portable ?

Anna fit signe que oui, l'air absent. Elle était dans son propre monde.

— Tant mieux. Il faut faire attention avec ce genre de choses.

Kathrine tendit le bras par-dessus la table et prit la main de sa fille.

— J'ai comme un pressentiment, dit Anna.

— Oh, il doit être raide dingue de toi. Et je peux le comprendre.

Le compliment fit grimacer Anna.

— J'en ai perdu le sommeil.

— Mais tu lui as dit que c'était terminé et vous n'allez plus travailler ensemble, alors tout va rentrer dans l'ordre. C'est bien que tu aies mis le holà.

— L'ami auquel il a soi-disant rendu visite, ce Johan Andersson, il n'existe pas.

— Tu en es sûre ?

— Non, mais...

— Dans ce cas, il était caché dans les buissons. Et alors ? Tu n'es jamais passée devant la maison de quelqu'un dont tu étais secrètement amoureuse, avec l'espoir qu'il se passe quelque chose ?

— Non.

Kathrine jeta un regard amusé à sa fille et fit une mimique étonnée.

— C'était quand j'étais au lycée, maman. Là, ça n'a rien à voir. Erik est censé être un adulte.

— Est-ce qu'il s'est montré pénible ou menaçant ? Violent ?

Anna secoua la tête :

— À part la fois avec l'histoire du verre.

Kathrine essaya de rassembler tous les éléments dont elle venait de prendre connaissance.

— Calme-toi, tu verras qu'il finira par se lasser.

— Il faut que j'en parle à Magnus, dit Anna d'une voix lugubre.

— Si ça continue, effectivement, il serait préférable de le mettre au courant.

— Mais si je lui raconte tout, il va me quitter...

— Non, il ne le fera pas. Il jouera au martyr pendant un certain temps et quand tu estimeras qu'il en fait trop, tu lui diras que ça suffit comme ça et il arrêtera de se plaindre. Mais il sera soumis et déprimé, et tu perdras petit à petit tout respect pour lui. Je ne vois vraiment pas comment il en irait autrement. C'est pourquoi, si tu veux qu'il reste

comme il est, tu ferais mieux de tenir ta langue.

Anna ouvrit la porte et reconnut aussitôt l'odeur. Le ménage qui vient d'être fait, les pignons de pin fraîchement grillés, la lumière vacillante des bougies sur la table.

— Coucou !

— Je suis dans la cuisine.

Elle enleva ses chaussures, accrocha son manteau à la patère et entra. Magnus écrasait du basilic et des pignons dans un mortier. Il s'interrompit un court instant pour lui tendre un verre de vin.

Anna le regarda sans comprendre.

— Où est Hedda ?

Il leva son verre, trinqua avec elle.

— À ta santé. Chez Louise. Elle mange là-bas.

Anna engloba d'un geste la table dressée pour un dîner aux chandelles.

— C'est quoi, tout ça ?

— Un dîner de lundi.

— Un dîner de lundi ?

Magnus fit oui de la tête.

— On fête quelque chose de particulier ? Une date anniversaire ?

Magnus posa son verre de vin.

— Aujourd'hui, cela fait très exactement quinze ans, commença-t-il sur un ton solennel... Non, je plaisante.

— Tu as un nouveau boulot ?

— Non. J'ai eu envie de rentrer plus tôt, pour une fois. Tu sais, les journées s'enchaînent et on passe souvent à côté de l'essentiel.

— L'essentiel ?

— Eh bien, que c'est moi qui ai eu la plus belle.

— La plus belle ?

Anna eut un sourire sceptique. Magnus confirma, l'air très sérieux :

— C'est moi le plus chanceux. Bon, je n'ai rien préparé d'extraordinaire, juste du pesto fait maison.

— C'est déjà beaucoup, remarqua Anna en s'asseyant. Je suis allée voir ma mère.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Une impulsion, comme ça. On a pris une tasse de thé.

— C'est drôle, on a tous les deux été saisis d'une impulsion aujourd'hui.

— Puisque tu dis qu'on est lundi, dit Anna en riant.

Son téléphone émit un signal. Un SMS d'Erik. Elle se tourna à moitié et lut :

Ai perdu mon boulot aujourd'hui à cause de toi. J'espère que tu profites bien de ton dîner.

Elle se retourna et regarda par la fenêtre. Dehors il faisait déjà sombre. Elle vit son propre reflet dans la vitre et sentit son cœur s'affoler.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Magnus.

Anna avala péniblement sa salive :

— Rien, un truc de boulot.

Elle posa la main sur son ventre et se força à sourire.

— Excuse-moi, mais je dois...

Elle pointa un doigt en direction de la salle de bains et quitta la cuisine. Elle s'enferma à clé, le souffle court, sans allumer. Elle ouvrit le message, le relut. L'écran projetait une clarté diffuse dans la pièce.

J'espère que tu profites bien de ton dîner.

Est-ce qu'il l'espionnait dans le noir ?

— Ça va ? s'inquiéta Magnus de l'autre côté de la porte.

— Ce n'est rien. J'ai juste un peu mal au ventre. J'arrive dans une seconde.

Elle entendit son mari retourner dans la cuisine. Elle effaça le texto et se servit de son portable comme d'une lampe de poche. L'escabeau qu'utilisait Hedda pour atteindre le lavabo quand elle était petite se trouvait sous la fenêtre. Anna éteignit son téléphone, grimpa sur l'escabeau et hasarda un regard au-dehors. Les cimes des arbres se balançaient légèrement dans le vent et il y avait du brouillard. Personne.

J'espère que tu profites bien de ton dîner.

C'était une formule passe-partout. Une pique de la part d'un homme blessé. Je suis au chômage et toi, tu te remplis la panse.

Au chômage ? Avait-il vraiment perdu son boulot ? Cela paraissait peu probable. Et cela ne pouvait pas être uniquement parce que Sissela avait décidé de ne pas donner suite à leur projet guère convaincant. Avait-il démissionné dans un accès d'humeur ? Peu importe, il ne fallait pas qu'elle s'en préoccupe.

Anna descendit de l'escabeau, alluma la lumière et déclencha la chasse d'eau. Elle se passa le visage sous l'eau froide, se regarda dans le miroir.

Du calme, se dit-elle. Surtout ne pas paniquer.

Kathrine cliqua sur *birthday.se* – un site qui permettait de connaître les dates d’anniversaire des gens. Elle avait passé tout l’après-midi à entrer les noms d’anciennes amies et à noter leurs anniversaires, dans le seul but de les surprendre avec une carte de vœux ou un appel téléphonique le jour dit. C’était un peu exagéré, mais c’était là une de ses initiatives pour ne pas passer son temps devant son poste de télévision. Il suffisait de taper le patronyme de la personne et éventuellement son adresse s’il était trop courant, comme dans le cas d’Erik Månsson. Par chance, sa fille avait mentionné qu’elle lui avait rendu visite dans son appartement, dans la Drottninggatan.

En un clic, elle obtint une réponse : Erik Månsson était né le 29 juillet 1984. En d’autres termes, il avait vingt-huit ans. Il n’était pas trop vieux pour mener encore une vie de célibataire, en revanche il n’avait plus l’âge de jeter son dévolu sur une femme mariée de quinze ans son aînée, mère de famille de surcroît.

Elle recopia l’adresse et les six premiers chiffres de son numéro d’identification. Ensuite elle alla dans la cuisine et farfouilla sur une étagère où s’entassaient recettes de cuisine, piles, trombones, stylos, jeux de cartes, cure-dents, sprays nasaux presque vides, bouts de papier avec des noms et des numéros de téléphone qui ne lui disaient plus rien, et mille autres babioles qui n’avaient pas leur place chez elle mais qu’elle n’arrivait pas à jeter.

Kathrine était sûre d’avoir découpé un jour un article de journal où l’on expliquait comment se renseigner sur les gens. Elle l’avait conservé en prévision du jour où elle écrirait un roman policier, ce qui était presque devenu aujourd’hui un phénomène de masse, du moins parmi les femmes mûres.

Elle finit par dénicher l’article au titre peu sympathique : *Sachez qui sont vos voisins*. Il était stipulé qu’il fallait appeler le service des impôts. Honnêtement, elle aurait pu trouver ça toute seule. Qui savait tout sur tout le monde si ce n’était l’État, le Big Brother ?

Kathrine regarda sa montre. 6 heures passées. Son plan attendrait le lendemain. Il était temps de se mettre quelque chose dans le ventre.

Anna n'arrêtait pas de bouger, mal à l'aise. Magnus releva la tête entre ses jambes écartées :

— Tu ne veux pas ? dit-il.

— Je suis stressée.

Il s'allongea à côté d'elle.

— Fais-le si tu veux, ajouta-t-elle.

— Non, je suis bien comme ça.

— Je t'assure.

— Non, une autre fois.

Tous deux fixèrent le plafond. Avant de se mettre au lit, Anna s'était approchée de la fenêtre, avait jeté un œil dehors et cru apercevoir Erik. Ce devait être son imagination, naturellement, mais ça suffisait pour qu'elle n'arrive pas à se détendre.

— C'est le travail ? demanda Magnus.

Anna tourna à peine la tête.

— Oui, on a beaucoup à faire en ce moment.

Magnus hocha la tête.

— Il faut que tu apprennes à te relaxer.

— Je sais.

Le dîner aux chandelles et le pesto fait maison étaient un prélude pour une soirée câline. Ce qu'Anna ne regrettait pas, au contraire. Leurs ébats étaient prévisibles et tournaient même à la routine, mais Magnus était un amant sensible et attentif, veillant toujours à ce qu'elle jouisse avant lui. Après, il concluait rapidement. Pourquoi attendre davantage ? Chacun son plaisir. Sa satisfaction l'amusait parfois, sa mine réjouie prouvait qu'il était persuadé qu'elle ne pouvait souhaiter rien de plus. Peut-être espérait-elle trop de la vie, rêvant de quelque chose de plus grand, de plus présent.

Pourquoi Anna ne pouvait-elle pas être dupe de cette philosophie de comptoir dont les phrases reproduites sur des magnets s'affichaient sur les réfrigérateurs ?

La vie passe pendant que tu penses à autre chose. Ou Demain est le premier jour du reste de ta vie. Carpe Diem.

Ces maximes étaient parfaites pour ceux qui y trouvaient de l'intérêt. C'est-à-dire les ados de moins de quatorze ans ou ceux qui n'avaient pas grand-chose dans le crâne. Voire les deux.

— Comment ça se passe avec la vente de la voiture ? s'enquit Anna alors que Magnus enfilaient son caleçon.

— Bien. J'ai quelqu'un qui vient la voir demain. Il m'a demandé si je pourrais faire un effort sur le prix et j'ai dit que je pourrais baisser de quelques milliers de couronnes.

— Ça fera toujours plus que ce que nous en propose le concessionnaire.

— Espérons-le.

Lorsque Anna sortit de la chambre, il tendit le bras et la caressa tendrement au passage. Elle répondit par un sourire.

Une fois aux toilettes, elle se demanda si au fond elle ne s'était pas trompée sur Magnus. Elle cherchait des partenaires actifs, ce qu'il n'était pas. En réalité, elle élaborait sa défense pour justifier ses écarts de conduite.

Un homme infidèle pouvait se dédouaner en parlant de pulsions animales, arguer qu'il était incapable de résister aux appels de la chair. Une femme, elle, devait construire tout un monde de raisons cachées.

Sissela avait coutume de dire que celui ou celle qui a ce qu'il lui faut à la maison ne va pas voir ailleurs. D'où sortait-elle une telle affirmation ? On aurait dit une phrase tirée de l'Ancien Testament. Sissela disait cela avec les meilleures intentions du monde, pour libérer Trude, l'allumeuse, de tout sentiment de culpabilité. Mais peut-être n'était-ce pas vrai. Trude avait peut-être une vie sexuelle torride à la maison, ce qui ne faisait qu'augmenter son envie de multiplier les aventures en dehors de chez elle ?

Des études affirmaient que les hommes étaient plus infidèles que les femmes. Ce qui était une impossibilité mathématique, à moins de recourir au mythe de la femme déçue, la séductrice toujours sur la brèche. La vérité était sans doute autre. L'infidélité était une notion subjective. Les hommes étaient infidèles, les femmes tombaient amoureuses. Et sous le couvert de l'amour, personne ne commettait réellement de faute.

Une demi-heure plus tard, Anna ralluma son téléphone et constata avec soulagement qu'elle n'avait aucun message ou appel en absence. Devant la maison, dans le jour finissant, Magnus faisait le tour de la voiture pour chasser la poussière sur la carrosserie et faire briller les vitres, avant de sortir le tapis de sol côté conducteur et de le secouer. Hedda arriva sur son vélo aux pneus mal gonflés.

— Bonsoir, ma chérie, tu t'es bien amusée ? dit Anna quand sa fille franchit le seuil.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous avez mangé ?

— Des hamburgers.

— Mm, ça devait être bon, commenta Anna.

— Bof.

— Et Louise va bien ?

— Oui.

— Sa maman et son papa aussi ?

— Oui.

— Je pensais prendre un peu de glace, tu en veux ?

— C'est quel parfum ?

— Je ne sais pas. À la vanille, je crois.

Anna ouvrit le congélateur.

— Oui, c'est à la vanille.

— D'accord.

— Demande à papa s'il en veut.

Hedda s'exécuta.

— Il n'en veut pas, dit-elle en revenant dans la cuisine.

— Tu as des devoirs pour demain ?

— Non. En fait, on les a faits ensemble.

— Toi et Louise ?

— Oui.

La situation dissipa un peu l'angoisse d'Anna. Le simple geste de remplir des coupes de glace lui rappelait ce quotidien qu'elle avait failli mettre en péril à cause de sa bêtise.

— Je peux t'emprunter ton portable ? demanda Hedda. J'ai envie de jouer.

— Pas alors que tu manges de la glace.

— Mais je peux jouer de la main gauche !

Anna capitula et lui tendit son portable. Sa fille de dix ans ouvrit les applications qui l'intéressaient.

— Pourquoi tu as coupé le son ?

— Ah, il n'y a pas le son ?

— Non.

Hedda remit le volume. Des bruitages accompagnaient chaque action du jeu, ça allait des grincements de pneus aux tunnels qui explosent. Anna jeta à sa fille le même regard de tendresse dont l'avait gratifiée sa mère, quelques heures plus tôt. La musique du jeu fut soudain interrompue par un signal sonore.

— T'as reçu un message, dit Hedda en lui rendant le portable.

En reconnaissant le numéro, Anna se sentit subitement mal. Il ne comprenait donc rien ? Qu'est-ce qu'il avait à s'acharner comme ça ?

Appelle-moi quand tu pourras. Important.

Anna effaça le message et tendit l'appareil à sa fille.

— C'était quoi ? voulut savoir Hedda.

— Le boulot.

— Tu ne réponds pas ?

— Pas maintenant. Ça peut attendre demain.

Hedda retourna à son jeu. Anna jeta un coup d'œil par la fenêtre, vit Magnus inspecter une dernière fois la voiture. Il avait l'air satisfait du résultat.

— Tu ne pourrais pas faire une chose à la fois ? demanda Anna en tendant la main pour récupérer son portable.

Hedda lui tourna le dos.

— Rends-moi mon téléphone, s'il te plaît.

— Tout de suite, je finis d'abord mon jeu.

Le bruit d'une goutte qui tombe signala la mort du héros, *game over*. Hedda poussa le portable vers sa mère.

— Merci, dit Anna en l'éteignant. Je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à vouloir mon téléphone alors que tu as le tien.

— Ça change quoi ?

Magnus entra à cet instant.

— Pourquoi vous vous disputez ?

— On ne se dispute pas.

— Maman veut pas me prêter son portable.

— Mais tu en as un.

— C'est ce que je lui ai dit, se défendit Anna. Tu es sûr que tu ne veux pas un peu de glace ? Il n'en reste presque plus.

— Non, merci, c'est gentil.

Magnus se tourna vers sa fille.

— Laisse le portable de maman tranquille. Elle a peut-être un

amant passionné qui lui envoie des messages cochons.

— Très drôle, commenta Anna.

— Cochons ? répéta Hedda.

— Pas cool, répondit Magnus avec un sourire.

Magnus emmena Anna à l'arrêt de bus, se pencha vers elle et déposa un léger baiser sur ses lèvres.

— Allez, bonne journée, ma chérie.

— Toi aussi. À ce soir.

Anna attendit que la voiture ait disparu pour sortir son téléphone de son sac à main et l'allumer. Il lui sembla qu'il mettait une éternité à se mettre en route. Anna ne quittait pas l'écran du regard, plus inquiète à chaque seconde de ce qu'elle allait découvrir. Rien, constata-t-elle quand le portable fonctionna enfin. Avait-elle dramatisé ? Avait-elle passé la moitié de la nuit sans fermer l'œil alors qu'elle n'avait pas lieu de se faire du souci ? Était-ce- elle qui se montait la tête et non lui qui lui courait après ?

Le bus arriva, elle monta dedans, salua quelques vagues connaissances et alla s'asseoir dans le fond. À peine s'était-elle installée que son téléphone vibra. « Numéro masqué ».

— Allô ?

— Salut, c'est moi, dit Erik. Je te dérange ?

— Je suis dans le bus.

— Tu peux parler ?

— Pas vraiment, c'est à quel sujet ?

— C'est à quel sujet ? répéta Erik avec une voix de fausset. Je veux que tu répondes à une question, reprit-il normalement. À plusieurs, en fait.

— Je t'en prie...

— Excuse-moi, mais je crois que tu me dois bien ça. Et ne me dis pas que tu n'as pas le temps de répondre à quelques questions.

— Je suis dans le bus.

— Tu l'as déjà dit, mais tu n'as qu'à répondre par oui ou par non, OK ?

Anna soupira.

— OK.

— Primo : est-ce que tu comprends à quel point tu m'offenses quand tu m'accuses, sans aucune preuve, de t'espionner ?

— C'était une question ?

— C'est une question directe : oui ou non ? Est-ce que tu comprends...

— J'ai entendu. Oui, je peux comprendre.

Anna jeta un rapide regard autour d'elle pour s'assurer qu'il n'y ait pas d'oreilles indiscretes. Puis elle fit le dos rond, baissa le ton :

— Loin de moi l'idée de te blesser, j'espère que tu le sais.

— Tu as pourtant parfaitement réussi, crois-moi.

— Je te demande pardon, je voulais juste me faire bien comprendre.

— La fin justifie les moyens, c'est ça ?

— Je ne te suis pas bien.

— Tu ne vois aucun inconvénient à me traîner dans la boue du moment que ça sert tes intérêts.

— Je n'ai jamais cherché à te traîner dans la boue. Écoute, je suis dans le bus. Tu ne peux pas plutôt m'envoyer un message ?

— Non, maintenant que je t'ai enfin au bout du fil, j'ai envie que tu répondes à mes questions.

— Comment ça, « enfin » ?

— Ton portable était éteint toute la matinée.

— Il est 8 heures...

— Et ?

Anna jeta un regard inquiet autour d'elle. L'homme de l'autre côté de l'allée centrale bougea légèrement, mais rien d'alarmant.

— C'est ce que j'essaie de te faire comprendre. Tu ne peux pas m'appeler à cette heure de la journée.

— C'est bien ton téléphone, non ? reprit Erik. Dis-moi qu'il y a quelqu'un d'autre.

— Non, je ne peux pas.

— Pourquoi ? Tu ne sais pas mentir ? Ça te perturbe ? On peut savoir qui c'est ?

— Tu dépasses les bornes, dit Anna d'une voix tranchante. Et pas qu'un peu.

— Toi, tu peux dépasser les bornes sans problème et m'accuser de tous les maux, par contre, moi, je n'ai pas le droit de défendre mon honneur ? Réponds-moi simplement par oui ou non. J'attends.

— Bon, je raccroche.

— OK, t'en es réduite à ça ? Alors laisse-moi te dire une chose : si tu savais tout ce que j'ai sur toi, crois-moi, tu ne me chercherais pas des poux dans la tête.

Anna raccrocha et éteignit son portable qu'elle garda néanmoins à la main. Les passagers susceptibles d'avoir surpris la conversation avaient le visage tourné dans une autre direction. Comme pour éviter de la regarder. Ou devenait-elle parano ?

Avait-elle parlé trop fort ? Qu'avait-elle dit ? Elle tenta de se rappeler ses répliques. Lui avait-elle fait une scène ? Les personnes qu'elle connaissait se trouvaient par chance à l'avant. Il était donc peu

probable qu'elles aient entendu quoi que ce soit. Mais dans un bus qui faisait la navette à Helsingborg, il y avait toujours des yeux et des oreilles qui traînaient.

Anna songea un moment à descendre du bus et attendre le prochain. Mais elle risquait de tomber sur quelqu'un qui s'interrogerait sur les raisons de ce changement. C'était comme ça quand on vivait dans une petite ville : les gens étaient curieux, posaient des questions et étaient bien informés. Mieux valait rester où elle était. Quand le bus s'arrêta au Knutpunkten dans le centre, les derniers témoins silencieux descendirent et le cœur d'Anna se calma un peu.

Qu'est-ce qu'il avait voulu dire en affirmant qu'il en avait beaucoup sur elle ? Avait-il réussi d'une façon ou d'une autre à récupérer les photos prises avec son portable ? Lui avait-elle confessé des secrets intimes ? L'avait-elle assuré de son amour ? Elle n'avait jamais dit de mal de Magnus, elle en était sûre. Jamais elle ne s'abaîsserait à une chose pareille, peu important les circonstances. Alors qu'est-ce qu'Erik avait sur elle ? Était-il au courant de fautes qu'elle aurait commises ? Ou ne s'agissait-il que de paroles en l'air ?

À quoi bon se torturer ? L'important c'était d'éviter tout conflit ultérieur. Pas d'escalade.

Elle pénétra dans la maison d'édition, salua Renée à l'accueil. Nul ne pouvait entrer ou sortir du bâtiment sans être contaminé par sa bonne humeur et son sourire. S'il y avait une personne à sa place ici dans la vie, c'était Renée.

Anna prit l'ascenseur pour rejoindre la rédaction et s'installa à son bureau. Elle alluma son ordinateur, ouvrit sa messagerie. Toute une liste de nouveaux mails s'afficha, mais son attention fut attirée pour celui tout en haut de la page, le dernier reçu :

NE PAS JETER – LIS !!!

Trois points d'exclamation. Plus théâtral tu meurs. Anna ouvrit le message.

Pardon. Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai dépassé les bornes, pardon.

Quand je suis venu à ton bureau, cela faisait des jours que j'avais envie de te voir. Le choc de constater que cela ne te faisait pas plaisir, pas du tout même, a été assez violent. Quand tu m'as accusé de te harceler, le sol s'est dérobé sous mes pieds.

Notre rencontre a été très importante pour moi, apparemment pas autant pour toi. À t'en croire, c'était rien du tout – même si beaucoup de choses indiquent le contraire. Quoi qu'il en soit, je vais devoir apprendre à vivre avec cette blessure. Ce ne sera ni la première ni la dernière fois qu'un homme aura le cœur brisé par une femme.

Séparons-nous bons amis. Laisse-nous garder le souvenir des moments passés ensemble. Je t'en prie, appelle-moi pour qu'on puisse en parler une bonne fois pour toutes.

Anna supprima le mail et regarda par la fenêtre, l'air absent. Elle s'était imaginé qu'Erik savait manier les mots, puisque c'était son métier, alors pourquoi cette platitude du sol qui se dérobaît sous ses pieds ! Même dans les romans de gare, on n'utilisait plus cette expression. Et que dire de vouloir « garder le souvenir des moments passés ensemble » !

Est-ce qu'il avait un grain ? Vraisemblablement oui. Avait-elle été subjuguée par son apparence physique au point de ne pas s'en rendre compte ? Elle ne voyait pas d'autre explication. Le désir qu'elle avait ressenti pour lui restait un mystère pour elle. Rien n'est plus repoussant que la bêtise.

Et si elle le contactait une dernière fois, le laissait déverser sa hargne ? C'était peut-être aussi bien. Lui donner l'occasion de se retirer sans perdre la face. Car c'était bien un problème de vanité masculine blessée.

— *Good morning, early birds.*

C'est par ces mots que Sissela annonça son entrée dans la salle de rédaction. L'éventuelle conversation avec Erik Månsson attendrait.

Un serveur vocal répondit à Kathrine que son appel allait être traité. Toutes les lignes étaient occupées, elle était la soixante-quatorzième sur la liste et son temps d'attente était estimé à treize minutes.

Kathrine mit le haut-parleur et alluma son ordinateur. Elle eut le temps de lire le journal du soir sur Internet et de faire une patience avant qu'une voix d'homme lui demande en quoi il pouvait lui rendre service.

— Euh, balbutia Kathrine, un peu perdue tout à coup. Je voudrais bien en savoir plus sur quelqu'un.

— Numéro d'identification ? dit le préposé aux impôts.

— Lequel ? Le mien ?

Kathrine se sentait déjà fautive. Elle devait se faire violence, car espionner la vie des autres, ça ne se faisait pas.

— Non, celui de la personne qui vous intéresse.

— C'est que je ne connais que son nom et sa date de naissance.

— Oui ?

— Vous voulez que je vous les donne ?

— Cela faciliterait les choses.

Kathrine lui transmit les renseignements en sa possession.

— Erik Månsson, Drottninggatan à Helsingborg, répéta l'homme, c'est bien ça ? J'ai en effet une personne à ce nom.

Il donna l'intégralité de son numéro d'identification et Kathrine nota les quatre derniers chiffres.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que je peux obtenir comme renseignements ? Tout m'intéresse, à vrai dire.

— Tout ? Je vais voir ce que je peux faire. Il est né à Stockholm, y a vécu à différentes adresses avant de déménager il y a six mois et venir s'installer à son adresse actuelle à Helsingborg.

Après avoir demandé quelle était sa dernière adresse à Stockholm, Kathrine remercia le fonctionnaire.

— C'est tout ? s'enquit-il.

— Vous avez autre chose ?

— Je vois ici que sa mère est décédée le 4 juillet 2010.

Kathrine crut que le sol allait s'ouvrir sous ses pieds. Anna lui avait

raconté avoir réagi violemment à la plaisanterie douteuse sur la mort de sa mère. Ce n'était donc pas un mensonge ? Il avait dit la vérité pour ensuite regretter de s'être confié ? Peut-être ne voulait-il pas s'appesantir sur ce drame qu'il jugeait trop personnel et l'avait-il tourné à la légère ? Cela changeait en tout cas beaucoup de choses.

— Elle ne devait pas être vieille, avançait Kathrine.

— Elle était née en 1968, annonça l'homme.

— En 1968 ? s'étonna Kathrine. Cela veut dire qu'elle a eu Erik à l'âge de seize ans ?

L'homme devait juger la question purement rhétorique puisqu'il ne daigna pas répondre.

— Est-ce qu'il est dit de quoi elle est morte ?

— Non. Vous voulez savoir autre chose ?

— Avez-vous d'autres renseignements ?

— Pas tellement. Le père est parti en Finlande en 1985, l'année qui a suivi la naissance de son fils.

— Merci beaucoup vraiment, dit Kathrine.

— De rien, répondit l'homme des impôts.

— Attendez, je pense à quelque chose. Comme s'appelait la mère ?

— Anneli Månsson.

— Et où habitait-elle quand elle est morte ?

— À la même adresse que son fils.

Même en plein travail rédactionnel, Sissela trouvait toujours un moment pour dire du mal des absents. Anna avait cessé de l'écouter, se contentant de hocher la tête à intervalles réguliers. L'alternative étant de prendre ouvertement ses distances et d'entrer en conflit avec elle, ce qui n'en valait pas la peine. La sonnerie du téléphone fut une délivrance. Anna souleva le combiné, enfonça le bouton rouge qui clignotait.

— Oui, allô ?

La seconde de silence à l'autre bout du fil suffit à lui faire comprendre que c'était Erik.

— Tu peux parler ? demanda-t-il.

— Tu tombes mal. Je peux te rappeler ?

— Promets.

— Parfait. Disons ça.

Anna raccrocha et adressa un signe de tête à Sissela qui continuait ses médisances. Trude s'était jointe à elle.

— Bon, finit par dire Sissela, je suis là à papoter, et on a encore du pain sur la planche.

Elles allèrent voir où en était la maquette du magazine pour se faire une idée. Chaque semaine, Sissela, Trude et Anna jouaient les généraux passant les troupes en revue, car il fallait bien un dernier coup d'œil averti avant de tout envoyer chez l'imprimeur. Il y avait toujours des petites corrections à apporter, d'ultimes retouches à un titre ou à une légende de photo. Il fallait veiller au bon équilibre entre textes et illustrations pour éviter toute lassitude chez le lecteur.

Trois titres à la suite commençaient par une citation et le pronom « Je ». Les trois femmes discutaient pour chercher à éviter cette répétition quand le téléphone d'Anna sonna à l'autre bout de la salle. L'assistante de direction qui était la plus proche se leva à moitié et montra du doigt l'appareil. Anna lui fit signe qu'elle pouvait répondre.

Elle devina à son expression qu'à l'autre bout du fil l'interlocuteur gardait le silence. Après avoir répété plusieurs fois « Allô ? » sa collègue finit par raccrocher. Elle retournait à sa place quand le téléphone sonna à nouveau. Cette fois, il y eut des paroles de prononcées, car l'assistante prit un stylo et un Post-It et hocha la tête en écrivant quelque chose. Anna suivait le moindre de ses gestes. La

conversation terminée, sa collègue arracha la feuille de son bloc et la colla sur le bord de l'écran d'Anna.

— Excusez-moi, dit Anna avant de rejoindre son poste de travail et de demander à sa collègue de qui il s'agissait.

— Un lecteur, répondit-elle. À propos d'une recette, je n'ai pas bien compris. J'ai noté son numéro.

Un coup d'œil aux chiffres lui apprit que ce n'était pas le numéro d'Erik. Son soulagement fut grand, signe qu'elle avait été très tendue. Elle souleva le combiné et appela Renée à l'accueil.

— Salut, c'est Anna. Est-ce que tu peux bloquer mes appels ? On est vraiment charrette. Merci.

Elle raccrocha et retourna auprès de Sissela et Trude.

En règle générale, Kathrine voyait le bon côté des gens. Elle n'aimait pas que la majorité de la population vive, du moins mentalement, dans l'univers formaté de la presse à scandale où les étrangers étaient tous des agresseurs présumés jusqu'à preuve du contraire.

L'inquiétude de sa fille était naturellement une conséquence de sa mauvaise conscience. Elle avait trompé son mari et pris son pied, comme on dit. Elle désirait maintenant oublier cet épisode au plus vite et voilà que cet homme s'était amouraché d'elle.

Cela pouvait mal se terminer, ça s'était déjà vu. Mais Kathrine n'avait jamais rencontré quelqu'un qui refuse d'entendre raison. La question de la peur ne s'était jamais posée pour elle et ce n'était pas aujourd'hui qu'elle allait changer. Certaines de ses amies étaient si angoissées par le monde actuel qu'elles osaient à peine mettre le nez dehors.

Elle éprouvait même une certaine compassion pour cet Erik Månsson. Un père absent et une mère qui était morte si jeune.

Il avait raconté à Anna que sa mère s'était suicidée avant d'affirmer l'instant d'après qu'il avait inventé ça de toutes pièces. Si c'était vrai, cette mère devait être psychiquement instable. Ce qui expliquerait pourquoi Erik avait continué à habiter sous le toit maternel à vingt ans bien sonnés.

Kathrine était consciente de n'avoir pas toutes les clés en main. Comment envisageait-elle la suite ? Allait-elle rendre visite à Erik Månsson et lui faire entendre la voix de la sagesse ? Avec quels arguments ?

« Je comprends que tu sois tombé amoureux de ma fille, c'est une femme extraordinaire. Mais il se trouve qu'elle a un mari et, qui plus est, une fille avec lui, qu'ils aiment beaucoup tous les deux. Alors résigne-toi et cherche ton bonheur ailleurs... »

Kathrine frissonna, la situation la mettait mal à l'aise. C'était complètement idiot de jouer les redresseurs de torts, les moralistes, les défenseurs de l'ordre. À croire qu'elle se prenait pour le Fantôme. Elle s'était déjà autorisée à mener sa petite enquête.

Non, elle ne pouvait pas en parler. À personne.

Après l'examen des pages affichées sur le mur, il y avait réunion de la rédaction pour discuter du contenu du numéro suivant. Sissela dirigeait les débats d'une main de maître mais toujours avec décontraction. Tout le monde était libre d'exposer ses idées, aussi certains revenaient-ils chaque semaine à leurs suggestions précédentes restées sans suite. En fait, cela permettait de laisser croire à chacun qu'il était important et que son avis comptait. Si l'on était cynique, on constatait que le mécontentement vis-à-vis de la direction était inversement proportionnel aux ventes : quand tout allait bien, tout le monde râlait, et quand les chiffres étaient mauvais, chacun craignant une compression du personnel se faisait discret.

Une fois la réunion terminée, tout le monde retourna à son poste de travail et jeta un regard furtif à sa montre et son portable. Combien de temps restait-il jusqu'à la pause-déjeuner ? Quelqu'un avait-il essayé de les joindre durant la dernière demi-heure ?

Anna s'installa à son bureau. Pas de voyant rouge indiquant un message en absence. Elle vérifia discrètement son téléphone sans le sortir de son sac. Rien non plus. Elle ouvrit sa messagerie sur l'ordinateur. Une flopée de mails, tous professionnels. Rien d'Erik.

Avait-il enfin compris qu'il ne pouvait pas continuer comme ça ?

Elle comprenait qu'il soit hors de lui. Être rejeté est toujours vexant. Le moins impliqué dans la relation imposait les règles.

Mais autant l'appeler, qu'il puisse dire une fois pour toutes ce qu'il avait sur le cœur et qu'il s'en sorte l'honneur sauf.

Elle alla s'enfermer aux toilettes et vérifia qu'elle avait du réseau. Pas de problème. Elle composa son numéro de mémoire. Après quatre sonneries, elle tomba sur son répondeur.

— Erik, c'est moi. J'ai eu ton mail. Tu m'écris que tu veux qu'on se quitte bons amis. C'est aussi mon souhait. Je suis vraiment désolée si je t'ai blessé, cela n'a jamais été mon intention. J'espère que nous pourrions nous expliquer. Il vaut mieux que ce soit moi qui te joigne. Je suis très occupée pour l'heure et on me surveille presque tout le temps. J'espère que tu te montreras patient.

Elle raccrocha et se repassa mentalement la teneur de ses propos. Pouvaient-ils donner lieu à un malentendu ? Difficilement. Avait-elle dit quelque chose qu'il pouvait interpréter de travers ? Non.

Elle avait été claire, tout en s'exprimant d'une voix humble et positive. Elle lui avait tendu une main. C'était à Erik de la saisir.

Erik, c'est moi... je suis vraiment désolée si je t'ai blessé, cela n'a jamais été mon intention... Il vaut mieux que ce soit moi qui te joigne... J'espère que tu te montreras patient...

Pour couronner le tout, elle avait adopté un ton joyeux et bizarre. D'abord faussement compatissante, presque ennuyée pour lui, ensuite d'une gaieté affectée.

Ne me rappelle pas, c'est moi qui te joindrai. Elle avait dit ça.

Eh bien, la balle était dans son camp. Il n'avait pas l'intention de faire plus d'efforts. Si elle s'imaginait qu'il restait près du téléphone à attendre son coup de fil ! Sa bonté n'avait que trop duré.

Anna s'assit à l'arrière du bus et prit son téléphone. Aucun appel en absence. Erik n'avait pas rappelé. Anna avait certes dit qu'elle le ferait, mais elle se demandait si finalement il ne serait pas préférable de s'en abstenir. Pourquoi réveiller un ours qui dort ? Peut-être avait-il réussi à tourner la page et à l'oublier ?

L'oublier ?

Elle avait honte de l'importance qu'elle s'accordait. Elle avait blessé son amour-propre quand elle l'avait accusé de harcèlement. De même que l'homme à la bibliothèque avait blessé sa mère en repoussant ses avances. À la différence que ce dernier avait rejeté Kathrine tout de suite, alors qu'Anna avait couché avec Erik Månsson. Et pas seulement une fois, mais trois. Quatre même si on comptait la balade en voiture. Ce qui rendait la situation beaucoup plus grave.

Comment faire comprendre à Erik qu'elle ne voulait plus avoir de contact avec lui sans qu'il se sente humilié et obligé de défendre son honneur ? Mieux valait quand même l'appeler, ne fût-ce que pour mettre les points sur les i.

Anna hésitait. Quand le bus marqua l'arrêt devant le château de Sofiero, elle avait décidé de prendre le taureau par les cornes. Une petite promenade de quinze minutes lui en laissait largement le temps.

Elle descendit du bus, reprit son téléphone, composa son numéro. Une sonnerie. Deux. Erik décrocha au milieu de la troisième.

— Oui ?

Elle perçut un bruit de moteur dans le fond et eut l'impression de le déranger.

— C'est moi.

— Je ne peux pas trop te parler, je conduis.

L'énervement dans sa voix était parfaitement audible et Anna se sentit idiote. C'était presque effrayant de voir la rapidité avec laquelle un rapport de forces entre deux personnes pouvait s'inverser.

— Je comprends, je...

Au fond, elle se sentait plutôt soulagée. Il n'était pas si fou que ça, pas fou d'elle en tout cas. C'était l'essentiel.

— Rappelle-moi dans une heure.

Puis plus rien.

— Allô ? Erik ?

Anna regarda l'écran. La conversation avait été coupée. Lui avait-il rattaché au nez ? Bizarre. Elle s'apprêtait à effacer l'appel quand un coup de klaxon la fit sursauter.

Elle se retourna d'un bloc et reconnut sa propre voiture. Deux personnes étaient assises à l'avant et son regard se porta automatiquement vers le siège passager où elle s'attendait à voir Hedda, mais ce fut son mari qui lui adressa un signe de la main. Elle reporta alors les yeux sur le conducteur.

Erik Månsson souriait au volant.

Magnus baissa la vitre.

— Coucou, ma chérie. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Hein ? Rien, je suis descendue du bus un peu plus tôt, j'avais envie de marcher un peu par ce beau temps.

— Je te présente Erik, dit Magnus en se reculant dans son siège.

Erik se pencha et la salua d'un geste de la main.

— Bonjour.

— Il envisage d'acheter la voiture, expliqua Magnus. Alors on fait un petit tour pour qu'il puisse la tester.

Anna hocha la tête sans un mot. Elle se demanda si Magnus l'avait vue parler au téléphone et rattaché en même temps qu'Erik. Il établirait le lien, forcément. Mais non, il n'avait aucune raison de le faire. Jamais il n'imaginerait sa femme capable d'une telle bassesse.

— Monte, dit Magnus.

Anna en eut des sueurs froides.

— Non, je ne sais pas, répondit-elle avec hésitation, je pensais faire quelques courses.

— Monte, insista Magnus. Nous devons seulement déposer Hedda au centre équestre.

Magnus fit un geste du pouce par-dessus son épaule et Anna découvrit alors sa fille sur la banquette arrière. Elle avait l'air heureuse et détendue. Anna aurait voulu la tirer hors de la voiture, mais c'était impossible.

Magnus se tourna vers Hedda.

— Bouge un peu, mon trésor, pour que maman puisse s'asseoir.

Anna n'avait pas le choix. Elle ouvrit la portière et prit place, telle une étrangère, à l'arrière de sa propre voiture. Elle était coincée. Elle chercha à saisir la main de Hedda. Mais Hedda la repoussa, comme si elle s'estimait trop grande pour ce genre de familiarité. Erik se mit à rouler.

— C'est la familiale idéale. Trois adultes peuvent tenir confortablement à l'arrière. On a de la place pour tout, c'est fou ce que le coffre peut contenir, déclara Magnus.

Erik avait une conduite souple et agréable, prenait soin de réduire sa vitesse avant les ralentisseurs.

— Vous avez des enfants ? s'enquit Magnus.

— Pas encore, dit Erik en jetant un regard à Anna dans le rétroviseur.

Elle détourna le visage.

— Vous attendez un enfant ? poursuivit Magnus. Excusez-moi si je me montre indiscret.

Erik secoua la tête.

— Je vous en prie. Non, j'attends qu'elle se décide. Un jour, elle veut, et le lendemain, elle ne veut plus.

Anna reporta son attention sur Hedda, faisant mine de ne pas écouter ce qui se disait à l'avant.

— Comment c'était à l'école ? demanda-t-elle. Il s'est passé quelque chose de spécial aujourd'hui ?

— Mais non ! fit Hedda d'un ton excédé en regardant délibérément de l'autre côté.

— Elle est peut-être trop jeune ? hasarda Magnus. Pour fonder une famille, s'entend. Elle veut peut-être attendre.

— Non, ce n'est pas ça le problème, répondit Erik en cherchant de nouveau à croiser le regard d'Anna dans le rétroviseur. Elle a mon âge, quelques années de plus même.

— Alors il serait temps de se décider, reprit Magnus en homme d'expérience. Nous ne rajeunissons pas, aucun de nous. Hein, qu'est-ce que t'en penses, ma chérie ?

Il semblait apprécier la compagnie d'Erik et souhaiter faire durer la conversation.

— Euh, je ne sais pas, répondit Anna, évasive.

Eric la regardait à présent de manière insistante.

— Excusez-moi, finit-il par dire en se retournant très vite. Mais je vous reconnais.

— Moi ?

Une boule se forma dans sa gorge. Elle avait peur. Peur dans sa propre voiture, en compagnie de son mari et de sa fille.

— Je suis sûr de vous avoir rencontré quelque part, reprit Erik.

— Ah ?

— Attendez, ça me revient. À Mölle, à l'hôtel. Vous n'étiez pas là-bas il y a quelques semaines ?

— Si.

— On s'est brièvement salués. Vous étiez là avec deux autres femmes, vous discutiez avec mes collègues. Deux publicitaires.

— Ah oui, ça me revient.

— J'étais un peu fatigué ce soir-là, développa Erik, alors je suis allé me coucher très vite. D'après ce que j'ai compris, vous avez passé une bonne soirée.

— Oui, on s'est bien amusés, dit Anna avec un sourire contrit.

— Ça alors, le monde est vraiment petit ! s'exclama Magnus. Surtout Helsingborg.

— Un bel hôtel, poursuivit Erik avec un naturel confondant, à croire que la voiture lui appartenait déjà et que le choix de l'ordre du jour lui revenait.

— Vous étiez aussi là-bas pour un séminaire ?

— Non pas vraiment. Nous avons joué au golf et fêté un bon bilan financier.

— Vous jouez au golf ? Alors cette voiture est exactement celle qu'il vous faut. Vous avez toute la place pour deux chariots à l'arrière. Nous y sommes presque, première à gauche et ensuite c'est tout droit.

Ils arrivèrent au centre équestre.

— Il faut prendre à droite sur le chemin de gravier.

— Nous viendrons te chercher tout à l'heure, dit Anna à Hedda une fois la voiture garée.

La fillette lui répondit par un grognement avant de lancer un « Bon, salut ! » plus enjoué.

Anna réalisa alors que ces derniers mots plus amicaux s'adressaient à Erik. C'était donc pour ça que Hedda la repoussait. Elle était tombée sous le charme et voulait jouer à la grande fille.

— Au revoir. Bonne chance avec ton cours !

Anna sentit monter un violent ressentiment et son visage s'empourpra. De quel droit parlait-il à sa fille ? Et avec cette familiarité, cette complicité ?

— Bon, dit Magnus. Ça vous suffit ou vous avez envie de continuer encore un peu ?

— Ça me suffit, répondit Erik. Je suis satisfait.

— Dans ce cas, on va échanger nos places.

Magnus défit sa ceinture de sécurité et descendit du véhicule. Erik resta un instant les mains sur le volant, bras en extension, en fixant Anna dans le rétroviseur. Magnus fit tout le tour de la voiture, frappa à la vitre avec une mimique d'incompréhension et ouvrit la portière.

— Excusez-moi, dit Erik en sortant de la voiture. Je voulais juste mémoriser cette sensation.

— C'est important en effet, approuva Magnus.

Erik s'assit sur la banquette arrière à côté d'Anna. Elle descendit aussitôt et s'installa à l'avant.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Magnus une fois stationnés devant la maison où Erik avait garé sa propre voiture.

— Accordez-moi un peu de temps pour réfléchir. Est-ce que vous pouvez faire un effort sur le prix ?

— Hum, dit Magnus en jouant le vendeur qui se sacrifie pour faire plaisir au client, je peux baisser de quelques milliers de couronnes, mais vous avez pu constater qu'elle n'a pas beaucoup de kilomètres au

compteur, toutes proportions gardées, et qu'elle est comme neuve...

— Je comprends.

— Plusieurs personnes m'ont déjà contacté, poursuit Magnus. Alors si vous êtes intéressé, il faudrait me le faire savoir assez rapidement.

— Disons que vous aurez ma réponse avant 8 heures ce soir. Ça ira ?

— Parfait, on dit ça.

Erik tendit aussitôt la main. Magnus la serra en premier, puis Anna. Elle n'avait pas le choix.

— Ça m'a fait plaisir de vous revoir, dit Erik avant de s'éloigner au volant de sa propre voiture.

— Un type sympa, commenta Magnus. C'est drôle que tu ne l'aies pas reconnu.

— Je n'avais pas vraiment fait attention.

— Un beau gosse comme lui ?

— Quand je suis montée en voiture, je veux dire.

— Comme quoi. Bon, t'as vu comme je me suis bien débrouillé ?

Magnus se secoua et regarda son portable.

— Il ne doit pas être intéressé, dit Anna du fond du canapé.

— Non, répondit Magnus à contrecœur. C'est bizarre, j'ai vraiment cru que je l'avais ferré...

— Il faut croire que non.

Elle faisait semblant d'être accaparée par la télévision. Elle n'était pas sûre de réussir à soutenir le regard de son mari.

— Ah, c'est galère, soupira-t-il.

Il s'affala à côté d'Anna.

— Ce n'est vraiment pas marrant de vendre, reprit-il. Moi qui croyais que j'allais aimer ça. Me balader dans les halls d'exposition des voitures, faire un *high-five* avec les collègues après chaque vente réussie...

— Je t'y vois déjà.

— Et prendre le plat du jour à la cafétéria avec des néons au plafond et des salières de la taille de sucriers doseurs.

Anna lui jeta un regard interrogatif.

— Les vrais ouvriers salent la nourriture, reprit-il, l'air têtue.

Anna n'avait pas envie de commenter ce genre d'affirmation. Elle prit la télécommande et se mit à zapper. Elle passa en revue tous les programmes avant de revenir à son point de départ, une chaîne financée par la publicité et qui, malgré les ambitions affichées, ne proposait que des programmes lamentables.

Anna ne tenait pas en place. La peur le disputait à la colère. Elle avait le mal de mer, comme sur un ferry. La situation devenait intenable.

— Bon, dit-elle en se levant.

Magnus lui lança un coup d'œil étonné.

— Je ne supporte plus ces conneries. Je sors.

— Tu sors ?

— Prendre un peu l'air, faire un tour.

Elle alla dans l'entrée.

— Tu veux que je t'accompagne ? demanda Magnus.

— Je préfère être seule.

Elle enfila son manteau et sortit discrètement son portable de son sac à main.

— Excuse-moi, dit-elle, je ne sais pas pourquoi mais je suis d'une humeur massacrate.

Finalement, la voiture ne m'intéresse pas.

Le texto avait été envoyé à 7 h 55. Il ne manquait pas d'air ! Avait-il cru sérieusement qu'Anna quitterait sa famille pour commencer une nouvelle vie avec lui ? Il ne pouvait être aveugle ou présomptueux à ce point. Non, il s'amusait à l'effrayer, c'est tout. Pour la punir d'avoir mis à mal son orgueil.

Anna descendit vers le lac et appela sa mère, qui ne se montra pas plus offusquée que ça à l'écoute de son récit.

— Mais tu ne comprends donc pas ? insista Anna. Il fait n'importe quoi.

— Tu n'en sais rien.

— Tu crois vraiment qu'il est désireux d'acheter une nouvelle voiture ?

— Pourquoi pas ? Sinon pourquoi aurait-il répondu à l'annonce ?

— Parce que Magnus a mentionné son nom à la fin. Tu ne comprends donc pas ? Il passe son temps à taper notre nom sur Google. Et maintenant, il a aussi fait la connaissance de Hedda.

— Calme-toi, ma chérie.

— Maman, ce n'est pas à toi de me dire de me calmer.

— OK, excuse-moi. Je trouve seulement qu'il ne faut pas penser au pire. À moins qu'il n'ait déjà été violent ?

— Non.

— Et il ne t'a pas menacée ?

— Non.

Kathrine se tut. Anna reconnaissait la technique qu'utilisait déjà sa mère dans son enfance : ne jamais rien lui imposer mais la laisser tirer ses conclusions toute seule.

— Va chez lui, finit-elle par dire. Discute avec lui.

— Je n'ai pas confiance en lui, il est bizarre.

— Et ça ne fera que s'aggraver si tu le repousses tout le temps.

— C'est juste qu'il ne connaît aucune limite, il est toujours dans la...

Anna chercha le mot juste.

— ... transgression.

— Oui, c'est le terme à la mode dans le milieu de la psychologie

amateur, dit Kathrine.

— J'ai essayé de te joindre, attaqua Magnus avec un regard de reproche. C'était occupé.

Anna venait juste de rentrer. Elle accrocha son manteau à la patère avant de répondre :

— Je parlais avec ma mère.

— À quel sujet ?

— Comment ça ? répliqua-t-elle en lui faisant face.

Il haussa ostensiblement les épaules.

— C'est pour ça que tu es sortie ?

— Arrête, s'il te plaît. Je suis sortie parce que j'en ai marre de rester plantée soir après soir devant la télé.

Il était presque l'heure d'éteindre lorsque Magnus prit son courage à deux mains et lui posa la question qui le taraudait :

— Tu trouves que tu m'as assez vu, c'est ça ?

Anna avait tout juste réussi à lire une page du livre qui traînait sur la table de nuit depuis une semaine. Elle leva le nez.

— Je quoi ? dit-elle avant de remarquer ses yeux brillants de larmes et son air de chien battu. Mais pas du tout, voyons ! Comment peux-tu poser une question aussi idiote ?

— Je ne sais pas, ça m'a traversé l'esprit et c'est comme si le sol se dérobaient sous mes pieds.

— Enfin, voyons, mon chéri...

Elle posa son livre puis roula sur le côté, le serra contre elle avec force et lui caressa les cheveux en blottissant son menton contre son épaule.

Le sol se dérobaient ? Encore ?

Décidément, les hommes feraient bien de lire davantage pour enrichir leur vocabulaire.

Anna laissa son doigt appuyé sur la sonnette – une provocation affichée dans un pays où le consensus régnait en maître.

Erik Månsson ouvrit la porte. Anna franchit le seuil sans un regard pour lui puis fit volte-face. Elle était furieuse. Toute la journée, elle avait senti la colère s'accumuler en elle.

— C'est quoi encore, ce petit jeu ?

Il n'y avait plus trace dans sa voix de la stratégie de réconciliation prônée par sa mère.

— Je ne te suis pas, dit Erik amusé.

— Qu'est-ce que tu cherches en contactant mon mari et en faisant semblant d'être intéressé par notre voiture ? Tu n'as rien à faire avec nous. Je ne veux pas de toi dans mon monde. Tu ne peux pas te rentrer ça dans le crâne ?

— Du thé ?

Anna tressaillit, se demandant si elle avait bien entendu.

— J'allais m'en préparer une tasse, dit Erik en se dirigeant vers la cuisine.

Anna le suivit en gardant ses distances.

— Erik, est-ce que tu entends ce que je te dis ?

Il remplit la bouilloire, la brancha.

— Le contraire serait étonnant, vu comme tu cries, répondit-il avec décontraction.

Anna tapa violemment le mur du plat de la main.

— Erik, écoute-moi et écoute-moi bien, dit-elle en brandissant un doigt qui se voulait une mise en garde. Si tu t'approches encore une fois de ma famille, je te tue, c'est compris ?

— Tu me menaces ? Ça devient intéressant.

Anna sentit un frisson la parcourir.

— Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu cherches au juste ? Nous deux, c'est terminé, je te l'ai déjà dit. Est-ce que j'ai heurté ta vanité ? Dis-moi donc ce que j'ai fait !

Erik lui lança un regard rapide, ouvrit le placard au-dessus du réfrigérateur, prit un paquet de sachets de thé.

— Tu es sûre que tu n'en veux pas ?

— Erik, je ne veux plus rien avoir à faire avec toi. Sur aucun plan.

— Pourtant, tu es là, répliqua-t-il.

— Erik, je suis venue chez toi pour qu'on laisse derrière nous ce qui a eu lieu. Je suis ici pour mettre un point final. Je ne veux pas que tu me téléphones, m'envoies des mails ou entres en contact, d'une manière ou d'une autre, avec moi ou ma famille, c'est clair ?

La bouilloire sifflait. Anna eut soudain le sentiment affreux qu'Erik pouvait à tout moment lui jeter l'eau brûlante au visage. Elle recula d'un pas vers l'entrée et changea de tactique, essayant la méthode douce.

— Erik, si je suis là, ce n'est pas pour te chercher querelle. Dis-moi ce que je dois faire pour que tu sois satisfait. Dis-moi ce que j'ai fait qui t'a blessé. Sois gentil, dis-le-moi et je te promets de tout faire pour réparer mes torts. Mais en échange, je ne te demande qu'une chose : me laisser tranquille.

Il s'approcha de la fenêtre, regarda dans la rue.

— Je n'en peux plus, poursuivit Anna. Cette nuit-là à Mölle a été extraordinaire, nos rencontres ici aussi. Mais je suis mariée, je suis heureuse en ménage. Nous avons une fille. Toi et moi, c'était autre chose, une belle parenthèse... Sois gentil, laisse-moi en paix.

La bouilloire s'éteignit toute seule avec un clic. Erik versa de l'eau dans une tasse, y plongea le sachet de thé plusieurs fois. La situation semblait le divertir.

— Erik, tu joues à quoi ? dit-elle en s'efforçant de paraître calme.

— Tu vois bien, je me fais du thé.

— Arrête, je t'en prie.

— Tu me pries ?

— Ma vie est assez compliquée telle qu'elle est. Je suis désolée si je t'ai blessé, vraiment.

— Vraiment ? répéta-t-il en souriant.

— Écoute, ça ne peut plus continuer comme ça.

— Viens, dit-il en allant dans la pièce qui servait à la fois de chambre et de salle de séjour.

Anna lui emboîta le pas en hésitant mais resta sur le seuil.

— Erik, parle-moi, dis-moi ce que tu veux que je fasse.

Il posa sa tasse de thé sur le rebord de la fenêtre à côté de l'unique plante en pot à demi morte et se dirigea vers la bibliothèque.

— Viens.

— Non, Erik. Je reste ici, je ne veux pas continuer.

— Arrête de répéter mon nom comme si t'étais une vendeuse. Je veux te montrer quelque chose.

— Je ne veux plus entrer dans cette pièce.

— Et pourquoi donc ? Tu n'as pas assez confiance en toi pour résister à la tentation ? C'est pour ça que tu es venue ? Tu espérais que j'allais te baiser ?

— Si tu me touches, je te dénonce à la police, rétorqua-t-elle d'un

ton tranchant.

Erik tendit le bras, souleva un tee-shirt qui semblait traîner sur un rayonnement.

— Tu vois ça ? dit-il en désignant une sorte de cube noir en plastique.

Anna ne répondit pas. Erik remit soigneusement le tee-shirt en place.

— C'est une caméra Web.

Il alla reprendre sa tasse sur le rebord de la fenêtre puis s'assit à son bureau. Il ouvrit son ordinateur portable, cliqua plusieurs fois, tourna l'écran vers Anna. Elle s'entendit, elle se vit. Les seins se balançant d'un côté à l'autre, ses cris de jouissance. Erik trempa ses lèvres dans son thé et referma l'ordinateur.

— Oui, ce n'est rien de nouveau pour toi puisque tu as participé, dit-il.

Anna n'avait pas bougé, apathique, les bras ballants. Son visage était écrevisse.

— Comment as-tu...

— Je sais, le son n'est pas très bon. En revanche, les images ne sont pas mal du tout.

— Je vais te dénoncer, compte dessus. Ça suffit. Ton petit jeu a assez duré. Ils vont te coffrer, tu verras, je vais tout faire pour.

Elle s'approcha d'un pas vif du bureau. Erik s'interposa.

— Bouge-toi. J'emporte l'ordi. Je le confisque.

Elle tremblait de colère.

— Tu n'as pas le droit de me filmer à mon insu de cette façon, continua-t-elle en frappant la poitrine d'Erik.

— Au contraire. J'ai le droit d'enregistrer aussi bien du son que des images dès lors que j'y figure. En revanche, je n'ai pas le droit de diffuser cette vidéo.

— Je veux que tu l'effaces tout de suite. C'est offensant. C'est sexuellement offensant.

Erik avala une gorgée de thé.

— Tu l'effaces tout de suite, répéta Anna. T'entends ce que je te dis ? Je vais te dénoncer pour viol.

— Ça va être dur, répliqua-t-il. On entend pas mal de « oui » dans la vidéo et pas un seul « non ».

— Tu es... malade. Oui c'est ça, malade. Quand je pense que j'étais venue pour discuter avec toi et qu'on se quitte bons amis. Sache que je déposerai plainte. C'est comme si c'était fait.

Erik reposa calmement sa tasse.

— Le meilleur, c'est la fin, reprit-il. Quand on te voit t'activer autour de, comment dire, l'organe exceptionnel dont m'a doté la nature. Je ne sais pas pourquoi, mais on a l'impression que tu me

compares à quelqu'un qui n'est pas tout à fait à la hauteur de tes attentes.

Anna secouait obstinément la tête. Elle suffoquait, comme si elle avait oublié comment remplir d'air ses poumons.

L'homme affalé dans son fauteuil pivotant portait le titre de commissaire de la brigade criminelle, mais s'était présenté comme Karlsson, simplement. Il n'avait pas décliné son prénom. Il correspondait à l'habitant de Helsingborg, jamais pressé, qui veut donner l'illusion qu'il en a vu d'autres.

— Si j'ai bien compris, vous ne pouvez rien faire ? résuma Anna. Je n'ai pas la loi de mon côté ?

— Eh non, confirma Karlsson. Toutefois, si cet homme dont vous parlez devait diffuser cette vidéo, ce serait une autre histoire. Mais d'après ce que vous me dites, il la visionne pour son plaisir personnel.

— Et il a le droit ?

— D'un point de vue juridique, oui, puisqu'il participe à... l'action, si je peux m'exprimer ainsi. Si tous les deux vous aviez été filmés à votre insu par une tierce personne, les choses seraient différentes.

Anna n'en revenait pas.

— Mais c'est de la folie.

Karlsson haussa les épaules.

— Des projets de loi à ce sujet sont en discussion. Mais ce n'est pas gagné, car il y a toujours des journalistes à la noix qui s'élèvent pour protéger ce qu'ils considèrent comme étant la liberté d'expression. Et on en revient toujours au même débat...

Anna ne comprenait pas. Elle attendait la suite et fit un geste pour lui enjoindre de continuer.

— À savoir que les gens ont le droit d'écrire et d'affirmer ce qui leur passe par la tête, en se fichant royalement des conséquences, déclara Karlsson.

— Il se trouve que je suis journaliste, alors j'ai un peu de mal à...

Karlsson se redressa dans son fauteuil.

— Euh, quand j'ai parlé des journalistes, je voulais dire...

— Je travaille pour le magazine *Famille*. Nous ne traitons pas ce genre d'informations.

— *Famille* est un vieux magazine tout à fait honorable, commenta-t-il avec empressement. Ma mère...

Anna l'interrompit d'un geste. Pas question de s'écarter du sujet.

— Je ne peux donc rien tenter contre lui ?

— Non, tant qu'il ne met pas en ligne cette vidéo ni ne menace de

le faire.

— Mais pourquoi l'a-t-il tournée alors ?

Le commissaire se gratta la nuque.

— Il doit la regarder et se toucher l'entrejambe, comme tous les onanistes.

Anna eut un choc en entendant le policier parler d'Erik en ces termes.

— Rien qu'à la pensée qu'il puisse le diffuser sur le Web... Il peut très bien prétendre que quelqu'un a piraté son compte ou qu'on lui a volé cette vidéo.

Karlsson se pencha en avant et joignit les mains sur son bureau.

— Vous n'êtes pas la première à être confrontée à ce style de problème. Le seul conseil que je puisse vous donner, c'est de laisser les choses se calmer. Si vous faites trop d'histoires, je vous garantis qu'on retrouvera la vidéo sur un site porno amateur. Et vous aurez beau vous adresser à toutes les instances imaginables, ce sera impossible de supprimer le film.

— Et pour le reste ? Le fait qu'il cherche à me contacter sans arrêt par téléphone ou par mail et qu'il surgisse comme par hasard là où je me trouve ?

— Vous pouvez déposer plainte pour harcèlement, mais ce sera rendu public.

— Alors que dois-je faire ?

— C'est difficile à dire. Est-ce que ce type est pénible ou simplement fou amoureux et désespéré ?

— Je ne sais pas. Les deux, on dirait.

— Est-ce que vous croyez qu'on peut le raisonner ? Est-ce que vous avez un homme sous la main ?

— Comment ça ?

— Un frère ou quelqu'un qui puisse lui faire comprendre que vous ne plaisantez pas.

— Vous voulez dire, pour l'intimider ? Non.

— Excusez-moi, c'était idiot comme idée. Je ne peux pas demander aux citoyens de faire leur propre police. Non, mais certains de ces types sont au fond assez minables. Ils jouent aux gros bras devant les femmes mais s'écrasent quand ils ont affaire à des hommes.

Il regarda la femme effondrée qui lui faisait face.

— Vous savez quoi ? conclut-il. Demain, j'irai lui parler et voir si on peut s'entendre. Ça vous va comme ça ?

— Tu te rends compte s'il met la vidéo en ligne ? dit Anna. Qu'est-ce que je suis censée faire ?

Elle regardait fixement devant elle. Pour une fois, sa mère n'avait ni conseils ni paroles réconfortantes à lui offrir.

— Il ne le fera pas. Il ne peut pas. Ce serait un délit, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas que Magnus le supporterait, et surtout ça risquerait de retomber sur Hedda. Tous les jeunes seraient au courant, reprit Anna comme si elle se parlait à elle-même.

Elle leva les yeux vers sa mère.

— Nous serons obligés de déménager. On ne pourra pas rester là.

— Bien sûr que si.

— Peu importe où nous irons, poursuivit Anna comme en transe, ça nous suivra partout. La vidéo sera toujours là.

— Calme-toi, voyons. Pour l'instant, il n'a rien mis en ligne et s'il devait le faire, il y a certainement des moyens de supprimer la vidéo. Et puis, qui regarde ce genre de sites ? Cela en dit plus long sur ces gens-là que sur toi.

Elles restèrent silencieuses.

— Il vaut peut-être mieux que tu en parles à Magnus, finit par dire Kathrine. Ce serait terrible s'il l'apprenait par quelqu'un d'autre.

— Il exigera de voir le film.

— Et si tu allais voir les chefs de ce type ? avança Kathrine. Ceux que tu as rencontrés à Mölle ?

— Il ne travaille plus pour eux. Il a donné sa démission ou s'est fait virer. Et il prétend que c'est à cause de moi. La vidéo existe et elle sera toujours là. Quoi que je fasse, je saurai qu'elle existe et qu'un jour des gens la regarderont.

Kathrine rapprocha sa chaise de celle de sa fille et lui passa un bras autour des épaules.

— Oh, mon trésor, ma petite chérie...

— Jamais Magnus ne le supportera. Je fais avec l'autre des choses que je ne fais jamais avec lui, tu comprends ? dit Anna en se mettant à pleurer. Ce que j'ai fait est innommable. Je suis une maman en dessous de tout et une épouse lamentable.

— Tu es une maman formidable et une épouse merveilleuse.

— N'importe quoi.

— Mais si, arrête de te dénigrer.

Anna ravala ses larmes, eut un petit rire gêné.

— Tu te rappelles Alexander, quand j'étais ado ?

— Oh, celui-là !

Le garçon dont Anna avait été amoureuse au collège était devenu avocat de célébrités, ce qui, aux yeux de Kathrine, était quasiment le degré zéro de la civilisation.

— Tu te souviens quand je l'ai mordu ? reprit Anna. Nous dansions un slow et j'étais aux anges.

— Ensuite vous vous êtes embrassés sur la bouche. Oui, je me souviens.

Quelle histoire ! Le professeur avait rallumé la lumière et arrêté la musique. Pour les autres filles, c'était à celle qui consolerait le mieux Alexander et critiquerait le plus Anna.

Quand Kathrine était venue chercher sa fille, elle avait appris des bribes de ce qui s'était passé. Les propos du professeur laissaient clairement entendre qu'il manquait une case à Anna.

— Tu te rappelles ce que tu as dit une fois à la maison ? demanda Anna en regardant sa mère.

L'épisode remontait à plus de trente ans.

— Non.

— Tu m'as dit qu'un jour je rendrais un homme très heureux.

— Et j'avais raison. Tu le rends heureux. Chaque jour.

Le menton d'Anna se mit à trembler, sa mère ouvrit ses bras.

— Ma petite chérie...

Anna ne savait pas. Il n'y avait aucune réponse. Le monde continuait et continuerait à tourner.

Hedda revint de mauvaise humeur de l'école. Elle était en pleine crise de préadolescence. Tout en pestant, elle balançait ses chaussures dans l'entrée et alla dans sa chambre en martelant le sol.

En temps normal, Anna aurait été retrouver sa fille et l'aurait aidée à formuler ce qui n'allait pas. Au lieu de cela, elle se tenait dans la cuisine et regardait la rue. Il fallait voir le bon côté des choses. Sa fille était un être indépendant qui, pour l'heure, était contrarié. Peut-être s'était-elle disputée avec une camarade ? Ou bien on lui avait fait une remarque, justifiée ou pas. À moins, qui sait, qu'elle n'ait mauvaise conscience pour une raison ou une autre... Les causes étaient infinies. De toute façon, cela passerait. Anna était heureuse de pouvoir assister à ces changements chez sa fille. Ces dix dernières années, depuis la naissance de Hedda, Anna ne s'était jamais absentée de la maison plus de deux nuits consécutives. Elles vivaient sous le même toit, mangeaient à la même table et riaient presque pour les mêmes raisons. Anna ne savait pas combien de temps cela durerait encore.

Il était possible qu'elle noircisse le tableau. Comme sa mère le lui avait fait remarquer, elle n'était pas la première femme au monde à être infidèle. Ni la première à être filmée nue. En revanche, la vidéo lui avait rappelé à quel point la relation avait été sexuelle.

Cela pouvait-il expliquer la réaction d'Erik, le fait qu'il exige toujours plus d'elle ? S'attendait-il à des sentiments plus forts derrière une jouissance aussi sonore ?

— Mais tu n'entends pas ?

Anna se retourna. Hedda était plantée devant elle, les mains sur les hanches comme une vieille dame affairée.

— Ça sonne.

Sa fille avait déjà décroché.

— Rien de particulier, dit-elle.

Anna comprit que c'était Magnus.

— Dans la cuisine, répondit Hedda.

Anna en déduisit qu'il lui demandait où elle était. Pourquoi appelait-il sur le fixe ? Anna croisa le regard de sa fille qui baissa aussitôt les yeux, comme elle-même le faisait quand elle parlait au

téléphone.

— Mais pourquoi ? OK.

Hedda raccrocha.

— C'était papa. Il veut qu'on regarde par la fenêtre.

— Par la fenêtre ?

Hedda haussa les épaules.

— Pourquoi ?

— Il ne l'a pas dit.

Elles se mirent à la fenêtre et attendirent. Cinq, dix secondes s'écoulèrent. Elles étaient sur le point de se dire qu'il leur avait fait une plaisanterie quand un magnifique 4X4 rouge fit son apparition. Hedda se précipita dehors. Anna lui emboîta le pas, mais plus calmement. Magnus était déjà descendu de voiture quand elle sortit.

— Qu'est-ce que t'en penses ? Cent cinquante mille et elle est à nous, dit-il en se rengorgeant.

— Elle est d'occasion ?

— Évidemment ! Une neuve coûte environ six cent mille couronnes.

Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Anna hocha la tête.

— Oui, elle me paraît très bien.

— Monte.

— Il faut que je ferme la porte à clé.

— Oh, laisse. On fait juste un petit tour.

Ils roulèrent dans les rues du quartier résidentiel. Magnus parla d'abondance des qualités du véhicule, des nombreux détails qui faisaient toute la différence, de la finition remarquable.

— On est assis très haut, constata Anna.

— Et tu as vu la visibilité qu'on a ?

— Comme des gens de la haute société, remarqua Anna dans un rire.

— *Ganz richtig*, de quoi frimer pour de bon. Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? dit-il en s'adressant à Hedda à l'arrière.

— Elle est bien, dit-elle.

— Et comment !

— Elle consomme beaucoup ? reprit Anna.

— À peu près comme la nôtre.

— Et elle a combien de kilomètres au compteur ? demanda-t-elle en se tournant vers son mari enthousiaste.

— Soixante mille.

— Presque autant que l'ancienne ?

— Mais on ne peut pas comparer, voyons ! Ici, c'est de la qualité allemande, c'est une tout autre voiture.

Anna reporta son regard devant elle. Comment quelque chose d'aussi banal pouvait-il avoir une telle importance pour Magnus ? Elle

savait que la joie enfantine de son mari aujourd'hui ne serait plus qu'un souvenir dans deux semaines, lorsque le quotidien reprendrait le dessus.

— Si tu veux, je suis d'accord.

Magnus fit un large sourire. Il se pencha en avant pour mettre la radio, monta le son et, bras tendus, se cala voluptueusement dans son siège.

Magnus s'arrêta devant la maison.

— Alors je retourne en ville et je conclus le marché ?

Anna fit signe que oui.

— Ça fait quand même cent mille de moins que l'autre.

Magnus était heureux qu'elle se soit ralliée à son avis.

— Exactement. Je crois que c'est une sage décision. On n'est pas obligés d'en acheter une neuve. Ce sont les premiers vingt mille qui coûtent. Et là, on a une voiture radicalement différente.

Anna lui tapota le genou, ouvrit la portière et descendit.

— Tu viens, mon trésor ? lança-t-elle à Hedda.

— J'ai envie d'aller en ville, moi aussi. Je peux m'asseoir devant ?

— Bien sûr.

Anna resta sur le trottoir, les regarda s'éloigner puis rentra. Quand elle ferma la porte derrière elle, elle sentit une odeur de fraise. Un léger parfum. L'air était différent. Comme si quelqu'un venu du froid avait traversé l'entrée. Elle s'immobilisa. Gardait la main sur la poignée de la porte et tendit l'oreille.

— Il y a quelqu'un ?

Elle lâcha la poignée et fit quelques pas prudents.

— Il y a quelqu'un ?

Elle chercha autour d'elle une arme pour se défendre, s'empara d'un parapluie et le braqua devant elle sans cesser d'appeler. Elle renifla. L'odeur de fraise s'était atténuée. S'était-elle habituée ou était-ce le jouet de son imagination ?

— Erik ?

Elle alla dans la cuisine, échangea le parapluie contre un couteau et déglutit.

— Il y a quelqu'un ?

Elle poussa la porte de la chambre à coucher. Regarda sous le lit, fit la même chose dans la chambre de sa fille. Elle s'arrêta, hésitante, près de l'escalier qui menait à la cave.

— Il y a quelqu'un ? Je vais chercher un voisin. S'il y a quelqu'un en bas, j'aimerais bien que vous sortiez.

Un voisin ? Que dirait-elle à son mari ? Si c'était réellement Erik, qu'un voisin le tienne en respect et appelle la police, tout serait découvert.

— Erik ?

Elle descendit une marche. Encore une.

— Je te préviens, je suis armée.

Elle tendit l'oreille. La présence de quelqu'un en bas se faisait sentir avec force. Elle n'osa pas continuer. Elle remonta les marches, le couteau toujours pointé devant elle.

— Écoutez, s'il y a quelqu'un en bas, j'aimerais que vous quittiez immédiatement la maison. Je sors chercher de l'aide. Ça vous laisse le temps de vous enfuir.

Elle se précipita vers la porte d'entrée, jeta le couteau par terre et courut sonner chez ses voisins les plus proches, un couple plus âgé resté dans le quartier alors que leurs enfants avaient quitté le nid. Lorsque la femme ouvrit, Anna expliqua d'une voix inquiète :

— Bonjour, excusez-moi. Nous avons fait un petit tour en voiture et j'avais oublié de fermer la porte à clé. Et maintenant, j'ai l'impression qu'il y a quelqu'un. Ce n'est sans doute que mon imagination, mais...

— Göran, tu peux venir ?

Anna répéta son histoire au mari. Elle avait honte de sa démarche, mais Göran semblait heureux qu'on fasse appel à lui malgré son âge. Il enfila ses chaussures et suivit Anna.

— Je dois me faire des idées, dit-elle, gênée, mais j'ai vraiment senti comme une présence chez moi.

— Dans la cave ?

— Je ne sais pas.

Ils inspectèrent toute la maison.

— Je ne sais pas comment vous remercier, dit Anna, quand, dix minutes plus tard, ils eurent constaté qu'il n'y avait pas de cambrioleur. J'ai eu tellement peur, je ne sais pas ce qui m'a pris.

— C'est rien, ne vous en faites pas. N'hésitez pas à sonner si ça se reproduit.

— Merci. Oh, je m'en veux tellement.

Göran lui posa une main réconfortante sur l'épaule.

— Il ne faut pas. Je connais cette sensation. Mieux vaut vérifier, comme ça on est sûr. J'aurais fait la même chose à votre place.

— Merci.

Une fois qu'il fut parti et la porte refermée, Anna respira un grand coup et soupira.

— Je passerai les voir avec une bouteille de vin.

Hedda était dans sa chambre devant son ordinateur et Anna venait de raconter à son mari ce qui s'était passé en son absence.

— Je ne comprends toujours pas, dit Magnus. Tu as senti une drôle d'odeur ?

— Oui, comme si quelqu'un avait traversé la pièce.

Magnus la regarda d'un air sceptique.

— La dame blanche peut-être ?

— Oh, ça va ! Ça ne t'est jamais arrivé de croire des choses ? Je voulais verrouiller la porte, tu te rappelles ? C'est toi qui m'as dit que ce n'était pas la peine. Mais n'en parle pas à Hedda, inutile de l'inquiéter.

Magnus ouvrit les mains, écarta les doigts et les remua en disant :

— Hou hou !

Anna poussa un soupir de lassitude.

— Excuse-moi, se reprit-il. Tu as bien fait. On ne sait jamais. Mieux vaut s'assurer qu'il n'y a personne.

Il ouvrit le réfrigérateur, prit une bière et posté à la fenêtre admira sa nouvelle voiture. Anna alluma le téléviseur dans le salon. Le téléphone fixe sonna et Magnus répondit.

— Qui c'était ? demanda Anna.

— Personne.

Le téléphone sonna de nouveau. Magnus répondit encore une fois, raccrocha après deux allô demeurés sans réponse.

— Sans doute encore un télévendeur qui doit composer plusieurs numéros en même temps et qui a eu quelqu'un sur une autre ligne.

C'étaient en effet toujours des vendeurs qui les appelaient sur le fixe, à part la mère d'Anna ou un parent d'élève. Le téléphone sonna pour la troisième fois. Magnus répondit sur un ton bourru :

— Oui, allô ?

Il resta silencieux un moment.

— Allô ? répéta-t-il avant de raccrocher.

— Quelqu'un qui fait une plaisanterie ? demanda Anna depuis le salon.

À la quatrième fois, Magnus appela Hedda.

— Il y a quelqu'un qui téléphone et qui reste silencieux. Je pense

que c'est pour toi.

Hedda décrocha.

— Salut, mamie. Oui, tout va bien. Non, pas aujourd'hui. Oui.

Elle alla dans le salon et tendit le combiné à Anna.

— C'est mamie.

Anna prit le téléphone.

— Oui, maman. Tu as essayé de nous joindre ?

— Non, pourquoi ?

Hedda retourna dans sa chambre.

— Ça a sonné mais il n'y avait personne au bout du fil.

— Ce n'était pas moi.

— Bon.

Anna craignit que sa mère ne lui demande si ce ne pouvait pas être Erik. Aussi changea-t-elle de sujet.

— Nous avons acheté une nouvelle voiture.

— Ah ? Mais pourquoi ?

— L'autre commençait à se faire vieille.

— Elle était comme neuve !

— C'est une BMW, dit Anna en remarquant que Magnus tendait l'oreille.

— Tu ne peux pas trop parler ? chuchota sa mère.

— Elle est d'occasion, fit simplement Anna.

— Tu ne lui as donc rien dit. Tant mieux. Je crois que tu fais bien d'attendre. J'ai appelé le Trésor public, il y a quelques jours, et je me suis renseigné sur Erik Månsson. Je ne t'en ai pas parlé parce que j'avais un peu honte de ma démarche.

Anna ne sut quoi dire. Sa mère avait appelé les autorités ? Mais quelle mouche l'avait piquée ?

— Sa mère est morte, poursuivit Kathrine. Je ne sais pas comment, mais elle est morte, ça va faire bientôt deux ans. Et son père a disparu très tôt du tableau, il s'est installé en Finlande quand Erik était encore bébé.

— OK.

— Tout ça pour dire qu'il n'a pas eu la vie facile.

— Hmm.

— Bien. J'en déduis que tu ne peux pas parler. On peut reprendre cette conversation demain ?

— Oui.

— Alors, à demain. Et surtout ne t'en fais pas.

— Toi aussi. Bisous.

Anna raccrocha sous l'œil scrutateur de son mari.

— Elle était étonnée qu'on puisse se permettre une telle dépense, expliqua Anna.

Son mari bombait le torse. Comme si ce nouveau statut acquis avec

de l'argent emprunté lui conférait plus de valeur en tant qu'homme. Le téléphone se remit à sonner.

— Oui ? fit Anna.

— Tu peux dire à ton minus d'arrêter de répondre au téléphone.

Anna sentit poindre la panique.

— Vous avez dû vous tromper de numéro.

— J'ai besoin de te voir. Il faut qu'on parle.

— De rien.

Elle raccrocha et déglutit, très tendue.

— Un faux numéro.

Elle posa l'appareil sur la table basse devant elle. Fit semblant de regarder la télévision alors qu'elle avait les yeux rivés dessus. Elle n'entendait plus rien. Un son strident emplissait sa tête au point qu'elle n'entendit quasiment pas le téléphone quand il sonna à nouveau. Elle le saisit dès qu'elle s'en rendit compte.

— Allô ?

— Si tu répondais à ton portable, je ne serais pas obligé d'appeler sur le fixe.

— Allô ?

— Tu mens si mal.

— Allô ?

— Pourtant tu vis dans le mensonge.

— Allô ?

Anna jeta un coup d'œil à Magnus qui se dirigeait vers elle.

— Viens ici pour que je te baise comme sur la vidéo. Je suis en train de te regarder.

Anna s'entendit gémir à l'autre bout du fil et coupa la communication avant d'éteindre complètement l'appareil.

— Toujours un plaisantin ? questionna Magnus.

Anna acquiesça.

— Oui. J'ai donc raccroché.

Elle coula un regard furtif à son mari, se tourna vers le téléviseur. Elle sentait ses yeux dans son dos. Elle prit la télécommande. Même changer de chaîne avec naturel lui demandait un effort.

Magnus pivota sur ses talons et quitta le salon.

— Hedda ? Il y a quelqu'un qui n'arrête pas d'appeler sur le fixe. Tu as une idée de qui ça pourrait être ?

Kathrine avait à peine reconnu la voix de sa fille, tant elle était empreinte de peur. Erik Månsson avait réussi à lui faire perdre pied. Il était temps d'y mettre un terme.

Qui pouvait en savoir plus long sur cet homme dont la mère était morte et qui faisait n'importe quoi ? Kathrine alla sur le site *ratsit.se* et entra l'adresse à Huddinge où sa mère et lui avaient vécu. Elle obtint la liste de tous ceux qui habitaient dans leur ancien immeuble. Ainsi que leur âge. Après avoir porté son choix sur un homme de trente-cinq ans, elle chercha son numéro de téléphone.

— Allô ? On est plein repas, répondit Lars Johansson.

Kathrine perçut des voix d'enfants et celle d'une femme en arrière-fond.

— Oh, excusez-moi de vous déranger, dit-elle. Vous voulez que je vous rappelle plus tard ?

— C'est à quel sujet ?

Kathrine devina qu'il la prenait pour une démarcheuse en assurances, aussi s'empressa-t-elle de répondre :

— Je m'appelle Kathrine Hansson et j'essaie de joindre une vieille amie à moi qui habitait autrefois à cette adresse, Anneli Månsson. Je vais faire un tour à Stockholm et je pensais que cela aurait été agréable de la revoir. Mais le numéro de téléphone que j'ai n'est plus attribué.

— Oh là là, dit Lars Johansson.

— Pardon ?

— Un instant. Je m'éloigne un peu pour que les enfants n'entendent pas.

— Je ne comprends pas. Vous voulez que je vous rappelle plus tard ?

— Voilà, reprit l'homme qui, déduisit Kathrine en entendant une sorte d'écho, s'était réfugié dans la salle de bains. Vous étiez une amie d'Anneli Månsson ?

— Oui, on s'est rencontrées lors d'un voyage il y a quelques années et on s'est bien amusées. Et comme il se trouve que je vais à Stockholm, je pensais lui faire une petite surprise.

— Je suis désolé, mais j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre, répondit Lars Johansson. Anneli Månsson est

malheureusement décédée.

— Décédée ? Mais elle était encore jeune !

— Elle s'est suicidée.

— S-suicidée ? bégaya Kathrine, en s'efforçant de paraître bouleversée. Mais mon Dieu, pourquoi ?

— On n'a jamais de réponse dans ce genre de cas, commenta Lars.

— Mais elle était si pleine de vie, reprit Kathrine avec mauvaise conscience.

— Oui, dit Lars, stoïque. Il faut croire que ce sont des choses qui arrivent.

Kathrine décida de changer d'angle.

— Vous la connaissiez bien ?

— Pas du tout.

— Vous connaissez son fils ?

— Non. Mais d'après ce que j'ai compris, c'est lui qui l'a trouvée.

— Oh le pauvre ! s'exclama Kathrine avant de mettre un terme à la conversation.

Elle téléphona à la personne suivante, une femme un peu plus âgée qu'elle.

Kathrine exposa à Barbro Wellin les choses telles qu'elles étaient. De manière précise, et sans tourner autour du pot. Elle avait du mal à mentir à une femme de sa génération.

— Votre fille a donc eu une aventure avec Erik Månsson et maintenant il ne la laisse plus tranquille ? résuma Barbro Wellin.

— Oui, c'est pour ça que j'appelle. Est-ce qu'il est... dangereux ?

— Je ne sais pas. Il habitait avec sa mère qui s'est suicidée. Mais ça, vous le saviez déjà. La vérité, c'est que je ne les ai jamais vraiment connus. Personne, en fait. Comme s'il y avait un mur de silence autour d'eux. Et après, toutes les langues se sont déliées.

— Comment ça ?

— Les gens disaient que lui et sa mère... Oui, je ne sais pas si on doit prêter foi à des rumeurs de ce genre, mais il y aurait eu quelque chose entre eux.

— Vous voulez dire qu'ils auraient... couché ensemble ? fit Kathrine.

— Oui, c'est ce qui s'est dit à demi-mot, confirma Barbro Wellin.

Anna se brossait les dents dans la salle de bains.

— Oh, comme c'est adorable ! cria Magnus de la chambre à coucher.

Anna ayant la bouche pleine de dentifrice, ce fut Hedda, curieuse, qui posa la question à sa place :

— Quoi donc ?

— C'est maman, expliqua Magnus. Elle a déposé un bonbon sur mon oreiller.

— Pourquoi ?

— Ce sont des choses qui se font dans les grands hôtels. Maman a fait ça parce que nous avons acheté une nouvelle voiture.

— Moi aussi, j'en veux un !

Anna se regarda dans le miroir. Elle n'avait pas placé de friandise sur l'oreiller de son mari. Hedda pas davantage, étant donné son étonnement.

Il n'y avait qu'une explication. Quelqu'un avait pénétré dans la maison. Faux, Erik avait pénétré dans la maison.

Erik était venu dans sa maison, il s'y était baladé comme si c'était la chose la plus naturelle du monde et avait déposé un bonbon sur l'oreiller de Magnus. Mais pourquoi ? Pourquoi avait-il fait un truc aussi bizarre ?

— Tu n'as qu'à prendre le mien, dit Magnus à sa fille, mais tu le mangeras demain : tu viens de te brosser les dents.

Erik ne connaissait aucune limite, c'était vraiment un malade. Le mieux serait de tout avouer, de parler à Magnus de cette rencontre à Mölle, de sa visite à l'appartement d'Erik, de la vidéo. Non, pas de la vidéo. Magnus ne devait sous aucun prétexte voir ce film. Car alors, leur couple volerait en éclats. Il ne s'en remettrait pas.

Une fois sa toilette terminée, Anna entra dans la chambre à coucher.

— C'était adorable de ta part, dit Magnus.

Anna esquissa un sourire, se déshabilla et se glissa sous la couette. Elle prit son livre, l'ouvrit. Un bout de papier s'en échappa. Ce n'était pas son marque-page habituel. Quelques mots y étaient écrits :

Un homme content de soi, une fille en pleine crise d'adolescence et une vie personnelle qui prenait l'eau de partout – et tout ça à cause d'une aventure d'un soir dans un hôtel à Mölle.

Elle savait qu'au bout d'un certain temps la voiture cesserait d'exciter Magnus et qu'il ne parlerait plus que de son prix, au final trop élevé. Mais comment avait-elle pu troquer ainsi sa tranquillité d'esprit contre quelques orgasmes ? Le prix à payer était bien trop élevé, mais ce n'était rien à côté de ce que Hedda payait indirectement. Magnus n'en démordait pas : c'était à elle que s'adressaient les coups de fil anonymes de la veille.

Quand ils la déposèrent devant l'école, Hedda sortit de voiture en traînant les pieds.

— C'est peut-être un amoureux, hasarda Anna.

Hedda la foudroya du regard.

— Laisse-la, c'est l'âge, dit Magnus d'un ton apaisant.

Il fit demi-tour, tout sourire, heureux d'être au volant de sa BMW.

— Ça pourrait aussi être quelqu'un qui nous en voudrait, suggéra Anna.

Magnus eut un rire incrédule. C'était peu probable.

— Inutile que tu m'emmènes, dit Anna, je peux prendre le bus.

— Bien sûr que si, protesta Magnus. Tu ne vas pas me priver de ce petit plaisir.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « petit plaisir » ?

— Te conduire.

— Est-ce que je t'ai privé d'autres « petits plaisirs » ? demanda Anna.

Magnus la regarda sans comprendre.

— Explique-toi, tu veux ?

— À ta manière de parler, j'ai eu l'impression que je t'empêchais d'avoir d'autres « petits plaisirs », c'est tout.

Magnus secoua la tête.

— Mais qu'est-ce qui te prend ?

Anna ne répondit pas, regarda droit devant elle, mais sentit que les yeux de Magnus se posaient sans cesse sur elle.

— Tu es sûre que ça va ?

Annamit l'accoudoir côté portière et appuya sa tête contre sa

paume.

— Je suis juste un peu stressée à cause du boulot.

— Tu rentreras plus tard que d'habitude alors ?

— Je ne sais pas.

— Fais ce que tu as à faire et ne t'inquiète pas. Je m'occuperai de la cuisine.

Il la déposa devant la maison d'édition. Sissela traversait à cet instant le parking.

— Une nouvelle voiture ? dit-elle avec un signe de la main à Magnus.

— Oui, mais d'occasion, précisa Anna.

— Pas mal du tout.

Elles prirent l'ascenseur ensemble.

— Tu as l'air fatiguée, dit Sissela.

— Merci. C'est tout ce que j'avais envie d'entendre.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te blesser.

Anna se radoucit.

— J'ai mal dormi.

— Encore ? À cause de quoi ?

— Je ne sais pas.

Une fois à leur étage, Anna alla aux toilettes et sortit son portable. Elle l'avait éteint pendant la nuit. Après avoir tapé son code pin, elle attendit que son téléphone trouve le réseau. Un SMS de l'opérateur l'informait qu'elle avait reçu sept messages. Elle écouta :

Reçu hier à 17 h 15.

Un clic.

Reçu hier à 17 h 27.

Nouveau clic.

Reçu hier à 19 h 05.

— Salut, c'est moi. Pourquoi on en est là ? Je veux seulement te voir. Tu ne vois pas le mal que tu me fais ? D'accord, tu t'es laissé entraîner une fois, je peux comprendre. Mais quatre ? J'ai eu confiance en toi, je me suis fait avoir.

Reçu hier à 19 h 21.

— En quoi consiste mon crime ? Dis-le-moi. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? La différence entre toi et moi, c'est que moi je ne me précipite pas dans un lit avec la première venue. Pour moi, tu signifie quelque chose. J'ai perdu mon travail à cause de toi. Et toi, qu'est-ce que tu as sacrifié ? Rien. Tu vis ta petite vie tranquille dans ta banlieue chic comme si de rien n'était.

Reçu hier à 19 h 50.

— Je trouve ça ironique, oui vraiment. C'est toi qui prends tes distances avec moi ! Toi ! C'est ça ta forme de lucidité ?

Reçu hier à 22 h 09.

— Et on fait bien les choses : on éteint le téléphone. Tu t'imagines que je vais laisser tomber parce que tu ne réponds pas ? C'est vraiment ce que tu crois ? Alors c'est *moi* qui suis devenu un poids ? Tu ne vois pas que c'est complètement insensé : c'est *toi* qui trouves que *je* suis devenu un poids alors que tu as un siècle de plus que moi et que tu n'as rien de séduisant.

Reçu hier à 23 h 45.

— Je me repasse ce vieux souvenir. Écoute. Putain, on dirait que tu t'es fourré une méduse dans la chatte, tellement tu es flasque. Écoute. T'entends ça ?

Anna éteignit son portable. Elle ne voulait pas le laisser allumé pendant qu'elle travaillait. Elle se rendit dans la salle de rédaction et trouva Sissela devant son bureau.

— Ton téléphone a sonné, dit-elle. J'ai voulu répondre mais ça a raccroché.

— Merci.

Dès que Sissela eut tourné les talons pour aller voir la maquette du magazine, Anna en profita pour appeler la réception.

— Renée, c'est Anna. Est-ce que tu peux bloquer mes appels ? Je serai en réunion et très occupée toute la journée.

— Pas de problème.

— Merci.

Elle raccrocha, appela sa mère. Pas de réponse.

— Erik Månsson ?

— Oui.

Karlsson exhiba sa carte de police.

— Je suis de la police. J'aimerais bien bavarder un peu avec vous.

Vous avez un moment ?

Erik passa son poids d'une jambe sur l'autre.

— Oui, bien sûr, dit-il d'un ton peu convaincu. C'est à quel sujet ?

— J'ai eu la visite d'Anna Stenberg.

— Ah, fit Erik en poussant un profond soupir.

— Vous savez qui c'est ? demanda Karlsson.

Erik posa les mains sur ses hanches, l'air buté.

— Oui.

— Elle dit que vous la harcelez.

— Pardon ?

— Vous m'avez bien entendu. Mais vous avez peut-être un autre avis sur la question ?

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Intéressant. Puis-je entrer pour qu'on en parle ?

Erik hésita mais, ne trouvant rien à objecter, s'écarta pour laisser le passage au policier.

— On peut s'asseoir dans la cuisine ? demanda Karlsson.

Erik hocha la tête et lui ouvrit la voie.

— Au fait, mon nom est Karlsson.

Erik opina, cela ne lui faisait ni chaud ni froid.

— Tout va bien ? s'enquit Karlsson.

— Comment ça ?

— Vous avez l'air contrarié.

— Ce n'est pas agréable d'être accusé de ce genre de choses.

— Ses accusations sont donc sans fondement ?

— Oui, absolument.

— Donc, si on demande un relevé de vos appels téléphoniques, on ne trouvera pas un nombre malsain de coups de fil à cette dame ?

— Nous avons une liaison. Je ne sais pas si elle vous l'a dit ? Ce n'est pas comme si on ne se connaissait pas.

— Je ne me souviens pas qu'elle ait utilisé le terme de « liaison », dit Karlsson.

— Ah bon ? répliqua Erik, agressif. Alors comment ça se fait qu'on ait couché ensemble un certain nombre de fois ? Qu'elle soit venue chez moi ? Ça ne signifie donc rien ?

— Vous avez aussi tourné une vidéo, je crois ? reprit Karlsson.

Erik ne répondit pas.

— C'est amusant, commenta Karlsson en hochant la tête. C'est sympathique, viril.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux me faire une idée de votre état d'esprit et m'assurer que vous allez laisser Anna Stenberg tranquille. Pas de visites, pas d'apparitions inopinées, pas d'appels téléphoniques, pas de SMS. Vous ne la contactez plus du tout. On est bien d'accord ?

— Je contacte qui je veux, bordel ! C'est mon plein droit.

— Oui, mais il se trouve qu'Anna Stenberg est mariée et se soucie comme d'une guigne de l'intérêt que vous lui témoignez.

Erik marmonna dans sa barbe.

— Vous disiez ?

— J'ai dit qu'elle aurait dû y penser avant.

— C'est votre avis ? Vous estimez que vous êtes liés l'un à l'autre ou quelque chose dans le genre ?

Erik esquissa un mouvement de nervosité.

— Je veux que vous partiez. J'ai essayé d'être conciliant, maintenant ça suffit.

Karlsson se borna à faire un signe de tête et repoussa sa chaise. Il alla dans le séjour, se planta devant la fenêtre, les mains croisées derrière le dos.

— Jolie vue.

— Je veux que vous partiez, répéta Erik.

Karlsson se retourna et l'observa attentivement.

— Si vous recontactez Anna Stenberg, de quelque manière que ce soit, elle déposera plainte pour harcèlement. Vous serez poursuivi et condamné, je peux vous l'assurer. Et si cette vidéo devait être diffusée, je veillerais personnellement à ce que vous soyez poursuivi pour chantage.

— Chantage ?

Karlsson marcha sur lui.

— Votre délit consiste à offenser une autre personne. C'est contraire à la loi. Je vous accorde que le Code pénal peut paraître un peu lourdaut, mais je vous promets qu'il est efficace quand on sait s'en servir.

Il donna une petite tape sur la joue d'Erik.

— Je ne comprends pas ce que vous cherchez, poursuivit-il. Elle a l'âge d'être votre mère.

Erik lui lança un regard noir, sa bouche se crispa.

— Vous voilà prévenu, conclut Karlsson. Montrez-vous un jeune homme intelligent et arrêtez ces idioties. Je sais que la pilule est amère, mais il faut que vous acceptiez le fait que pour elle c'est terminé.

Il quitta l'appartement en sifflotant, descendit l'escalier et ouvrit la porte pour laisser passer une femme d'un certain âge mais au physique agréable, qui parlait dans son portable. Il s'écarta galamment et elle sourit pour le remercier.

— Protéger, aider, remettre les choses en ordre, résuma Karlsson.

Kathrine était fermement convaincue qu'au fond tous les gens se ressemblaient. Même celui qui avait les idées les plus farfelues souhaitait en son for intérieur s'intégrer. Tous poursuivaient un seul et même but.

Kathrine comprenait la fascination d'Erik Månsson pour sa fille, son désespoir d'avoir perdu son emploi, sa solitude en tant que nouveau venu dans un coin paumé comme Helsingborg, sa blessure à voir Anna, après des étreintes passionnées, prendre ses distances et refuser de le revoir.

Kathrine allait lui parler, lui faire comprendre la situation. Ce ne devrait pas être mission impossible.

En arrivant devant chez lui, toutes ses belles intentions furent réduites à néant. Elle n'avait pas le code de la porte d'entrée. Elle sortit son portable de son sac et appela sa fille. Elle tomba aussitôt sur son répondeur, ce qui signifiait qu'Anna avait éteint son téléphone. Kathrine essaya son numéro au bureau.

— *Veuillez patienter, nous allons vous mettre en relation avec votre correspondant.*

Enfin le répondeur vocal laissa la place à la voix familière de Renée :

— Bonjour, vous êtes bien au magazine *Famille*. Que puis-je faire pour vous ?

— Ah, bonjour, Renée, c'est Kathrine, la mère d'Anna.

— Bonjour, Kathrine, ça va bien ?

— Oui, je ne me plains pas. Et toi ?

— Très bien, merci. Anna n'est pas joignable, elle sera en réunion toute la journée. Est-ce qu'elle peut te rappeler ?

Juste à cet instant, un homme sortit de l'immeuble et Kathrine profita de l'occasion. Il la laissa galamment passer.

— Protéger, aider, remettre les choses en ordre, dit-il.

Kathrine répondit par un sourire.

— Non, ce n'était pas important, reprit-elle. Dis-lui simplement que j'ai appelé.

— Je le ferai sans faute, promet Renée. À bientôt.

— Oui, à bientôt.

Kathrine entra dans le hall d'entrée, examina le panneau avec les

noms des habitants et prit l'ascenseur pour le dernier étage. Elle sonna, entendit des pas rapides s'approcher. La porte s'ouvrit en grand, avec une certaine violence. Erik Månsson sembla étonné, un étonnement qui se transforma presque sur-le-champ en méfiance.

Il était plus jeune qu'elle ne pensait. Pas adulte, pour ainsi dire, en dépit de son âge. Il avait l'air en forme, malgré son air stressé et préoccupé.

— Bonjour, je m'appelle Kathrine Hansson. Je suis la mère d'Anna Stenberg, dit-elle en lui tendant la main.

Il hésita, finit par la serrer. C'eût été une trop grande provocation de ne pas le faire.

— J'aurais aimé discuter avec vous.

Erik ne savait pas sur quel pied danser.

— À quel sujet ?

— Au sujet de ma fille. Puis-je entrer ?

Kathrine eut un sourire amical.

— Anna ne sait pas que je suis ici.

Erik lui tint la porte.

— Merci, dit-elle en franchissant le seuil.

Il referma la porte derrière elle. Elle se retourna et essaya de refouler le sentiment qu'elle était en train de commettre une erreur. Elle retira son manteau, l'accrocha au portemanteau et posa son sac à main en dessous.

— Ça ne vous dérange pas si je garde mes chaussures ? C'est tout un travail de les enlever.

Erik grommela un vague oui et alla dans la cuisine. Kathrine le suivit prudemment. Il lui indiqua une chaise. Elle s'assit. Il croisa les bras et s'adossa au plan de travail.

— Oui, commença Kathrine quand elle se rendit compte qu'il n'avait aucune intention de lui faire la conversation. Anna m'a raconté que vous... que vous vous êtes rencontrés. Une joie réciproque, à ce que j'ai compris.

Elle guettait sa réaction, mais ses mots ne semblaient pas l'atteindre.

— Maintenant, Anna dit que votre histoire se termine, reprit Kathrine. J'ai seulement sa version, alors j'aimerais entendre la vôtre.

Erik la scruta.

— Alors elle envoie sa maman, constata-t-il. Comme elle n'ose pas le raconter à son mari, elle va pleurer chez sa maman. Une maman qui peut la consoler et faire parler son expérience. Une maman qui promet de tout arranger et de raisonner le garçon récalcitrant.

— Anna ne sait pas que je suis ici.

— Je ne vous ai pas crue la première fois. Ce n'est pas en répétant ce mensonge que ça le rendra plus crédible.

— C'est pourtant la vérité.

— Bien, dit-il en se hissant sur le plan de travail. Vous êtes donc venue de votre propre initiative. Cela signifie qu'Anna vous a donné mon nom et mon adresse. Peut-être même le code de la porte d'entrée ?

— Un homme sortait de l'immeuble quand je suis arrivée.

— Comme c'est pratique.

Il était passé de l'agressivité à la raillerie. Kathrine n'était pas sûre que ce soit mieux.

— Est-ce que vous ne pouvez pas me confier ce qui ne va pas ? demanda-t-elle. Il faut que vous puissiez en parler.

— Je vois mal comment à partir du moment où elle ne répond pas à mes appels.

— Vous voulez que je lui parle ?

Erik se mit à rire si fort qu'il fut pris d'une quinte de toux. Mais il en fallait davantage pour faire perdre son sang-froid à Kathrine.

— Comme mon porte-parole, vous voulez dire ? C'est sûr que j'aurais confiance. Dans un tel scénario, aucun risque que vous preniez parti.

Kathrine se redressa.

— Il est clair que je suis ici à cause d'Anna. Elle m'a dit que vous aviez tourné une vidéo.

— Ah, elle vous a dit ça ?

— Mais sans qu'elle soit au courant. Vous trouvez ça amusant ?

Il haussa les épaules.

— Je n'ai rien fait d'illégal.

— Que ce soit illégal ou pas, je n'en sais rien. Je vous ai demandé si vous trouviez ça amusant ?

Erik évita de croiser son regard.

— J'ai parfaitement le droit de documenter ma vie quotidienne.

— Votre vie quotidienne ? répéta Kathrine.

Il acquiesça.

— C'est donc quelque chose que vous faites habituellement ? Je veux parler des vidéos de ce genre ?

— Je n'ai pas dit ça.

Kathrine leva la main.

— Attendez. On va reprendre depuis le début. D'accord ?

Elle lui lança un regard interrogateur. Il lui répondit d'un mouvement du bras ironiquement généreux.

— Voilà ce que je sais de vous, reprit Kathrine. Vous avez fait connaissance dans un hôtel à Mölle. Vous avez couché ensemble. Vous vous êtes revus plusieurs fois dans cet appartement, pour faire la même chose. D'après ce que j'ai compris, avec un plaisir qui a été partagé.

Erik ne fit aucun commentaire.

— Ensuite, vous avez cherché de diverses manières à la contacter, bien qu'elle vous ait demandé de ne pas le faire.

Elle lui jeta un coup d'œil. Pas la moindre expression. Kathrine rentra la tête dans les épaules et montra ses paumes.

— Est-ce que je me trompe ?

Erik sauta de son perchoir, sortit un verre du placard au-dessus de l'évier, fit couler de l'eau froide et mit le doigt sous le jet. Quand il jugea l'eau assez fraîche, il remplit son verre. Il en but la moitié d'une traite avant de répondre.

— Il semble qu'elle ait oublié de vous dire que j'ai perdu mon travail à cause d'elle. Refuser mes projets a été le seul moyen qu'elle a trouvé pour éviter d'avoir à avouer à ses collègues qu'elle a été infidèle.

— Elle dit qu'elle n'y est pour rien.

— Ah vraiment ?

Erik renversa le reste d'eau dans l'évier et posa son verre.

— Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ? demanda-t-il.

— Pourquoi vous fâcher ? répondit Kathrine. Cela n'en vaut pas la peine. Laissez tomber. Si vous ne le faites pas pour Anna, faites-le pour sa fille.

Kathrine se cala sur sa chaise, pencha le buste en avant et joignit ses mains entre les genoux.

— Je crois qu'au fond on est tous pareils, dit-elle. Très peu de choses nous distinguent les uns des autres. Quand des trucs déraillent, c'est le plus souvent à cause de sentiments blessés et de malentendus.

— Si j'avais été intéressé par ce prêchi-prêcha, j'aurais regardé l'émission *Dr Phil*, dit Erik. Vous voulez aider votre fille, c'est pour ça que vous êtes là ?

— Évidemment.

— Vous voulez m'aider ?

— Je ne vous connais pas.

— Alors vous voulez aider votre fille, mais pas moi ?

Kathrine changea de stratégie.

— Je veux comprendre, dit-elle.

— Comprendre quoi ?

— Pourquoi vous ne la laissez pas tranquille ? Vous vous êtes vus quelques fois, et maintenant il faut passer à autre chose.

Erik éclata de rire comme à une bonne plaisanterie.

— Vous venez ici et vous me parlez de morale. Votre fille s'est servie de moi comme d'un objet sexuel. Ensuite, elle est prise de remords et veut effacer ce qu'elle a fait. Et vous trouvez ça normal ?

— Vous avez couché ensemble. Mon Dieu, vous êtes des adultes.

— Ah, vous pensez aux plaisirs de la chair, déconnectés de la

solitude de l'âme. Comme si elle n'était pas responsable de ses actes. Trop facile de dire, c'est arrivé, c'est tout.

— Mais vous aussi vous en avez profité, non ?

— Est-ce une raison pour me soumettre à son bon vouloir ? Il faudrait que je me tienne prêt quand elle a envie de faire l'amour et le reste du temps garder mes distances et ne pas la déranger ? Anna m'a fait croire qu'elle avait des sentiments. Elle est redevable envers moi.

— Mais redevable de quoi ? Elle n'a plus envie de vous voir, ce n'est quand même pas compliqué à comprendre. Ne restez pas bloqué sur elle. Ce ne doit pas être bien difficile pour vous de rencontrer d'autres femmes ?

Kathrine laissa la question flotter dans l'air.

— Savez-vous pourquoi j'ai enregistré cette vidéo ? dit Erik calmement. Pour me prouver à moi-même que tout ça n'était pas le fruit de mon imagination. Si vous la visionniez, vous comprendriez. Notre histoire à Anna et moi, elle est vraie. Elle ment quand elle dit qu'elle ne veut pas me revoir, et elle se ment à elle-même.

— Je peux y jeter un œil ? demanda Kathrine Vous pouvez me montrer cette vidéo pour que je puisse me faire ma propre opinion ?

Erik lui adressa un regard méprisant.

— Jamais je ne montrerai quelque chose d'aussi privé à des gens de l'extérieur.

— C'est une promesse ?

Comme Erik ne comprenait pas, elle reprit :

— Que vous ne montrerez la vidéo à personne. Est-ce que vous pouvez imaginer ce que peut ressentir Anna ? Vous menacez d'anéantir sa vie.

— Son mensonge de petite vie de banlieue, vous voulez dire ?

— Appelez ça comme vous voulez, mais pensez à sa fille. Elle a dix ans.

— Étrange, dit Erik, amusé. Oui, c'est vraiment étrange.

— Quoi donc ?

— Vous parlez toujours de l'enfant. Sans la moindre gêne.

Kathrine le regarda avec étonnement.

— Dès qu'il y a le feu dans la maison, la classe moyenne crie : « L'enfant, l'enfant ! » Toute cette sollicitude feinte qui doit dissimuler tout ce qui menace de démasquer l'image mensongère qu'ils renvoient. Ils n'en ont rien à foutre de leurs enfants, ils ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Les enfants sont des accessoires dans leur monde, rien d'autre.

Il s'emportait tant qu'il postillonnait.

— Vous trouvez normal de se servir de l'enfant comme excuse pour ne pas divorcer malgré les disputes ? C'est ni plus ni moins de la lâcheté, un mensonge confortable. Vous savez aussi bien que moi qu'Anna ne serait jamais restée chez ce balourd s'il n'y avait pas eu

Hedda.

Kathrine ressentit presque un malaise quand il prononça le prénom de sa petite-fille.

— Elle l'aurait quitté depuis longtemps, poursuivit Erik, vous le savez aussi bien que moi. Si elle aimait son mari, elle n'irait pas voir ailleurs.

— Anna aime profondément son mari, dit Kathrine. Ils s'entendent bien et sont heureux ensemble. Entre vous deux, ça a été un flirt, une aventure. Pourquoi ne pas vous en contenter ?

— Puis-je vous poser une question ? lui retourna Erik. Si Anna aime tellement son mari, pourquoi a-t-elle sauté dans un lit avec moi ? Répondez-moi, s'il vous plaît. Et soyez sincère.

— Je ne sais pas. Elle a dû être attirée par vous.

— Elle était attirée par moi ?

— Apparemment.

— Et c'est un argument suffisant pour tromper son mari ?

— Non. Mais mon Dieu, vous n'avez jamais commis de bêtises ? Vous étiez en séminaire, non ?

— En séminaire ? Et cela excuse tout, c'est ça que vous voulez dire ?

— Non, mais nous faisons tous des choses bizarres par moments. Elle ne devait pas avoir toute sa tête, cette fois-là.

— Cette fois-là ? dit-il en se retournant. On l'a fait quatre fois, vous entendez ? Quatre fois, répéta-t-il en brandissant quatre doigts comme un enfant.

— On verra bien ce qu'il adviendra de tout ça, répondit Kathrine. Mais ça ne se reproduira pas. Si Anna avait su que ça se terminerait ainsi, elle ne vous aurait jamais approché. Vous pouvez comprendre ça. Vous avez besoin d'aide, d'une aide avec des professionnels.

Kathrine se leva et se plaça devant lui.

— Je me suis renseignée un peu sur vous, poursuivit-elle. J'ai appelé différents services et j'ai appris que votre mère est décédée il y a quelques années. J'ai même parlé avec certains de ses, non de vos voisins. Ils m'ont fait comprendre que vous et votre mère étiez très proches. Alors si vous ne laissez pas ma fille tranquille, je ferai en sorte de vous pourrir la vie. Vous comprenez ce que je dis ? Je vous ferai des scènes en public.

La lèvre inférieure d'Erik se mit à trembler. Était-ce sous l'effet de la nervosité ou de la colère ? Plutôt cette dernière. Mais Kathrine ne se laissait pas intimider aussi facilement.

— La balle est dans votre camp, conclut-elle.

Il arrivait à Anna de faire un blocage sur un mot. Le plus souvent, c'était un mot de tous les jours ou tellement répété qu'il lui apparaissait soudain comme vidé de sens. C'est tout juste si elle était capable de le prononcer et il ne signifiait absolument rien. Mais à cet instant, c'était différent.

Les lettres dansaient devant ses yeux. Des taches noires sur un fond blanc qu'elle reconnaissait chacune prise séparément mais qui mises bout à bout étaient incompréhensibles. Anna força ses yeux à aller de gauche à droite, ligne après ligne, de haut en bas. Mais impossible de saisir le sens des mots isolés et encore moins celui des phrases.

Son cerveau était au point mort. Faux, il était en surcharge au point de ne plus prendre en compte ce que son champ de vision englobait. Les voix et les bruits familiers du bureau avaient également disparu. Quelqu'un avait coupé le son et Anna avait seulement conscience de ses lèvres tendues. Elle avait l'impression qu'elles étaient toutes gonflées.

Elle tourna la page, fit semblant de lire la suite, alors même qu'elle était impuissante à détacher les yeux de son portable posé sur la table.

Anna se passa la langue sur les lèvres. Enflées comme si elle avait avalé du poison.

Même éteint, le téléphone l'obsédait. Il vibrait de sa propre initiative. Des vibrations qui se transmettaient à la table, qui faisaient vaciller la lumière des lampes et trembler les étagères, provoquant la chute des classeurs, des livres, des papiers sur le sol, tandis que les gens en criant couraient, en vain, se réfugier sous leurs bureaux.

— Allô, ici la Terre pour Anna Stenberg.

Elle redressa la tête et aperçut Sissela qui la regardait d'un air dubitatif.

— Quoi ?

— Déjeuner.

— Oui, bien sûr.

Anna lâcha les feuilles qu'elle s'était évertuée à lire et se leva.

— Elle n'a pas dormi cette nuit non plus, entendit-elle Sissela expliquer à Trude.

Erik regarda le sol, ses yeux cherchèrent où se poser.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive. Depuis que ma mère est morte, tout s'effondre. Je croyais en venant ici que les choses s'arrangeraient. Quand j'ai rencontré Anna, c'était comme si enfin...

Ses yeux étaient suppliants.

— Vous n'avez jamais rencontré quelqu'un avec la sensation que vous étiez prédestinés l'un à l'autre ?

Kathrine examinait le visage de cet homme, ne sachant trop quoi répondre.

— Je ne lui veux pas de mal, je suis seul, c'est tout.

Kathrine hésitait. Erik rentra la tête dans les épaules et eut un sourire gêné.

— Je me sens tout bête, reprit-il. C'est comme si on m'obligeait à devenir une personne que je ne veux pas être. Et c'est encore pire quand on ne me laisse pas la possibilité de m'expliquer. Un peu comme quand un tiers vous qualifie de bizarre. Que répondre à ça ? Qu'on n'est pas comme ça ? Est-ce qu'on est seulement crédible ?

Kathrine lui fit signe de poursuivre.

— C'est un cercle vicieux. Anna décide que c'est terminé et je n'ai pas d'autre choix que d'accepter. Si j'essaie de faire quelque chose, on me trouve pénible, on dit que je la poursuis de mes assiduités ou pire encore. Tout ce qu'on peut faire, c'est agiter les mains et promettre, ou jurer, qu'on est normal.

Il secoua la tête :

— Vous êtes la première personne à me parler.

— La vidéo...

— Je l'ai effacée, dit Erik en baissant les yeux. Sincèrement, cela m'a beaucoup coûté. C'était la seule chose qui me restait. En même temps, je comprends que... Je ne l'ai pas filmée parce que j'avais une idée derrière la tête, je voudrais que vous le sachiez, reprit-il en relevant la tête. Je comprends que c'est une idée qui peut paraître folle, mais je voulais seulement garder un souvenir des moments qu'on a passés ensemble, Anna et moi.

— Alors il n'y a plus de vidéo ?

— Je ne voulais pas risquer qu'elle tombe entre de mauvaises mains.

— Comment ça ?

Erik haussa les épaules.

— On ne sait jamais. Je n'aurais pas dû faire ça, d'ailleurs ce n'est pas dans mes habitudes. J'espère que vous me comprenez.

Kathrine ne dit rien. Son silence l'obligeait à poursuivre. Il rit, un peu mal à l'aise, et changea de position.

— Je ne sais pas ce que je dois faire maintenant. Je n'ai pas de travail, je ne connais personne. Je vais sans doute rentrer à Stockholm. Il ne me reste rien, en quelque sorte.

— C'est peut-être tout aussi bien, commenta Kathrine.

Il réagit. Comme s'il avait espéré des objections et des tentatives de persuasion, et qu'il était déçu de ne pas y avoir eu droit.

— Pour moi, ça signifiait beaucoup, dit-il. Pour Anna, c'était juste une partie de jambes en l'air, une parenthèse bienvenue dans son triste quotidien. De quoi pouvoir se vanter auprès de ses amies.

— Vous ne connaissez pas ma fille. Elle n'en aurait jamais parlé.

— Ah bon ? rétorqua Erik. Vous me paraissez drôlement bien informée.

— Si elle m'a raconté tout ça, c'est parce que vous lui faites peur.

— Je lui fais peur ? C'est elle qui me fait peur. Comment une personne adulte peut-elle coucher avec quelqu'un sans que cela signifie quelque chose ? Expliquez-moi ça. Et ensuite, quand on change d'avis, on s'en va avec un « Merci et salut » !

Il regretta de s'être emporté et tenta de jouer la carte de l'humilité en courbant les épaules. Kathrine inspira profondément et hocha la tête.

— C'est bien ce que m'a dit ma fille, constata-t-elle.

— Quoi donc ?

— Que vous avez l'air normal mais que vous ne l'êtes pas.

— Elle a dit ça ?

Erik la dévisageait avec l'air de trouver ça très drôle. Kathrine conservait une mine grave.

— Je me flatte d'être naïve et crédule, dit-elle. Mais contrairement à ce que pensent les gens, ça ne vient pas tout seul. C'est le fruit d'un travail réfléchi et constant. On se force à ne pas penser aux gens qui ne vous veulent pas de bien. Sinon, on se méfie de tout le monde, et pour finir on devient amer et cynique.

Erik se passa la langue sur la lèvre inférieure et fit une grimace de lassitude. Kathrine l'observa avec attention.

— Qu'est-ce que je fais ici alors que j'ai le sentiment désagréable que vous ne me voulez pas du bien ? À moi pas plus qu'à ma fille.

La sonnerie de son téléphone l'interrompt. Son portable était resté dans son sac à main dans l'entrée.

— Je vais aller répondre. Je crois que vous et moi, nous nous

sommes tout dit.

Les lèvres d'Anna lui semblèrent moins enflées après le repas et elle avait repris pied dans la réalité. Elle entendait ce qui se disait, pouvait se livrer à de petits commentaires, prouver ainsi qu'elle existait. C'était important. Sissela était un général anxieux qui avait besoin d'être rassuré par ses troupes. Mieux valait ne pas passer pour un tire-au-flanc. Il faut dire qu'elle avait de bonnes raisons d'être inquiète : Anna et Trude formaient un parfait binôme. Elles s'entendaient bien, riaient des mêmes choses et pas forcément aux dépens des autres. L'humeur de Sissela variait selon qu'elle avait une victime toute désignée ou pas.

— Alors, ça vous dit ? On prend le café là-haut ?

Elles se dirigeaient vers l'ascenseur quand Renée interpella Anna :

— Anna ! Ta maman a cherché à te joindre.

— OK, merci.

— Tu seras aussi en réunion tout l'après-midi ?

— Non, pas cet après-midi.

Elles entrèrent dans la cabine.

— Tu étais en réunion ? s'étonna Sissela. Premières nouvelles.

— J'avais du travail en retard. Je finis par être déconcentrée par tous ces coups de fil.

— Voilà ce que c'est que d'avoir du succès, lança Sissela avec une pointe d'ironie et un clin d'œil à Trude. J'aimerais bien recueillir autant de suffrages.

Anna les laissa dans le coin cuisine, alla à son bureau et appela sa mère. Ça sonna dans le vide. À cette heure-là, la salle de rédaction était presque déserte et elle n'avait aucune collaboratrice à proximité. Quand le répondeur se mit en marche, elle raccrocha.

Elle composa alors le numéro de la ligne directe de Karlsson, le policier auquel elle avait parlé.

— Oui, je suis allé discuter avec ce garçon, dit-il gaiement. Je crois que je lui ai montré qu'on ne plaisantait pas. S'il devait vous importuner encore, faites-moi signe et j'interviendrai.

— Merci, dit Anna qui sentit son corps se relâcher. Si vous saviez ce que cela signifie pour moi. Merci infiniment.

— De rien. On est là pour ça.

Quand elle raccrocha, elle faillit pleurer de bonheur. Soudain elle

prit conscience de la douleur. Elle avait des courbatures dans le dos et les épaules, et il lui semblait qu'elle émergeait comme après de longues heures d'examen.

— Vous entendez ce que je vous dis ? s'écria Kathrine. Lâchez-moi. Erik lui barrait la route.

— Vous ne comprenez pas ? Je dis les choses telles qu'elles sont. Anna avait raison. Ce n'était pas le fruit de son imagination.

Kathrine essaya d'écarter Erik, mais il plaqua son bras contre sa cage thoracique et la poussa en arrière

— Mais ça ne va pas, non ? Lâchez-moi !

Elle poussa un cri qu'Erik étouffa de la main.

— Chut, dit-il, ne criez pas.

Kathrine voulut se dégager mais Erik la serra avec plus de force encore et lui boucha le nez du pouce et de l'index. Elle agita frénétiquement les bras. Il n'avait pas le choix, il était obligé d'en passer par là. Kathrine eut beau tout faire pour se libérer, Erik n'avait aucun mal à la maîtriser. Elle se débattit, elle manquait d'air et donnait des coups de pied dans une tentative désespérée de s'arracher à son étreinte. Il lui chuchota à l'oreille :

— S'il vous plaît, ne criez pas.

Le téléphone cessa de sonner, mais la dernière sonnerie restait dans l'air, remplissant toute la pièce.

— Chut, répéta Erik tout doucement.

Le dos de Kathrine se banda comme un arc et elle rua une dernière fois. Erik cligna des yeux sans relâcher la pression. Le corps de Kathrine fut parcouru d'un long frisson avant de devenir tout mou. Erik ne relâcha pas sa prise tout de suite et attendit un moment pour la laisser couler au sol.

— Ne dites rien. Surtout ne dites rien.

Anna raccrocha et rejoignit les autres.

— Nous étions en train de nous demander s'il t'était arrivé quelque chose, dit Sissela.

— Nous ? protesta Trude. Parle pour toi.

— Qu'est-ce qui aurait bien pu m'arriver ? s'étonna Anna.

— Tu ne dors plus, tu demandes à ce qu'on bloque tes appels. Et ton mari t'emmène au boulot en voiture. Il a fait une bêtise ?

— Qui ça ?

— Magnus. Il te trompe ?

— Mais de quoi tu parles ?

Sissela fit un geste des mains pour signifier son innocence.

— Non, excuse-nous. On s'inquiète pour toi, c'est tout. On voudrait que tu ailles bien.

— Encore une fois, la corrigea Trude, parle pour toi.

Sissela se tourna vers elle.

— Tu ne veux pas qu'Anna aille bien ?

Trude soupira.

— Tu exagères, Sissela.

Anna se leva.

— Excusez-moi, dit-elle avant de pivoter sur ses talons pour retourner dans la salle de rédaction.

— Mais quoi ? s'écria Sissela. Je disais ça pour plaisanter.

Anna s'installa à son bureau, saisit son portable éteint et le tripota un moment avant de le rallumer. Elle ne quitta pas l'écran des yeux pendant la recherche de réseau. Moins d'une minute plus tard, elle constata que personne n'avait cherché à la joindre, n'avait laissé un message en absence ou envoyé un SMS.

Une vague de bonheur l'envahit. Elle rappela sa mère. Quatre sonneries avant que le répondeur se mette en marche.

— Coucou, maman, c'est moi. Tu as cherché à me joindre. Désolée d'avoir dû écouter la conversation hier. Il a appelé. Mais maintenant la police lui a parlé. J'espère qu'il va laisser tomber. Croisons les doigts. J'essaierai de te rappeler plus tard. Bisous.

Assis par terre, Erik était en sueur. Il regarda Kathrine, tendit un bras et posa ses doigts sur son cou pour chercher son pouls. Il lui donna quelques tapes sur la joue. Aucune réaction. Les traits de son visage étaient flasques, lui conférant un air différent.

Il se releva d'un bond, regarda autour de lui et pointa un doigt sur elle.

— Je vous avais dit de vous taire ! lança-t-il avant de la toucher du bout du pied.

Devant son absence de réaction, il recula, se cogna à la table de la cuisine, s'obligea à respirer lentement.

— Je n'ai pas serré fort, dit-il. C'est vous qui avez refusé d'écouter.

Ses yeux étaient grands ouverts, vides et accusateurs à la fois. Erik se détourna. Il ne voulait pas la voir.

— Vous ne m'avez pas laissé le choix.

Le téléphone de Kathrine sonna encore une fois. Erik enjamba son corps sans vie, comme s'il s'était agi d'un serpent venimeux, ouvrit son sac à main et lut sur l'écran : *Anna*.

Erik voulait répondre, entendre sa voix, et dut lutter pour ne pas céder à son impulsion première.

Le téléphone se tut. Il jeta un regard sur Kathrine. Il n'y avait aucune trace de strangulation. Il n'avait pas serré fort, il l'avait seulement empêchée de décrocher. Et maintenant elle était couchée là. Immobile, toute molle et les yeux fixes. Il se pencha et lui secoua doucement l'épaule.

On ne pouvait pas l'en rendre responsable, il n'avait rien fait. Il s'était contenté de la tenir contre lui, et pas spécialement fort. Ce n'était pas sa faute. Elle s'était montrée hystérique, comme si subitement elle avait été quelqu'un d'autre.

Peut-être qu'elle souffrait d'un défaut cardiaque ? Loin d'être impensable, c'était au contraire plus que probable. Faire tout ce cirque comme ça sans prévenir...

Il s'agissait de réfléchir. Posément.

Pas question de laisser une circonstance malheureuse influencer sur sa vie future. C'était injuste. La vie jusqu'ici n'avait jamais été juste, pas envers lui, mais il y avait des limites. C'était la preuve, une fois de plus, que c'était toujours lui qui tirait la paille la plus courte. Pourquoi

devait-il être puni ? C'était une erreur, une erreur vue selon une perspective divine. Il était jeune, elle était vieille. Vieille, tatillonne et satisfaite d'elle-même. Le monde ne perdait rien avec elle, non. Rien du tout.

C'était la faute d'Anna. Elle avait contaminé sa mère avec son récit malveillant. Avait réécrit l'histoire pour rejeter toute la faute sur lui.

Erik avait fait un effort. Avait essayé d'écouter. Et comment le remerciait-on ? En l'accusant de la manière la plus horrible. Tout comme sa fille, Kathrine avait décidé de la marche du monde et refusait de voir que sa vérité n'était pas nécessairement celle des autres. Elle se vantait d'être bonne et de tout savoir, c'en était écœurant, et quand un truc clochait, elle fermait les yeux et souriait, comme si de rien n'était.

Il avait besoin de temps. Anna continuerait à appeler. Il regarda sa montre. Une heure moins le quart. Anna était au travail.

Le téléphone de Kathrine émit un signal sonore.

Quelqu'un avait laissé un message. Il sortit l'appareil du sac à main et enclencha le mode répondeur. C'était la voix familière d'Anna. Celle qu'il avait entendue dans tant de versions différentes.

« Coucou, maman, c'est moi. Tu as cherché à me joindre. Désolée d'avoir dû écourter la conversation hier. Il a appelé. Mais maintenant la police lui a parlé. J'espère qu'il va laisser tomber. Croisons les doigts. J'essaierai de te rappeler plus tard. Bisous »

Il a appelé.

La manière dont elle avait dit ça. Comme s'il était un fou qui la persécutait. Comme si elle ne souhaitait en aucune façon son attention et ne voulait qu'une chose, qu'il se tienne loin d'elle. Comme s'il était le seul à être intéressé. Erik sentit monter la colère. Elle mentait. Et sans vergogne. La garce.

Une autre pensée se fraya son chemin dans sa conscience. Anna ne mentionnait pas la visite de sa mère chez lui, ne demandait pas comment ça s'était passé. En d'autres termes, Kathrine avait dit la vérité quand elle avait déclaré être venue de sa propre initiative.

Voilà qui arrangeait plutôt ses affaires. À défaut d'autre chose.

Il fit défiler les textos. Lut ce qu'Anna avait écrit. Des messages courts : des rappels de rendez-vous, des félicitations, des questions pour savoir ce qu'elle désirait pour son anniversaire, des commentaires, des exclamations. Rien sur lui, rien.

Il passa en revue les autres conversations de Kathrine, la plupart avec des amies de longue date. Leur contenu évoquait principalement leurs familles respectives, et des questions pratiques concernant des excursions d'un jour à caractère culturel. Son échange le plus long avait été avec une amie prénommée Ditte. Erik lut attentivement et en déduisit que Ditte était une Danoise férue de culture avec qui Kathrine

se rendait à l'opéra ou au théâtre. Il se la représentait sans problème. Le téléphone se mit à vibrer et l'écran annonça qu'il s'agissait d'Anna. Pris de panique, Erik enfonça la touche « Refuser ».

Il n'aurait pas dû. Ou peut-être que si, justement.

Anna avait visiblement l'habitude de pouvoir joindre sa maman sans difficulté, quand l'envie lui en prenait, et elle continuerait à rappeler jusqu'à ce que Kathrine décroche.

Erik avait besoin de temps. De temps et d'un alibi. Il alla sur la messagerie et écrivit :

Au Danemark chez Ditte, te rappelle demain.

Il hésita une seconde avant d'appuyer sur « Envoyer ». Puis se rendit compte qu'il ne savait pas ce que faisait cette Ditte. Elle était peut-être à l'étranger en ce moment ou dans le coma. Il avait pris un risque. C'était idiot. Un téléphone était facilement traçable. Il fallait qu'il s'en débarrasse, et vite.

Il posa l'appareil sur la table de la cuisine et fit un tour dans l'appartement. Rester calme, surtout. Ne pas paniquer. Il observa le corps inerte de Kathrine. Elle n'était pas grande. Ne pesait pas bien lourd. Soixante kilos grand max. Il prit son sac à main et inspecta son contenu. Son portefeuille contenait six cent quarante couronnes, une vingtaine de tickets de carte bancaire et une demi-douzaine de cartes de fidélité. Il s'empara de l'argent et du trousseau de clés, referma le sac.

Soixante kilos, c'était rien. Il avait levé des filets sur des flétans qui faisaient trois fois ce poids quand il travaillait à la poissonnerie. Il jeta un coup d'œil au corps, sentit une vague odeur d'urine et d'excréments. Il retroussa ses manches le plus haut possible, se pencha et le souleva. La tête retomba sur le côté et, affolé, il le lâcha. Kathrine s'écrasa par terre avec un bruit sourd et il la fixa, en retenant son souffle.

Quand il comprit que le mouvement de la tête n'avait pas été volontaire, il se pencha de nouveau, prit le cadavre de Kathrine à bras le corps et alla le déposer dans la baignoire. Puis il rejoignit la cuisine, se lava les avant-bras.

Il inspecta le sol. Un peu mouillé, pas plus. De l'urine. Il essuya le carrelage avec du papier absorbant.

Il fallait sortir le corps de l'appartement le plus vite possible, et sans paraître trop pressé ou désespéré pour ne pas éveiller les soupçons. Mais comment faire ? C'était impossible. en tout cas pas en un seul morceau.

Il se rendit dans la salle de bains et regarda le corps. Elle était un poisson, il s'en apercevait à présent.

Nouveau signal sonore. Nouveau message.

Erik répondit :

Merci. Je le ferai, promis.

Beaucoup de femmes redoutaient de ressembler à leurs mères en vieillissant. Qu'il s'agisse de la voix, des gestes, de la peau relâchée du visage, de leur réticence aux changements ou autres. Apparemment, cette crainte était largement partagée par celles ayant atteint la quarantaine et plus.

Pour Anna, c'était le contraire. Elle ne pouvait imaginer sort plus enviable et rêvait parfois d'être le portrait de sa mère. Il lui arrivait même de lui envier son âge. Anna avait hâte d'atteindre cette phase dans l'existence où l'on cessait de vivre dans une inquiétude sans fondement et l'on se sentait assez sûre de soi pour dire ce que l'on pensait et suffisamment humble pour ne pas juger autrui. Sa mère n'oubliait jamais que chaque être humain avait vécu des drames, il suffisait de gratter un peu sous la surface.

La mère d'Anna possédait cette faculté de se réjouir et de chercher toujours à s'améliorer.

Cette histoire de Copenhague, par exemple. Neuf habitants de Helsingborg sur dix se flattaient d'habiter près du continent, mais combien de fois prenaient-ils le ferry pour aller de l'autre côté ? Pas vraiment tous les jours.

Anna prit le téléphone et appela la réception. Après s'être assurée auprès de Renée que personne n'avait cherché à la joindre, elle reprit les feuilles qu'elle avait eu tant de mal à déchiffrer et fit une nouvelle tentative. Cette fois, les lettres dessinèrent des mots dotés de sens et qui, accolés, formaient un texte qui, à défaut d'être distrayant, était du moins compréhensible.

Après avoir cherché du papier et un stylo, Erik s'installa à la table de la cuisine. Il tapota le bout de son stylo contre ses dents du bas. De quoi avait-il besoin ?

– *Feuille de boucher*

Ou un couteau asiatique à lame carrée multi-usage. Il en trouverait une variante chez Ikea. Son propre couteau à pain ne se prêtait pas à ce qu'il voulait en faire, et son couteau de poissonnier ne pouvait servir qu'à taillader la peau et les muscles. À part ça, de peu d'utilité.

– *Sacs-poubelle*

Combien ? Il sortit de la cuisine pour aller observer Kathrine. Ses jambes étaient repliées. Il les plia encore plus. Même chose pour les bras. Une fois le cadavre rigide, ce serait beaucoup plus difficile. Le tronc posait le plus de problèmes. Il serait obligé de trancher juste sous les côtes. Et de couper la tête.

Deux sacs pour les bras et les jambes. Un pour le bassin et la tête, un pour le reste du tronc. Soit quatre. Doublés bien sûr pour ne pas risquer qu'ils craquent. Donc huit. Plus un pour les vêtements et les débris.

Il s'assit de nouveau devant sa liste. Quoi d'autre ? On ne pouvait pas faire des allers-retours avec plusieurs sacs-poubelle de vingt kilos. Ça paraîtrait forcément bizarre.

– *Cartons de déménagement*

Naturellement. Faciles à porter, ils ne susciteraient aucune curiosité. Ils se vendaient par lots de dix chez Ikea.

Les viscères. Que faire de ces organes mous ? Il se creusa les méninges.

– *Mixeur*

Il pourrait vider la bouillie obtenue dans la cuvette des toilettes.

Pour l'odeur, il faudrait veiller à bien refermer les sacs avant de les sortir. S'il choisissait de s'en débarrasser en mer, il lui faudrait nécessairement les ouvrir pour y ajouter des pierres ou un lest quelconque, puis chasser le maximum d'air avant de les lier. En d'autres termes, il fallait qu'il puisse ouvrir et fermer les sacs sans mal.

– *Courroies, tenailles*

Quoi d'autre ? Ah oui...

– *Gants, tablier*

Des gants de vaisselle feraient l'affaire. Le tablier devrait être en plastique pour être plus facile à nettoyer après.

Il fourra la liste dans la poche arrière de son pantalon, vérifia qu'il avait ses clés de voiture sur lui et sortit.

Erik mit le portable de Kathrine en mode silencieux, l'essuya avec son pull et le jeta dans une poubelle à papier devant le magasin. Il le laissa allumé pour que des recherches éventuelles montrent qu'elle avait quitté l'appartement d'Erik et était venue au centre commercial de Väla. Il prit un chariot et se dépêcha d'entrer dans le magasin d'ameublement.

Il dénicha les articles qu'il avait couchés sur sa liste. Comme il ne trouvait pas le tablier qu'il souhaitait, il acheta un rouleau supplémentaire de sacs-poubelle. Il en ferait son tablier. Il rangea la marchandise dans son coffre et retourna à l'appartement. Il fut tout heureux de trouver une place de libre juste devant la porte. Voilà qui faciliterait les choses.

Un quart d'heure plus tard, il avait tout transporté là-haut et s'était fabriqué une combinaison en sacs-poubelle noirs avec des trous pour les membres et la tête. Il portait un tee-shirt en dessous et avait enfilé des gants de vaisselle jaunes. Sur l'abattant des toilettes se trouvaient les ciseaux, le couteau à lever les filets et le hachoir, par terre un sac-poubelle vide.

À un moment, il fut sur le point d'abandonner. Une personne n'était pas un flétan. Il dut couper, hacher, trancher, jura comme un charretier et eut toutes les peines du monde à découper les membres. Quand, tel un chirurgien, il ouvrit le ventre, les intestins jaillirent. Ça sentait horriblement mauvais et il dut opérer des va-et-vient entre la salle de bains et la cuisine pour détacher et mixer les viscères qu'il jetait ensuite dans les toilettes. Il eut un problème avec le tronc qui, même privé de tête, était trop grand pour tenir dans un carton. Il fut contraint de le trancher en deux.

Il était plus de 5 heures de l'après-midi quand il put enfin enlever ses gants et se nettoyer. Il prit un carton, le monta avec force grognements et en fit trois autres dans la foulée avant de constater qu'il faisait déjà sombre dehors. Cela lui convenait parfaitement.

Tout un après-midi sans qu'il se manifeste... Le soulagement cédait petit à petit la place à l'inquiétude. Anna avait cru à plusieurs reprises le danger écarté et avait appris à se méfier de l'eau qui dort. Erik Månsson possédait deux personnalités. L'une normale et charmante, l'autre déséquilibrée et intraitable.

Pourtant, elle avait été très claire. C'était d'ailleurs peut-être là le problème, elle y avait été sans détour et l'avait blessé. C'était selon toute vraisemblance ce qui s'était passé. Sinon, pourquoi aurait-il réagi de manière si agressive ?

Elle se rendit à l'arrêt de bus et observa les alentours, au cas où elle reconnaîtrait sa voiture. Elle était terrorisée à l'idée qu'il puisse surgir désormais n'importe où n'importe quand.

Était-il psychologiquement instable ? Un malade ? Les psychopathes étaient censément difficiles à percer à jour dans un premier temps et gagnaient aisément la confiance d'autrui, avant de changer du tout au tout. Erik Månsson était fêlé, ça oui. Restait à savoir s'il était également dangereux. C'était déjà assez inquiétant de savoir qu'il pouvait rôder à l'abri derrière les buissons.

Et la vidéo, mon Dieu, la vidéo !

Anna sentit tout son corps se mettre à transpirer. À quoi bon se voiler la face plus longtemps ? Erik Månsson était malade, il était complètement timbré. À moins que filmer ses ébats ne soit normal aux yeux de la nouvelle génération ? Les jeunes d'aujourd'hui n'arrêtaient pas de commenter leurs plus petits faits et gestes sur les réseaux sociaux, de sorte que tout le monde était au courant de tout.

Elle vit le bus arriver et sortit sa carte. Le bus s'arrêta. Elle monta et scruta chaque passager tout en longeant l'allée centrale. Elle s'assit tout au fond, désireuse d'avoir une vue d'ensemble pour s'épargner les mauvaises surprises.

Erik brossa longuement les ongles de Kathrine. Elle avait essayé de le griffer. Il lava chaque morceau du corps sous le jet de la douche et les sécha soigneusement avec une serviette, avant de les placer dans des sacs-poubelle doublés qu'il entreposa dans les cartons de déménagement. Puis il récura la baignoire et le lavabo avant de prendre une douche rapide.

Où se débarrasser du corps ?

Le plus simple eût été de le jeter à la mer. Mais il aurait fallu disposer d'un bateau et même s'il avait pu s'en procurer un, charger les cartons de déménagement à bord sans attirer l'attention n'aurait pas été une mince affaire. Le littoral était très surveillé. Il y avait toujours des gens qui regardaient avec des jumelles pour voir ce qui se passait près des plages.

Une autre solution consistait à se rendre à Kullaberg et, à la faveur de l'obscurité, à précipiter les sacs du haut de la falaise, mais il ne s'écoulerait pas deux semaines avant qu'un plongeur fasse les gros titres dans la presse locale avec sa découverte macabre.

Une déchetterie ? Non, il y avait des caméras de surveillance partout.

Mais au fond, était-il obligé de dissimuler le corps ? L'essentiel était de s'en défaire sans être repéré.

Il sortit sur le palier, appela l'ascenseur, porta un à un les cartons dans la cabine et descendit.

— Eh, vous déménagez ? dit un voisin aimable en lui tenant la porte. Si vous voulez, je peux vous donner un coup de main.

Erik déclina poliment et transbahuta seul les cartons dans la voiture.

Comme tout était simple dès qu'on n'avait pas à se cacher. Pourquoi faire un drame de tout ? Quand tout le monde criait, on n'entendait que celui qui chuchotait. Erik déchargerait les cartons à l'extérieur du dépôt-vente Myrorna et personne ne ferait attention à lui. Encore qu'on ne savait jamais. Autant qu'on ne découvre pas le corps avant quelques jours.

Il roula vers le nord, sans raison particulière, seulement parce que cela lui parut naturel de prendre cette direction. Peut-être parce qu'elle habitait par là. En face de la Margaretaplatsen, il remarqua une

façade en rénovation. Une benne de chantier dans la rue. Il alla jusqu'à Pålshö, fit demi-tour et se gara devant. Il ouvrit son coffre, sortit les cartons, prit les sacs-poubelle noirs et les balança dans la benne.

Un couple âgé passa devant lui. Ils le regardèrent et Erik leur fit un beau sourire qu'ils lui rendirent, sans doute conscients de la difficulté à se débarrasser des encombrants. Erik remplaça les cartons vides dans son coffre de voiture et repartit. Il trouva plus au sud un endroit pour la collecte des déchets, déchira les cartons en petits morceaux qu'il jeta dans le container vert adéquat.

En rentrant, il découvrit que quelqu'un avait pris sa place de parking. Une place idéale. Pourquoi fallait-il toujours que ça tombe sur lui ?

— Tu m’as dit que ta mère était où déjà ?

— À Copenhague. Chez Ditte.

Anna avait répondu de manière mécanique. Ses pensées étaient ailleurs, presque à la fête. Car quand le bus était passé devant l’immeuble d’Erik, elle l’avait vu charger des cartons dans sa voiture. Qu’avait bien pu lui dire le policier pour qu’il fasse ses valises ? Au fond, peu importait. S’il quittait pour de bon la ville, mon Dieu, quel soulagement !

— Pour le théâtre ? demanda Magnus.

Anna haussa les épaules.

— Aucune idée.

— J’ai du mal à saisir pourquoi ça l’intéresse à ce point. Être coincé dans une salle avec quatre cents dentistes qui jouent aux intellectuels...

— Des dentistes ?

— Le seul corps de métier qui va au théâtre.

— Tu m’en apprends des choses.

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores, constata Magnus d’une voix enjouée avant de redevenir sérieux : Je ne vois vraiment pas l’intérêt. C’est une forme artistique morte. Qu’est-ce que tu reproches au cinéma ?

— L’un n’exclut pas l’autre.

— C’est fou comme tu es conciliante aujourd’hui.

Le rire de Hedda leur parvint depuis sa chambre. Elle bavardait sur Skype avec une camarade. La porte était fermée. Anna et Magnus sourirent.

— Quand je pense qu’à son âge on trouvait que le théâtre c’était super, dit Magnus. Ah, le temps passe !

— Oui, ce n’est plus une petite fille.

— Comme tu dis.

Ils s’installèrent côte à côte dans le canapé et regardèrent les infos qui présentaient toujours des manières originales de trouver la mort. Magnus saisit la main d’Anna. Elle lui jeta un bref coup d’œil en souriant avant de fixer de nouveau l’écran en avalant péniblement sa salive.

Hedda se précipita hors de sa chambre, rappelant à Anna comment

était sa vie avant qu'elle se fige dans sa forme actuelle.

— Maman, tu me prêtes ton téléphone ?

— Tu as le tien.

— Mais tu as des jeux plus drôles dessus !

Magnus adressa un regard de reproche à sa femme.

— Je crois que je l'ai oublié à mon travail, hasarda-t-elle.

Hedda avait déjà plongé la main dans le sac de sa mère.

— Non, il est là.

— Ma chérie, je n'aime pas que tu fouilles dans mon sac.

— Tu as un appel en absence.

Anna se sentit rougir. Elle était consciente que son trouble était visible. Elle n'avait jamais été douée pour dissimuler ses émotions. Même des étrangers pouvaient lire en elle comme dans un livre ouvert.

— C'est un très long numéro, dit Hedda.

Anna se releva rapidement du canapé et s'approcha de sa fille.

— S'il te plaît, ma chérie...

Hedda lui tendit le téléphone.

— C'est un numéro danois, dit Anna, soulagée.

— Ce doit être ta mère qui appelle de chez Ditte, avança Magnus.

— Je peux la rappeler plus tard, si tu veux.

Depuis quand Anna demandait-elle à son mari son autorisation pour passer un simple coup de fil ?

— Elles ne devaient pas aller au théâtre ? fit remarquer Magnus.

— Je ne sais pas.

— C'est toujours ce qu'elles font. Elle a laissé un message ?

— Non.

— Dans ce cas...

Pourquoi tenait-elle compte de l'avis de son mari ? Cela ne lui ressemblait pourtant pas.

— Tu me passes ton portable ? insista Hedda.

— D'accord, capitula Anna en le lui donnant. Mais pas longtemps.

— OK...

— C'est celui du magazine, tu sais, ce n'est pas le mien.

Hedda retourna dans sa chambre et Anna n'eut d'autre choix que de rejoindre son mari sur le canapé. Elle regarda droit devant elle. Son téléphone était une grenade dégoupillée qui menaçait à tout moment d'exploser et d'anéantir sa famille.

— Pourquoi c'est si important tout à coup ? demanda Magnus.

— Quoi donc ?

— Ton portable.

— Elle change les réglages, enfin je ne sais pas ce qu'elle trafique.

Et si jamais elle le casse...

Magnus soupira avec lassitude.

Erik dormit bien, malgré une douleur au dos après les heures courbé en deux au-dessus de la baignoire. Quand il se réveilla, il faisait grand jour. Il s'étira, cligna des yeux, regarda sa montre et constata que c'était l'heure du déjeuner.

Il essaya de raisonner et passa en revue les tâches qui l'attendaient. Il lui fallait nettoyer la salle de bains à l'eau de Javel, se débarrasser du sac à main et des vêtements de Kathrine, ainsi que de la serviette ensanglantée dont il s'était servi pour sécher les morceaux de cadavre. Ça n'était pas insurmontable, au contraire, ça l'occuperait pendant cette journée.

Soudain il fut submergé par un sentiment de vide, la conviction bouleversante de l'insignifiance de toute chose. Erik resta tétanisé sur son lit, à fixer le plafond.

Non pas à cause des actes malheureux qu'il avait dû accomplir, non, cela était sans importance. Kathrine était un défi qu'il avait dû relever, un devoir dont il s'était acquitté. Non, ce qui l'empêchait de respirer, c'était de se rendre compte que ça ne changeait rien. Le résultat de tous ses efforts était égal à zéro. La disparition de Kathrine ne ferait au contraire que rapprocher Anna et Magnus. Du moins, pendant une phase de transition.

D'un autre côté, songea Erik avec un regain d'espoir, ce n'était pas Kathrine qui les faisait rester ensemble. Si Anna continuait à vivre aux côtés de cet homme sans intérêt, c'était à cause de sa fille. Le décès de Kathrine pourrait rappeler à Anna sa propre mortalité et la faire mûrir en prenant conscience que son temps sur terre aussi était compté. Car c'était bien le cas. Les jours filaient à toute allure, la vie n'était pas éternelle. Anna ne pouvait continuer à se mentir à elle-même.

Erik se leva, d'humeur plus joyeuse. Il s'approcha de la fenêtre et regarda dans la rue. Celle-ci n'était guère animée. Passé l'heure de pointe, la circulation était fluide. Le feu rouge devant le Stadsteater bloquait rarement plus de quatre voitures à la fois.

Autant en finir avec ce qui lui restait à faire. Il alla dans la salle de bains, rinça les vêtements et la serviette, les tordit avant de les fourrer dans des sacs en plastique. Il frotta les murs, les sanitaires et les toilettes, et pour finir le sol. D'abord avec de l'Ajax et une brosse dure, puis encore une fois avec de l'eau de Javel. La baignoire semblait

comme neuve à part les éclats dans l'email causés par les coups de tranchoir.

Puis Erik prit une longue douche bien chaude.

Qui était au courant que Kathrine était venue lui rendre visite ? se demanda-t-il. Pas Anna, à en croire son SMS. Kathrine s'était rendue chez lui de sa propre initiative, pensant agir pour le bien de sa fille. Quand il lui avait demandé comment elle avait su le code, elle avait répondu qu'un homme l'avait laissée entrer, un homme qui sortait de l'immeuble. Il comprit qu'il devait s'agir du policier, cet imbécile grassouillet à qui Anna avait menti effrontément, ce type nul et imbu de lui-même qui avait eu le culot d'essayer de l'intimider dans son propre appartement !

Mais au fond, rien ne l'empêchait d'être ouvert et sincère et de reconnaître que Kathrine était venue le voir. Elle était effectivement passée et puis elle était repartie, dirait-il. Ce que même la localisation de son téléphone prouverait.

Erik sortit de la douche, se sécha et s'habilla. Il était sur le point de s'en aller quand il aperçut le saladier et le mixeur dans la cuisine. Il les avait lavés avec soin mais résolut qu'il était préférable de les sacrifier. Du sang pouvait toujours s'être incrusté quelque part.

Il jeta un rapide coup d'œil à son appartement tout propre, prit les sacs et descendit.

Reposée, contente, presque un peu excitée aussi, devait-elle s'avouer. Anna allait surprendre son mari, ce soir. Il méritait bien ça.

Elle avait travaillé avec efficacité toute la matinée, avait réglé son sort à la paperasse qui jonchait sa table, rédigé une demi-douzaine de légendes pour le reportage déjà écrit, traité tous ses mails et organisé deux séances de shooting.

Le téléphone sonna.

— Allô ?

— C'est Ditte.

— Bonjour, Ditte. Tu vas bien ? Est-ce que maman est partie ?

— Comment ça ?

Il fallut un moment pour tout tirer au clair : Kathrine n'avait pas été chez Ditte. Il n'avait d'ailleurs jamais été convenu qu'elle y aille.

— Mais où était-elle alors ? s'étonna Anna.

— Est-ce qu'elle s'est trouvé un homme ? demanda Ditte, ravie pour elle.

— Je ne crois pas. Elle me l'aurait dit.

— Demande-lui de me rappeler quand elle aura un moment, tu veux bien ?

— Bien sûr. Eh bien, à bientôt.

Anna raccrocha, le regard subitement vide. Sa mère avait-elle cherché à faire une surprise à Ditte en se présentant à l'improviste et il lui serait arrivé quelque chose en route ? Elle rappela Kathrine. Le répondeur se mit en marche au bout de la quatrième sonnerie.

— Ditte a appelé. Où es-tu ? Il t'est arrivé quelque chose ? S'il te plaît, donne-moi de tes nouvelles.

Trude lut l'inquiétude sur le visage d'Anna.

— Quand lui as-tu parlé pour la dernière fois ?

— Hier. Elle m'a envoyé un texto pour m'annoncer qu'elle allait voir son amie au Danemark. Mais elle n'est pas là-bas et selon Ditte, elles n'avaient pas projeté de se voir.

— Eh bien, dis donc, siffla Sissela en arquant les sourcils

Kathrine avait dû rencontrer un homme, c'était l'explication la plus plausible, celle à laquelle même Ditte avait immédiatement pensé, mais Anna ne se sentait pas rassurée pour autant.

Elle appela l'hôpital de Helsingborg. Personne du nom de Kathrine

Hansson. Le Rigshospital de Copenhague fit la même réponse. Au fond, tant mieux. La personne qu'elle eut en ligne était si serviable qu'elle vérifia dans un fichier central. Non, aucune Suédoise sous ce nom n'avait été admise à l'hôpital.

Anna repoussa sa chaise et enfila son manteau.

— Je vais faire un saut chez elle, histoire de vérifier qu'il ne lui est rien arrivé.

— Prends ma voiture, proposa Trude en lui jetant les clés.

— Merci, fit Anna en rattrapant le trousseau au vol.

Anna sonna, tendit l'oreille. Elle possédait un double des clés mais ne voulait pas débarquer sans prévenir. Comme elle n'entendait aucun bruit de pas, elle se décida à s'en servir et ouvrit.

— Maman ?

Elle referma la porte. Le journal du matin était resté par terre.

Anna fit le tour de l'appartement. Cuisine, salle de bains. Elle frappa doucement à la porte de la chambre à coucher. Si sa mère était au lit avec un homme, il fallait lui laisser un peu le temps. Adolescents, on se pelotait avec la crainte perpétuelle d'être surpris par ses parents. À présent, les rôles étaient inversés. Anna s'entendait déjà balbutier :

J'étais inquiète, tu comprends ? Je ne t'en veux pas du tout d'être en bonne compagnie, mais j'ai eu peur qu'il te soit arrivé quelque chose comme tu ne répondais pas au téléphone...

Il était peut-être marié. Et Kathrine ne voulait pas mettre sa fille dans l'embarras.

Anna ouvrit la porte de la chambre et jeta un coup d'œil prudent à l'intérieur. Le lit était fait. Si sa mère avait un amant, alors elle devait être chez lui. Anna prit son téléphone pour la énième fois. Toujours le répondeur. Elle ne laissa pas de message.

Elle trouva un stylo dans la cuisine et rédigea un mot sur le pense-bête aimanté au réfrigérateur.

Coucou, maman, tu es où ? Je commence à m'inquiéter. S'il te plaît, fais-moi signe dès que tu verras ce petit mot. Bisous, Anna.

Elle retourna à la rédaction, de plus en plus en proie au doute. Elles se parlaient quasiment tous les jours, sa mère et elle. Pourquoi Kathrine était-elle soudain si cachottière ?

On ne pouvait pas avoir le dos tourné cinq minutes que les richards des quartiers nord en profitaient pour remplir à ras bord la benne du chantier en se débarrassant de leurs foutus meubles et gadgets ! Ce n'est pas l'envie qui lui manquait de balancer le canapé, le bureau, les chaises et les sacs sur le trottoir. Mais ça ferait des histoires à n'en plus finir.

Pourquoi ne louaient-ils pas une remorque pour porter tout ça eux-mêmes à la décharge ? C'est ce qui se faisait dans les quartiers sud. Pas comme ici où les gens ne se prenaient pas pour rien. S'ils avaient du pognon, c'est parce qu'ils truandaient le fisc, c'était bien connu.

Il prit son portable dans la poche de son pantalon.

— Salut, c'est Kent. Tu peux passer chercher la benne que t'as installée hier ? Oui, elle est déjà pleine... Non, tout est combustible, t'as qu'à tout renverser dans le four... Et j'en voudrais une autre. Avec une caméra de surveillance et des parois sous tension... Demain seulement ? OK, c'est bon. Merci.

Un passant se dressa sur la pointe des pieds pour en inspecter le contenu. Kent lui lança un regard noir et l'homme se hâta de poursuivre son chemin.

Ah, si les gens n'y flanquaient pas tout leur bric-à-brac, ça n'attirerait pas autant les fouineurs.

On dirait des rats, songea Kent. Oui, ils ne valent guère mieux.

— Toujours pas de nouvelles ?

Anna secoua la tête. Magnus rentra le menton.

— Bizarre. Elle t'a dit qu'elle devait aller chez Ditte ?

— Oui.

— Est-ce qu'elle pourrait être chez quelqu'un d'autre ?

— Non, j'ai parlé à toutes ses connaissances.

— Il ne lui est quand même pas arrivé quelque chose ?

— J'ai appelé les hôpitaux. Et le journal du matin était resté par terre, ce qui prouve qu'elle n'a pas dormi chez elle cette nuit.

— Hé hé, fit Magnus avec un petit sourire.

Anne esquissa un sourire.

— Je ne comprends pas, si c'était le cas, pourquoi elle devrait le cacher.

Réfléchir à ce mystère lui était presque un plaisir, car pour la première fois depuis des semaines, elle était sur la même longueur d'onde que son mari et pouvait parler de ce qui occupait réellement son esprit.

— Elle fait des rencontres sur Internet ? demanda Magnus.

— Pas que je sache...

— Mais ?

— Cela ne m'étonnerait pas.

— Tant qu'elle ne tombe pas sur des fêlés.

Anna lui lança un regard inquiet.

— Ne dis pas ça. Pourquoi elle tomberait sur quelqu'un comme ça ?

Magnus haussa les épaules :

— Tu sais, il y a plein de gens bizarres.

— Arrête. Tu ne vois pas que je me fais du mouron ?

Anna se retourna et Magnus tendit un bras apaisant.

— Excuse-moi.

— Il est quelle heure ? demanda Anna avec un coup d'œil à sa montre. Cinq heures et quart. Je crois que je vais aller voir la police. Autant le faire. Cela va faire vingt-quatre heures qu'elle ne donne pas signe de vie.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

— C'est possible, mais je n'en ai rien à fiche. Reste ici pour attendre Hedda.

À moitié vautré dans sa chaise à roulettes, Karlsson jouait avec un stylo. Avait-il fait une erreur en se montrant trop serviable ? Fallait croire que oui, car la femme qui s'était plainte d'être harcelée par le jeune amateur de vidéos était déjà de retour au commissariat.

— Ma mère... commença Anna.

— Votre mère, répéta Karlsson, mal à l'aise d'avoir flanqué la frousse, la veille, au jeune homme en question.

— ... elle a disparu.

— Disparu ? fit Karlsson.

Il se consola avec la pensée qu'un type qui enregistre ses ébats sexuels en cachette ne pouvait pas être considéré comme tout à fait normal et qu'il avait malgré tout bien fait d'intervenir. Pour autant, la femme qui lui faisait face devait être une femme seule qui avait besoin d'attention. Il allait lui falloir faire preuve de fermeté, sinon elle trouverait un prétexte pour débarquer tous les quatre matins.

— Elle a dit qu'elle allait chez une amie au Danemark, mais elle n'y est pas.

— Si vous le dites.

— Et le journal était par terre dans l'entrée, ça signifie qu'elle n'est pas rentrée de la nuit. J'ai aussi appelé les hôpitaux ici et au Danemark.

— Ah, très bien. Et Bergman ?

Anna le regarda sans comprendre.

— Le réalisateur, précisa le commissaire en trouvant que ces deux-là faisaient la paire.

— Excusez-moi, mais il s'agit ici de ma mère.

— Vous l'avez déjà dit.

— Elle ne répond pas à mes appels.

— Ah bon ?

— Maman répond toujours quand je lui téléphone, insista Anna. Et si elle a un empêchement, elle me rappelle aussitôt.

— Une vraie maman.

Anna haussa les sourcils, surprise.

— Vous croyez que je vous raconte n'importe quoi ?

Karlsson arrêta de tripoter son stylo, se redressa, saisit le bord de la table et se rapprocha de son bureau.

Il ralluma son ordinateur, chaussa ses lunettes.

— Dans ce cas, nom, adresse, numéro d'identification.

Anna lui donna toutes ces informations qu'il enregistra, vérifiant avec soin qu'il avait la bonne orthographe. Cela prit un temps fou et Anna dut se faire violence pour garder son calme.

— Est-elle sénile ?

— Non, pourquoi ?

— Beaucoup de personnes qui disparaissent sont séniles.

— Ma mère a toute sa tête. Vous ne comprenez donc pas qu'il lui est arrivé quelque chose ? Est-ce que vous pouvez localiser son portable ?

Karlsson s'adossa à son siège et poussa un gros soupir.

— Est-ce que vous savez l'utilité qu'il y a à localiser un portable dans une grande ville ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Et Helsingborg n'est pas une si grande ville.

— Eh bien, pratiquement aucune. On obtient un angle à partir d'un mât de plus ou moins trente degrés, et une distance qui peut aller jusqu'à deux kilomètres. Cela nous fait une grosse part de gâteau, si je peux m'exprimer ainsi. Soixante-quinze pour cent des personnes séniles sont retrouvées dans un rayon de...

— Ma mère n'est pas sénile.

Karlsson n'écoutait pas.

— Tout ce qui est en dehors de ce rayon, c'est ce qu'on appelle le *Rest of the world*. C'est un système américain avec lequel on travaille, le *management search operation*, dit *MSO*. On met d'abord des chiens sur la piste. Si ça ne donne rien, alors on envoie un fax groupé aux livreurs de journaux, aux entreprises de gardiennage, etc. Enfin, on lance un avis de recherche pour solliciter des témoignages, bref on fait appel aux yeux de tout le monde. Alors localiser un portable, non, cela ne sert pas à grand-chose.

— Est-ce que mamie est partie ? demanda Hedda qui mangeait une orange devant l'évier.

— Non, elle n'est pas partie, dit Anna avec un coup d'œil agacé à Magnus qui n'avait pas su tenir sa langue ainsi qu'ils l'avaient décidé. Elle n'a pas donné de ses nouvelles, mais elle est quelque part, forcément.

— Pourquoi tu ne vérifies pas sur son portable ? demanda Hedda.

— Elle ne répond pas, j'ai appelé plein de fois.

— Sur l'ordi, je veux dire. Elle a cette application sur son téléphone. Si elle le perd ou s'il est volé, il suffit de regarder sur l'ordi sa géolocalisation.

— De quoi tu parles ?

Hedda soupira, désespérée de voir sa mère aussi perdue. Après s'être rincé les mains, elle alla chercher son ordinateur et écrivit une adresse dans le moteur de recherche. Anna et Magnus l'observaient, impressionnés.

— C'est quoi déjà, son numéro ?

Anna l'énonça et les doigts de Hedda coururent sur le clavier.

— Et son identifiant, maman ?

— Personne ne veut avoir le mien ? demanda Magnus.

Elle pointa l'écran du doigt. Un rond bleu y clignotait. Anna et Magnus s'entregardèrent.

— Mais qu'est-ce qu'elle fabrique là-bas ?

Le téléphone se trouvait quelque part devant le magasin Ikea, dans le centre commercial de Väla. Il n'avait pas bougé, depuis qu'ils étaient partis de chez eux. Le rond bleu était exactement à la même position.

— Il doit être dans une voiture garée pas loin, dit Anna. Hedda, reste ici. Si le point se déplace, tu nous appelles.

Elle acquiesça, contente de rendre service.

Anna et Magnus descendirent de voiture, échangèrent un regard inquiet et commencèrent à longer les véhicules en jetant un coup d'œil à l'intérieur.

Un homme sortit du magasin en poussant un chariot plein, accompagné de son fils d'environ cinq ans en train de manger une saucisse. Le père s'arrêta, lâcha le chariot et sortit une serviette de la poche de sa veste. Il l'humidifia avec sa salive.

— Fais un peu attention, dit-il en essuyant la bouche du petit garçon. Essaie de ne pas en mettre partout, s'il te plaît.

Anna se tourna vers sa fille et l'interrogea des yeux, quand la voiture de l'homme à l'enfant s'éloigna. Hedda secoua la tête. Le point bleu n'avait pas bougé.

— Il est obligatoirement dans une de ces voitures, insista Magnus. Je ne vois pas d'autre explication.

Son assurance provoqua chez Anna l'effet contraire. Et s'il n'était dans aucune voiture ? Anna se mit à genoux pour regarder sous les véhicules, mais ne vit que des papiers gras. Elle se releva et scruta les alentours en pivotant lentement sur ses talons.

Elle s'approcha de la poubelle pour le papier, souleva le couvercle, fouilla dans le tas d'assiettes jetables, de gobelets en carton et de serviettes en papier froissées. Le téléphone était tout au fond.

— Je l'ai ! s'écria-t-elle en le brandissant triomphalement.

Ils rentrèrent à la maison en passant par Ödakra et Allerum. Le ciel sombre, les phares qui balayaient la forêt, les champs en jachère, les allées, les maisons et les fermes. Pendant ce temps, Anna fit défiler la liste des appels entrants en absence. Il y avait surtout les siens, trois de Ditte et un d'une autre amie. Les trois dernières tentatives d'appel sortant s'adressaient à Anna ainsi que le dernier texto.

— Qu'est-ce qu'il fichait dans la poubelle ? demanda Hedda.

Sa question provoqua un frisson chez Anna.

— Si on vole un mobile, c'est pour le garder, poursuivit sa fille. Pourquoi s'en débarrasser dans une poubelle ?

— Est-ce que tu peux te taire un instant, ma chérie ? Je veux écouter la messagerie de ta grand-mère.

Elle entendit sa propre voix, puis celle de Ditte, ensuite encore la sienne, plusieurs fois. Personne d'autre n'avait laissé de message. Anna reprit la liste des derniers appels. Les deux derniers étaient ceux du portable d'Anna et de sa ligne directe au travail. La veille, sa mère avait parlé chaque fois pendant neuf minutes à deux numéros à Stockholm qu'Anna ne reconnaissait pas.

— Il faut que tu contactes la police, dit Magnus.

— Chéri..., le reprit Anna, le regard noir.

— C'est vrai, pardon.

Trop tard.

— Quoi ? s'exclama Hedda sur la banquette arrière.

— Rien, ma chérie.

— Il est arrivé quelque chose à mamie ?

— Je ne crois pas, il doit bien y avoir une explication.

— Pourquoi tu vas parler à la police ?

— Parce que ça vaut toujours mieux. Oh, il est déjà si tard ? Une fois à la maison, on ira droit au lit. Tu as eu le temps de manger un morceau ?

— Oui.

Hedda détourna le visage vers la fenêtre. Anna tendit son bras derrière elle et lui caressa le genou.

— Quand je pense que c'est toi qui as trouvé son téléphone.

— Non, c'est toi.

— Grâce à toi. Je n'avais jamais entendu parler d'application pour retrouver un portable. Hedda, tu pleures ?

Anna vérifia les numéros à Stockholm sur l'ordinateur. Tous les deux renvoyaient à la même adresse à Huddinge. Elle sortit dans le jardin pour appeler. Le bruit des vagues dans le détroit semblait comme une circulation lointaine. Lars Johansson ne répondit pas. Chez le commandant Wellin, ce fut une certaine Barbro qui décrocha. Elle ne devait pas être toute jeune, à en juger par la voix.

— Bonjour, mon nom est Anna Stenberg. Je suis désolée de vous déranger si tard, mais c'est important. J'espère que vous pourrez m'aider.

— Je ne veux rien acheter.

— Et moi je ne veux rien vous vendre. Je suis la fille de Kathrine Hansson.

— Qui ça ?

— Kathrine Hansson.

— Je ne connais personne de ce nom-là.

Anna se mit à transpirer brusquement. Sa mère fréquentait-elle le commandant derrière le dos de cette épouse qui ne se doutait de rien ? Elle se ressaisit : on n'était pas dans un vaudeville.

— Il se trouve que ma mère a disparu et que je suis là avec son téléphone portable, et je vois que lundi elle vous a parlé neuf minutes peu après 18 heures.

— Je vous demande pardon ?

— Neuf minutes, c'est assez long. Est-ce qu'elle aurait pu parler... à quelqu'un d'autre ?

— Il n'y a que moi à ce numéro. Mon mari est mort depuis longtemps. Mais attendez, ça me revient, effectivement quelqu'un m'a appelée pour parler d'Anneli.

— Anneli ?

— Une voisine. Elle est morte. Je n'ai pas bien compris pourquoi elle s'intéressait à elle, je crois que ça concernait son fils.

— Son fils ?

Magnus ouvrit la porte-fenêtre de la terrasse. Anna leva la main pour lui faire comprendre qu'il ne fallait pas la déranger.

— Oui, à l'époque, pas mal de rumeurs ont couru, dit Barbro Wellin. Et elles étaient assez terribles.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Un grand garçon fort qui habite chez sa maman. Il est possible qu'il se soit occupé d'elle. Quelqu'un qui se suicide ne peut pas être tout à fait sain d'esprit. Mais la police s'est posé des questions, ça oui.

— Comment s'appelait son fils ?

— Erik. Erik Månsson.

Comme Anna se taisait, incapable de proférer un son, Magnus en profita pour lancer :

— Hedda veut que tu viennes.

— Vous vouliez savoir autre chose ? s'enquit la femme à l'autre bout du fil.

— Non. Merci beaucoup, dit Anna avant de raccrocher.

Elle demeura interdite, le téléphone à la main. Sa mère avait fait des recherches sur Erik Månsson et à présent elle avait disparu. Parallèlement, Erik avait cessé de la terroriser. Ce ne pouvait pas être une coïncidence.

— Il est arrivé quelque chose ? s'inquiéta Magnus.

Anna releva la tête.

— J'ai des choses à te dire.

Ils avaient veillé une bonne partie de la nuit puis n'avaient pas réussi à s'endormir. Curieusement, ils n'avaient pas eu besoin de se dire grand-chose pour que tout soit dit. Cette entente avait quelque chose d'étrange. Ni cris ni scène de ménage, ils avaient presque passé un bon moment.

Dans un état de transe dû à la fatigue, ils avaient pris la voiture et découvraient ensemble le monde extérieur, celui qui avait toujours été là mais qu'ils avaient fini par oublier : les travaux d'agrandissement chez les Bäckström, l'arbre déraciné par la tempête près du centre équestre, le marquage au sol récemment tracé au milieu de la chaussée.

— Merci, dit Anna quand Magnus la déposa devant le commissariat.

Elle se pencha pour l'embrasser, mais il détourna le visage.

— Tu es sûre de vouloir y aller seule ? demanda-t-il.

— Oui, mais merci quand même.

Elle ne tenait pas à sa présence. Elle lui avait raconté le strict nécessaire. Qu'ils s'étaient rencontrés à Mölle, qu'ils s'étaient retrouvés au lit et qu'il faisait une fixation sur elle. Pas un mot sur le film, aucun détail. Il avait posé la question. Après des heures de silence côte à côte dans la chambre plongée dans l'obscurité, où l'un comme l'autre entendait le moindre de leur souffle, il avait fini par poser l'inévitable question :

Et alors, c'était comment ?

Une question typiquement masculine, posée comme en passant. Anna avait soupiré, rongée la culpabilité, et dit qu'elle n'aurait jamais dû faire ce qu'elle avait fait.

— Appelle-moi dès que tu apprends quelque chose, dit-il.

Anna entra dans le commissariat.

— Je voudrais parler au commissaire Karlsson, annonça-t-elle à la femme à l'accueil.

— De la part de... ?

— Anna Stenberg. Je sais où est son bureau.

Elle se dirigea droit vers l'ascenseur tandis que la femme s'était levée, inquiète, derrière son comptoir.

— Mais vous ne pouvez pas y aller comme ça...

Le commissaire Karlsson ne chercha pas à masquer sa contrariété en voyant qui entraît sans être annoncé.

— Écoutez, je n'ai pas de temps à perdre, attaqua Anna en faisant claquer le téléphone portable sur le bureau. C'est le portable de ma mère. Il était dans une poubelle devant Ikea.

— Ah bon ? fit-il, pensant surtout qu'il allait remonter les bretelles à l'employée civile de la réception. Euh, je peux savoir comment vous l'avez retrouvé ?

— Ma mère a une application qui permet de localiser son portable. Ma fille a fait ça sur Internet.

— C'est commode.

— J'ai vérifié les derniers numéros qu'elle a appelés.

Karlsson croisa ses mains sur son ventre et se cala dans son siège. Autant voir ça comme une distraction.

— Un des numéros était celui d'une femme à Stockholm qui était une voisine de la mère d'Erik Månsson. Ma mère lui a parlé.

— Erik Månsson ? répéta Karlsson.

— Celui qui a tourné la vidéo. Vous lui avez rendu visite récemment.

— Ah oui, lui. Et alors ? Votre mère a parlé à sa mère, c'est ça ?

Karlsson avait déjà du mal à suivre. Le pire avec les personnes détraquées, c'est qu'elles croyaient à leur propre histoire. Pour elles, tout était véridique.

— Non, ma mère a parlé avec une voisine de la mère d'Erik. Cette dernière est morte, elle s'est suicidée.

— Ah bon...

Anna le fusilla du regard jusqu'à ce qu'il adopte une attitude convenable.

— Vous croyez que je suis timbrée ? s'énerva-t-elle. Que je suis là à vous raconter des bobards ?

Karlsson étira les bras, paumes vers le plafond.

— C'est pas marqué « psychologue » sur mon front.

Anna baissa la voix et se pencha vers lui.

— Maintenant, vous allez m'écouter sans m'interrompre avec vos remarques qui n'intéressent personne et surtout pas moi.

Karlsson ne dit mot puis resta un bon moment silencieux après qu'Anna eut fini de parler. Elle le regarda avec sévérité. Il parut alors se ressaisir, s'étira et se racla la gorge.

— Cette femme à qui vous et votre mère avez parlé, dit-il en cherchant parmi ses notes, c'était donc une voisine de la mère d'Erik Månsson ?

— Oui.

— Et comment votre mère est-elle entrée en contact avec elle ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est que maman a disparu et

qu'elle a le centre commercial de Våla en horreur. Elle ne serait jamais allée là-bas.

Karlsson respira lourdement.

— Vous avez des photos de votre mère ?

Anna sortit son téléphone portable de son sac à main, chercha dans ses photos et lui tendit l'appareil. Le commissaire chaussa ses lunettes de lecture et examina la photo. Anna, qui ne le quittait pas des yeux, aurait pu jurer qu'il avait réagi à quelque chose.

— Quoi ?

— Rien, répondit Karlsson en lui rendant son téléphone. Mais racontez-moi, comment aurait fait ce garçon...

— Erik Månsson.

— Oui, c'est ça. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il a quelque chose à voir avec la disparition de votre mère ?

Anna secoua la tête, à bout d'arguments.

— Je ne sais pas. Maman a disparu et il a cessé de me téléphoner et de me harceler. Il se peut que ce soit parce que vous lui avez parlé, mais j'ai comme un affreux pressentiment que tout ça est lié. Ça vous paraît bizarre ? C'est peut-être moi qui me fais des idées... conclut-elle d'un air anxieux.

Karlsson haussa les épaules :

— Est-ce que vous croyez Erik Månsson dangereux ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en secouant la tête. Je ne sais vraiment pas.

— S'est-il montré violent avec vous ?

— Violent ? Non, pas physiquement.

— Voilà ce qu'on va faire, dit Karlsson en se levant. Avec un collègue, je vais aller trouver ce petit polisson. Il ne faut pas tout de suite imaginer le pire, votre mère n'a pas donné de ses nouvelles depuis seulement...

— Deux jours, le coupa Anna, cela va bientôt faire deux jours.

Karlsson fourra dans sa bouche un bonbon à la menthe retrouvé dans la poche de son manteau. Quelques semaines auparavant, il en avait acheté un gros paquet sur le ferry pour le Danemark. Ce dernier bonbon avait dû glisser au fond. Ah, la vie était faite de ces petites joies.

— Ce que je crois ? dit-il. Je n'en ai pas la moindre idée. Mais c'est bien la mère d'Anna que j'ai croisée en sortant de chez Erik. Je lui ai même tenu la porte et j'ai trouvé que c'était une belle femme, pleine de vie.

— À soixante-sept ans ?

— Elle ne les faisait pas, et puis on n'est pas obligé d'aller au lit avec tous les gens qu'on rencontre.

Karlsson était content de sa formule. Preuve qu'il n'était pas rétrograde. L'ascenseur s'arrêta au dernier étage et son collègue Gerda et lui en sortirent. Karlsson appuya sur la sonnette. Erik Månsson ouvrit la porte. À la vue de Karlsson, ses épaules s'affaissèrent.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Karlsson lui fit un large sourire.

— Vous avez un moment ?

— Je n'ai pas approché ou contacté cette cinglée. Ni par téléphone, ni par SMS, ni autrement.

— Nous le savons, ce n'est pas la peine de vous emporter.

— Sa mère est aussi venue me voir, reprit Erik. Juste après vous. Avec le même message. Ce n'est pas moi qui poursuis Anna Stenberg, mais l'inverse. C'est complètement surréaliste.

— On peut entrer ?

Erik leur tint la porte à contrecœur.

— Je vous présente mon collègue, Gerda.

Ce dernier lui tendit la main.

— Vous déménagez ? dit-il en montrant des cartons de déménagement pliés contre le mur.

— J'y réfléchis sérieusement. Il n'est pas facile de se faire accepter dans cette ville. On a tendance à tout vous mettre sur le dos.

Karlsson le regarda.

— Vous dites que la mère d'Anna est venue vous voir ?

— Oui, dit Erik. Elle est venue juste après vous. Pourquoi cette

question ?

Karlsson haussa les épaules.

— Cela fait un moment qu'elle n'a plus donné de ses nouvelles. Qu'est-ce qu'elle vous voulait ?

— Les mêmes conneries que vous. Que je laisse sa fille tranquille.

La respiration d'Erik était devenue saccadée.

— Comment pouvez-vous prêter l'oreille à tous ces mensonges ? Vous ne voyez pas que c'est moi la victime dans cette affaire ? Anna Stenberg est obsédée. Excusez-moi, mais pourquoi je m'intéresserais à elle ? D'accord, on a couché ensemble à Mölle et passé quelques après-midi ici dans l'appartement. C'était idiot de ma part de filmer nos ébats, mais c'était pour rire. J'ai effacé la vidéo.

— Je peux emprunter vos toilettes ? s'enquit Gerda.

Erik lui montra du doigt la direction de la salle de bains, heureux de cette diversion.

— Combien de temps est-ce que la mère d'Anna est restée ici ? demanda Karlsson, retournant le couteau dans la plaie.

— Je ne sais pas. Un quart d'heure, une demi-heure ? Pourquoi ? J'ai tenté de discuter avec elle, mais elle a refusé de m'écouter. Elle optait à cent pour cent le parti de sa fille.

— Est-ce qu'elle s'est énervée ?

— Énervée ? Non, je ne dirais pas ça. Mais ce n'est pas le genre de visites qui fait plaisir. D'abord la police, puis quelqu'un que je n'avais jamais rencontré avant.

— Vous avez donc discuté ? reprit Karlsson.

— Si on peut appeler ça comme ça. Je crois qu'elle avait peur que je diffuse le film sur Internet ou quelque chose dans le genre. Ce que, je me permets de souligner, je n'aurais jamais fait. La vérité, c'est qu'Anna veut pimenter sa triste vie de banlieusarde avec une aventure et qu'ensuite, elle veut faire son intéressante en me faisant passer pour un fou qui la harcèle. Laissez-moi, je lui ai dit.

Karlsson se contenta de hocher la tête et scruta Erik d'un air intéressé.

— Elle a tout inventé ? dit-il.

— Oui. Ou du moins elle déforme les choses. Dans l'histoire, le plus fou n'est pas celui qu'on croit.

Gerda revint des toilettes.

— Ah, on se sent mieux, dit-il en commençant à faire un petit tour dans l'appartement. Ça sentait fort l'eau de Javel là-dedans. Vous avez blanchi des vêtements ?

— Hein ? Euh, oui.

Karlsson requit de nouveau son attention.

— Kathrine vous a-t-elle dit ce qu'elle comptait faire après sa visite ?

— Pourquoi me l'aurait-elle dit ?
— Et vous ne savez pas combien de temps elle est restée ici ?
— Je vous l'ai déjà dit.
— Mais c'était plus près d'un quart d'heure ou d'une demi-heure ?
— Aucune idée. Peut-être plus.
— Une heure alors ?
— Je ne sais pas, j'ai essayé de me montrer conciliant.
— Mais pas plus d'une heure, quand même ?
— Non, je ne pense pas. Pourquoi ?
— Bel appartement ! s'exclama Gerda de la fenêtre d'où il admirait la vue.

Erik se tourna vers lui et prit une inspiration pour dire quelque chose, puis referma la bouche, à court de mots.

— Ce pourrait être intéressant de comparer avec l'historique du téléphone de Kathrine.

— L'historique ?

— On voit où elle était quand elle a envoyé les SMS et appelé.

— Pourquoi ? Elle a disparu ou quoi ? dit Erik en clignant des yeux et en déglutissant, ce qui n'échappa pas au commissaire.

— Je vous l'ai dit en introduction, rappela-t-il avec un sourire.

— Je ne comprends pas.

— À votre avis, pourquoi on est là ? Nous retraçons ses faits et gestes avant qu'elle disparaisse. Bizarre, non ? Une femme adulte qui s'évanouit dans la nature comme ça ?

— Elle est peut-être partie à l'étranger.

Karlsson hocha la tête.

— C'est effectivement une possibilité. Nous avons le Danemark juste de l'autre côté du détroit. Elle est peut-être là-bas.

Erik fit passer le poids de son corps d'une jambe sur l'autre.

— Quelqu'un lui a téléphoné pendant qu'elle était ici. Elle a refusé l'appel, comme si c'était quelqu'un à qui elle ne voulait pas parler.

Karlsson lui adressa un large sourire. Il ne s'attendait pas à ce que le jeune homme se montre aussi loquace. Erik se troubla.

— Je veux dire, que si elle a disparu... elle se sentait peut-être menacée.

Karlsson tapota la joue d'Erik comme lors de leur dernière entrevue. Gerda s'approcha furtivement par-derrière et lui tendit la main. Erik refusa de la lui serrer.

— Non ? dit Gerda. Eh bien, à bientôt.

— C'est ça, renchérit Karlsson. On se reverra dans pas longtemps.

Bordel de merde ! Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. *Au Danemark*, avait-il écrit dans le SMS qu'il avait envoyé du portable de Kathrine, dans le but d'avoir le temps de se retourner. Ils allaient s'apercevoir que le message avait été envoyé de chez lui, peu après un appel de sa fille qui avait été refusé. Ils comprendraient exactement ce qui s'était passé. Retracer la chronologie des événements était à la portée du premier gamin venu.

— Pense calmement, s'admonesta-t-il à voix haute. Ce qui est fait est fait. Il s'agit maintenant de réfléchir.

Il se mit à faire les cent pas. Peu importait au fond ce qu'ils savaient, ils ne détenaient aucune preuve. Tant qu'ils n'avaient pas le corps de Kathrine, il était sauvé. Ils ne pouvaient pas prouver qu'elle était morte.

C'était à se cogner la tête contre les murs. Il payait sa précipitation. Dire qu'il s'était cru à l'abri. Quel crétin !

Ils allaient revenir, cette fois avec des chiens, des techniciens et tout le tralala. Restait-il encore des traces dans cet appartement ? L'odeur, pour sûr. Les chiens marqueraient un arrêt. Étaient-ils capables de reconnaître les odeurs même quand les personnes étaient mortes ? Il n'osa pas chercher l'info sur Internet. Tout pouvait se retourner contre lui. À partir de maintenant, une extrême prudence était de mise.

Lui qui avait trouvé excitant que Kathrine, ainsi qu'elle le lui avait appris, se fasse tenir la porte par un homme, et que cet homme soit précisément le policier ! Puis il avait calculé tous ses coups, comme un joueur d'échecs, et voilà que tout foirait à cause d'une satanée préposition : « *Au* » *Danemark*. Pourquoi n'avait-il pas écrit « *En route vers* » ?

Mais quand bien même ils comprendraient, il leur faudrait des preuves. Un SMS ne suffisait pas.

« Vous affirmez donc que mon client a écrit un faux message et l'a envoyé du téléphone de la morte ? Mais ce message contient des informations dont il ne pouvait pas avoir connaissance. Comment mon client aurait-il pu savoir qui était Ditte ? Ou qu'elle habitait au Danemark ? Vous pensez que mon client aurait été assez roué pour donner cette fausse piste ? Un peu de sérieux, voyons. Mon client n'est

certainement pas un imbécile, je suis le premier à le reconnaître, mais de là à être aussi calculateur ! »

Le corps. Tout dépendait s'il réapparaissait à la surface ou non. De toute façon, ils reviendraient avec les chiens, dès qu'ils auraient établi que son dernier texto avait été envoyé de chez lui.

Erik avait fouillé son sac à main. Est-ce qu'il aurait laissé des empreintes dessus ? Non, il avait tout essuyé très consciencieusement. L'auraient-ils déjà retrouvé ?

Si les techniciens de la police scientifique détectaient une odeur suspecte dans la salle de bains, il pourrait alléguer qu'elle était allée aux toilettes. Que faisait son sang là ? Comment pourrait-il le savoir ? Elle s'était peut-être coupée dans le but de le rendre suspect. Par exemple.

Non, il devait se tenir à carreau. C'était ça le plus important. Ne pas préparer ses réponses mais improviser. Un pas à la fois. Et ne pas se montrer trop exigeant par la suite. La vie elle-même est pleine de contradictions et qui se souvient de ce qu'il a fait la veille ?

D'abord, pendre du temps pour lui. Il avait besoin de se laver le cerveau de tout ce qui l'encombrait. Toutes ces saloperies gluantes, poisseuses, qui ne le laissaient jamais en paix. Qui lui donnaient un mauvais goût dans la bouche, lui démangeaient le cuir chevelu et rendaient son visage brûlant.

Erik vérifia une dernière fois l'appartement jusque dans ses moindres recoins, et descendit à sa voiture.

Il prit encore une fois la direction du nord. Il n'y avait rien dans l'autre sens pour quelqu'un comme lui, différent des autres, quelqu'un qui pensait librement !

Erik dépassa la benne dans Drottninggatan et vit des planches qui dépassaient. C'était plein à ras bord, parfait. On viendrait bientôt la chercher pour le conduire à la décharge. Une fois son contenu mélangé aux autres détritiques, personne ne remarquerait ses sacs-poubelle noirs. Le couple âgé qui l'avait vu balancer les quatre sacs pourrait bien raconter ce qu'il voulait, comment pourrait-il savoir ce qu'il y avait à l'intérieur ? À la décharge, pas un employé ne réagirait, quand bien même il y aurait des trous dans le plastique, et ils se mêleraient vite aux autres déchets.

Erik alluma la radio et monta le son. Il chanta fort et faux, frappant le volant en rythme. Quand il arriva au sommet du Kullaberg, il avait les oreilles qui sifflaient et il s'approcha de la falaise pour emplir ses poumons de l'air du large tout en écoutant le bruit de la mer.

C'est pour de tels moments que la vie valait la peine d'être vécue. Ça devrait toujours être comme ça. Si seulement cette traînée qu'il avait baisée par bonté d'âme voulait bien le lâcher.

Il retourna à la voiture et y prit sa corde. Il voulait grimper une

dernière fois.

Magnus appela et, à son ton, Anna comprit qu'il jouait au martyr, solitaire et droit dans un monde de brutes.

— Tu as eu des nouvelles ? demanda-t-il.

— Non, rien.

— Qu'a dit la police ?

— Je viens de leur parler. Ils sont en train d'éplucher sa liste d'appels pour voir où elle aurait pu aller.

— C'est bien.

— Je ne sais pas ce que je dois croire, dit Anna d'une voix tremblante.

— Elle a peut-être eu un problème avec son téléphone, hasarda Magnus. Alors elle est allée à Väla pour en acheter un nouveau et elle a jeté l'ancien...

— Dans une poubelle ? rétorqua Anna. Elle a écrit qu'elle allait chez Ditte. Pourquoi aurait-elle menti sur un tel sujet ?

Magnus soupira.

— Tu as dit qu'elle avait appelé le service des impôts.

— Oui.

— Ils ont les adresses des contribuables, savent comment s'appellent les parents de chacun, si l'on est marié ou pas, etc. Elle a peut-être fait ça pour retrouver le père de cet homme.

Anna l'entendit marquer une pause. Son mari évitait-il sciemment le sujet ou au contraire enfonçait-il le clou ?

— Ou, tu sais, poursuivit-il, quelqu'un peut avoir volé ou trouvé son portable. Et en constatant qu'il était équipé de cette fonction géolocalisation, a préféré s'en débarrasser au plus vite...

— Magnus...

— J'essaie de rester positif. Il ne faut pas tout de suite imaginer le pire. Même si la situation ne semble pas s'arranger.

— Chéri, si tu savais comme je m'en veux. S'il y avait un moyen de... C'était de la folie, je ne sais pas ce qui m'a pris. Je te promets que ça n'arrivera plus.

— Attention avec les promesses.

Anna ne dit rien.

— Bon, conclut Magnus. L'essentiel, c'est que tout aille bien pour ta mère. Pour le reste, on verra plus tard.

— Je te tiens au courant dès que j'apprends quelque chose de nouveau.

— Un appel au portable d'Anna, deux secondes, Drottninggatan à 11 h 47.

— Deux secondes ? répéta Karlsson à moitié affalé sur sa chaise, les mains jointes sur son ventre.

— Le répondeur se met en marche, elle raccroche, expliqua Gerda. Puis nouvel appel au numéro direct d'Anna au travail, trente-trois secondes, Drottninggatan à 11 h 48.

— Trente-trois secondes ? Mais je croyais qu'Anna n'avait pas parlé à sa mère ?

— Non, elle est tombée directement sur le standard.

— Bon, dit Karlsson en hochant la tête.

— Appel en absence du magazine *Famille* à 12 h 43 aussi passé de Drottninggatan. SMS envoyé à 13 h 03 :

Au Danemark chez Ditte. Te rappelle demain.

De Drottninggatan. SMS reçu d'Anna à 13 h 07 :

Copenhague ? Encore ? Super. Dis-lui bonjour de ma part.

SMS envoyé à 13 h 10 :

Merci. Je le ferai, promis.

— Tout ça de Drottninggatan ?

— Eh oui. Ensuite l'amie danoise a essayé de joindre Kathrine dans l'après-midi et la soirée. Comme Anna, à plusieurs reprises. Pendant tout ce temps-là, le téléphone était au fond d'une poubelle devant Ikea. C'est un miracle que la batterie ait tenu aussi longtemps.

— Tous les SMS que Kathrine a envoyés l'ont donc été de l'appartement d'Erik Månsson ?

Gerda acquiesça.

— Après trente-trois secondes, elle n'a plus parlé à personne, elle a seulement reçu et envoyé des SMS.

Ils gardèrent un moment le silence.

— Est-ce qu'Erik Månsson aurait envoyé les SMS à la place de Kathrine ? finit par suggérer Gerda.

— Comment saurait-il qui est Ditte ? objecta Karlsson en faisant pivoter sa chaise d'un demi-tour pour regarder l'entrée dans

Helsingborg par le nord et, de l'autre côté de la rue, l'immeuble du journal local en forme d'aile de mouette.

— Il a peut-être consulté le portable de Kathrine, trouvé une longue conversation et en a déduit qu'elles étaient très amies et avaient l'habitude de se voir au Danemark, poursuivit Gerda.

— Avoue que c'est quand même un peu tiré par les cheveux, dit Karlsson.

— Question horaires, ça colle. Kathrine va chez Erik, lui fait une scène à cause de la vidéo porno et ça dégénère.

— Ensuite, il s'assoit calmement et répond aux SMS qu'elle reçoit ? dit Karlsson, sceptique. Avant de se rendre au centre commercial pour jeter le portable ? Non. Et le corps, hein ? Qu'est-ce qu'il en aurait fait ?

— Ça puait l'eau de Javel, lui rappela Gerda.

— Oui, oui, tu l'as dit, mais je suis sûr qu'il y a une explication toute bête. Il n'a pas expliqué qu'il avait blanchi des vêtements ? Voyons, Gerda, tu ne peux pas tout de suite imaginer le pire. Qu'il soit un amateur de porno ne fait pas de lui obligatoirement un dépeceur.

Au fil de la conversation, Karlsson avait glissé de plus en plus sur sa chaise. Il bâilla et se redressa.

— Si ce type avait fait un truc pareil, il ne nous aurait pas raconté d'embellie que la mère d'Anna était venue le voir.

Gerda haussa les épaules.

— Non, continua le commissaire. La bonne femme s'offre une petite virée avec un homme. Et comme elle a perdu son portable, elle ne peut pas contacter sa fille. Quelqu'un a trouvé le téléphone, l'a allumé puis a regretté son geste et l'a jeté dans la première poubelle venue. Au fait, est-ce qu'Erik Månsson apparaît dans notre fichier ?

— Je ne sais pas. Tu devais vérifier.

— Moi ? protesta Karlsson. On avait dit que c'était toi qui le ferais.

— J'ai contacté l'opérateur, toi tu devais consulter le fichier.

Karlsson fit un geste évasif et alluma l'ordinateur.

— Bon, pas la peine d'en faire un drame. Voyons un peu.

Il entra les données, trouva le numéro d'identification et fit une recherche sur le fichier de la police. Le nom d'Erik Månsson figurait dans le cadre d'une enquête autour du suicide de sa mère. Karlsson lut en diagonale le rapport et se figea.

— Viens voir ça, dit-il sans quitter des yeux son écran.

Gerda se leva et fit le tour du bureau.

— Quoi ?

— Tu ne vois pas ? dit Karlsson en pointant l'écran du doigt. La mère d'Erik. Celle qui s'est pendue chez elle dans l'escalier.

— Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à...

— Anna, oui.

Karlsson saisit son téléphone et appela le poste de police chargé de l'enquête à l'époque.

— Le nom du fils apparaît dans une autre affaire, dit-il après s'être présenté et avoir expliqué de quoi il s'agissait.

Il écouta un moment.

— Oui, oui, absolument, dit-il avant de raccrocher et de se tourner vers son collègue. Il va me rappeler.

Tous deux fixèrent le téléphone jusqu'à ce qu'il sonne enfin.

Cinq minutes plus tard, Karlsson raccrochait. Il garda le silence un moment pendant que Gerda patientait. Les monosyllabes qu'avait émis Karlsson témoignaient que la police de Stockholm avait eu une histoire intéressante à raconter.

— Eh bien, dis donc ! finit-il par dire en se frottant l'arête du nez.

Gerda s'assit tout au bord de sa chaise.

— Alors ?

Karlsson indiqua le téléphone.

— Sympa, ce type. Il ne doit pas être né à Stockholm.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que notre ami amateur de porno couchait avec sa mère, à en croire les rumeurs. Il était aussi convaincu qu'Erik avait tué sa mère. Même si cela n'a jamais pu être prouvé.

— Oh bordel !

— Oui, ça change pas mal de choses...

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Karlsson croisa ses mains sur le ventre et se mit à se tourner les pouces tout en réfléchissant.

— Je crois que nous allons demander l'aide de la brigade canine.

— Je comprends. Non, j'arrive tout de suite.

Anna raccrocha sous les regards interrogateurs de Sissela et Trude.

— Ils vont prendre les chiens. Il faut que j'aille chercher quelque chose qui porte l'odeur de maman.

À ces mots, ses jambes se dérochèrent sous elle et elle s'effondra. Ses collègues se précipitèrent pour lui porter secours, et Sissela ordonna qu'on aille lui chercher de l'eau.

— Eh, Anna, ne va pas tout de suite imaginer le pire. On ne sait rien.

Trude et Sissela l'aidèrent à s'asseoir. Quelqu'un passa un verre d'eau à Sissela qui le tendit à Anna. Même dans leurs marques de sollicitude, les membres de la rédaction devaient respecter la hiérarchie.

— Il faut que j'y aille, dit Anna après y avoir trempé ses lèvres. Il faut que je passe chez ma mère chercher un pull, un manteau ou quelque chose.

— Je t'y emmène avec ma voiture, proposa Trude.

Anna tendit le bras pour poser le verre sur son bureau, mais le meuble était hors de sa portée. Aussitôt, une maquettiste le lui prit des mains.

— Excusez-moi, balbutia Anna avec un rire gêné à la vue de tous ces gens secourables massés autour d'elle.

Sissela passa un bras autour d'elle et l'aida à se relever.

— Ne t'excuse pas, voyons. Calme-toi. Cela ne veut rien dire. La police va la retrouver, tu verras.

Trude la prit par le coude et la guida jusqu'à la voiture.

— Le jeune publicitaire à Mölle, commença Anna lorsque Trude s'engagea sur la route. On a couché ensemble.

— Je sais, dit Trude.

Anna la regarda, surprise.

— J'ai failli venir frapper à sa porte, dit Trude. Vous n'étiez pas vraiment discrets, si tu vois ce que je veux dire. Tu as eu du pot que Sissela n'ait pas sa chambre au même étage. Tu avais l'air de prendre ton pied.

— C'est lui, reprit Anna, le regard fixé droit devant elle.

— Lui, quoi ?

— C'est lui qui a tué maman.

— De quoi tu parles ?

— On a couché ensemble plusieurs fois. Chez lui. Il nous a filmés. Je l'ai dit à maman et je crois qu'elle est allée le voir pour discuter avec lui. Maman s' imagine qu'on peut discuter avec tout le monde, elle ne croit pas qu'il existe des êtres mauvais.

Anna se tourna vers Trude.

— Je sais que c'est lui.

— Tu lui as parlé ?

Anna n'écoutait plus.

— Il m'a suivie. Et ça continuera. Il ne s'arrêtera jamais. J'ai raconté certaines choses à Magnus, mais pas tout. Si tu voyais la vidéo ! Ce n'est jamais comme ça avec Magnus, c'est même aux antipodes.

Trude accéléra et saisit la main d'Anna.

— Ça ne sert à rien de te faire du mauvais sang. Tu m'entends ?

Erik rentra en longeant la côte, sans se presser. Il suivait le flot régulier des voitures, rétrogradait avant les ralentisseurs et respectait les limitations de vitesse. Encore que rien ne l'y obligeait. Et pourquoi pas avoir l'air d'un fonctionnaire, tant qu'on y était ? Non, c'était une erreur du début à la fin.

Il passa par Viken et ses maisons à colombages à l'aspect idyllique, poursuivit sa route à une allure de conducteur du dimanche le long de la triste Bygatan de Domsten, accéléra un peu pour monter à travers la forêt en direction du château de Kulla Gunnartorp, avant de tourner près de l'ancien moulin à eau à l'entrée nord de Hittarp.

Erik Månsson n'était pas n'importe qui. Il ne fallait pas attendre de lui qu'il observe les mêmes règles que les autres. C'était vrai, ce qu'avait dit sa mère. Il était un pharaon, un conquérant destiné à faire de grandes choses. Et non à vendre du poisson dans une grande surface ou à passer des heures avec des publicitaires nuls et décatis qui se prenaient pour des créatifs. Ce que sa mère et lui avaient partagé n'était ni sale ni mal. Il y avait une raison à tout ça, un dessein. Cela faisait partie du plan, elle l'avait formé.

Erik s'approcha de l'eau, gara la voiture près des rochers. Il marcha entre les pins clairsemés et le rivage jusqu'au château qui lui faisait penser à Manderley dans *Rebecca*. C'est là qu'il aurait dû vivre et non pas enfermé dans un studio en ville.

Erik grimpa la pente et foula un tapis épais de feuilles de hêtres qui craquaient sous ses pas. Il s'enfonça dans cette forêt pleine de promesses, s'avancant sous la voûte des arbres centenaires.

Kathrine n'y changeait rien. Son existence ou sa non-existence n'avait aucune signification. Elle était étrangère à la suite. Celle qui jouait un rôle, c'était Hedda. Sans elle, le mari d'Anna serait bientôt écarté. Ce n'était pas une hypothèse, mais un fait.

Anna et Trude prirent un pull et un manteau dans l'appartement de Kathrine et retournèrent à la police.

Informée de la visite d'Anna, la femme à l'accueil les laissa passer et prévint le commissaire par téléphone de leur arrivée. Une fois au cinquième étage, les deux femmes se dirigèrent vers le bureau de Karlsson. La porte était ouverte et des voix résonnaient à l'intérieur. Quand Anna apparut dans l'embrasure, tous se turent. Aucun doute qu'ils discutaient de la disparition de sa mère. Anna se fraya un chemin parmi les policiers présents et remit les vêtements à Karlsson.

— Merci, dit-il en les prenant.

— Est-ce que vous savez quelque chose ?

— Rien de concret pour l'instant. Nous allons faire une recherche avec nos chiens à partir de la dernière position connue de son téléphone.

— À Väla ?

— Je vous contacte dès que j'en sais plus.

Anna se tourna vers les autres policiers, qui avaient du mal à dissimuler leur embarras. Mille questions se bousculaient dans son esprit, mais elle ne trouvait pas les mots pour en formuler ne fût-ce qu'une.

— Je vais te ramener chez toi, dit Trude en lui prenant le bras.

Anna se dégagea.

— Est-ce que c'est lui ? demanda-t-elle. Dites-moi si c'est lui. Je croyais que c'était fini. L'autre jour, quand le bus est passé devant chez lui, je l'ai vu charger des cartons de déménagement dans sa voiture. J'étais si heureuse, j'ai cru que c'était terminé. Que vous aviez réussi à lui faire peur pour de bon.

Elle frémit. Son menton trembla et sa bouche se contracta. Trude lui passa un bras autour des épaules.

— Viens, on s'en va, dit-elle. Je te ramène à la maison et je resterai avec toi jusqu'au retour de Magnus.

Anna la remercia d'un hochement de tête et se laissa emmener comme une enfant.

Börje arrima la benne et prit la télécommande. Il s'agissait de la manier en douceur pour ne pas en renverser le contenu. Kent se tenait à côté et suivait les opérations.

— Bon, tu vas au nouveau four à Filborna ?

— Non, il n'est pas encore opérationnel.

— Alors ça va à la décharge ?

— Ouais.

Le container se souleva, légèrement de guingois, dévoilant son contenu.

— Au fait, quand est-ce qu'on aura l'autre ? demanda Kent.

— Dès que j'aurai vidé celui-là. Je devrais être de retour dans une heure.

— OK.

Börje jeta un coup d'œil aux détritrus.

— T'es sûr que tout peut brûler ? Ces sacs en plastique, là, qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— J'en sais foutre rien, moi ! De l'amiante et du plutonium, qu'est-ce que tu crois ? S'il n'y avait que nos gravats de chantier, je t'aurais pas appelé. Pourquoi, ça pose un problème ?

Börje haussa les épaules.

— Pas vraiment, mais ce serait embêtant si c'était du bois imputrescible ou ce genre de trucs.

— Alors on fait quoi ? Si tu crois que j'ai le temps de fouiller dans toutes les ordures que les gens balancent. J'aurais bien mis une clôture, mais il n'y avait pas la place pour l'installer.

— Je disais ça comme ça.

La benne se souleva encore de quelques dizaines de centimètres et se mit à tanguer. Un des sacs-poubelle roula vers l'arrière. Kent s'approcha.

— T'embête pas, dit Börje. Laisse.

— Autant vérifier puisque j'y suis.

Kent prit un canif qui ne le quittait jamais, se pencha au-dessus du bord de la benne et perça le sac. Il y avait quelque chose de blanc à l'intérieur, mais il était incapable de dire de quoi il s'agissait. Il donna un autre coup de canif dans un angle opposé au premier, sans plus de résultat. Il fourra un doigt dans le trou, déchira le plastique, plongea

la main dans le sac. Il en tira alors un bras qu'il lâcha aussitôt. Il recula brusquement, regarda sa main et déglutit.

— Je crois... je crois qu'il faut que je me lave, dit-il avant de vomir sur le bitume.

Erik avait garé sa voiture hors de vue de l'école. Par mesure de précaution, il avait acheté le journal du soir pour paraître occupé. De plus, il avait gardé sa ceinture de sécurité, comme tout homme responsable qui va démarrer d'une minute à l'autre.

Il regarda sa montre, vérifia l'emploi du temps de Hedda avec la photo dérobée sur le frigo. Encore quelques minutes.

Soudain, comme par un coup de baguette magique, ce fut une explosion de vie et de mouvement. Des enfants à bicyclette ou sur un skate-board, des cartables et des cris, des mains qui s'agitent pour dire au revoir, des bousculades et des rires, et des gamins solitaires qui s'éloignent la tête baissée.

Il regarda par-dessus son journal comme un mauvais détective et l'aperçut qui arrivait avec une camarade. Aucune d'elles n'attirait l'attention, mais elles étaient deux. Il attendit qu'elles se soient un peu éloignées puis roula lentement jusqu'à leur hauteur. Il baissa la vitre côté passager et se pencha pour lancer d'un ton un peu forcé :

— Hedda, tu me reconnais ? C'est moi qui suis venu voir la voiture de ton papa. Nous t'avons conduite au centre équestre.

Le visage de Hedda s'éclaira. Comme si elle était fière devant sa copine de l'attention dont elle faisait l'objet.

— Ta maman a appelé. Ça s'est mal goupillé aujourd'hui. Je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté sur ta grand-mère.

— Ils ne savent pas où elle est, dit Hedda.

— Oui, justement. Apparemment, il est arrivé quelque chose, alors ta mère m'a téléphoné pour que je vienne te chercher.

Il ouvrit la portière. Hedda hésita.

— Je vais t'emmener auprès d'elle, dit Erik.

— Mais je...

— Il s'agit de ta grand-mère.

Hedda jeta un coup d'œil à son amie.

— On se voit plus tard, d'accord ?

Elle monta dans la voiture.

— Mets ta ceinture, s'il te plaît. C'est plus prudent.

Hedda obtempéra, flattée d'avoir été invitée à s'asseoir à l'avant.

— Elle est rentrée ?

— Qui ça ?

— Mamie. Elle est chez elle ?
— Je ne sais pas. Tu as ton portable ?
— Mon portable ?
— Je n'ai pas le numéro de ta mère dans mon répertoire.
— Je le connais par cœur, répondit Hedda en se rengorgeant. Zéro sept trois...

— Je n'ai plus de batterie, l'interrompit Erik en tendant la main vers elle. Tu me le prêtes ?

Elle lui donna son téléphone.

— Merci, dit-il avant de le fourrer dans la poche intérieure de sa veste.

Hedda le regarda, surprise.

— Tu n'appelles pas ?

— Pas quand je conduis. C'est dangereux. Tu ne veux quand même pas qu'on ait un accident ?

— Non.

Erik rit et tourna à gauche.

— Je croyais qu'on allait chez mamie ?

— Nous allons à Kullaberg. Tu as déjà été à Kullaberg ?

— Plein de fois, dit Hedda en se donnant de grands airs. Est-ce que mamie est là-bas ?

Nalle, le chien pisteur de la police, un labrador qui adorait la compagnie des humains, marqua qu'il sentait des fluides corporels et un cadavre aussi bien dans la cuisine que dans la salle de bains.

— Tu en es sûr ? dit Karlsson. Le chien le sent malgré l'eau de Javel ?

— Les chiens ne mentent pas, répondit le maître-chien. C'est le chien le plus fiable que je connaisse.

Karlsson soupira.

— Bon, on va faire venir les techniciens.

— Et un autre chien. Pour des raisons juridiques.

— Deux clébards redoutables, commenta Karlsson en se tournant vers Gerda resté dans l'entrée qui comptait les cartons de déménagement, comme s'il n'avait pas mieux à faire !

— Six, déclara ce dernier. Je crois qu'ils se vendent par lots de dix.

— Il en manque quatre ? Tu veux dire qu'il l'aurait sortie de l'appartement en morceaux... ?

Gerda haussa les épaules. Karlsson alla se poster près de la fenêtre, noua ses mains derrière son dos et regarda le détroit.

— Que des horreurs. Je ne comprends pas ce qui leur prend, aux gens. Ah là là !

Son téléphone sonna. Il décrocha, écouta attentivement et marmonna quelque chose, histoire de montrer qu'il prenait note de ce qu'il entendait.

— J'arrive.

Il se tourna vers Gerda.

— Ils l'ont trouvée.

— Tu avais vraiment pensé frapper à sa porte, là-bas à Mölle ? demanda Anna.

Elle était assise dans sa cuisine. Trude lui préparait un thé.

— Oui, dit-elle en posant deux mugs sur la table.

— Mais tu es mariée ! s'étonna Anna avant de se mordre la lèvre. Moi aussi, c'est vrai.

— Ça ne sert à rien de rester dans sa chambre à attendre, reprit Trude. Là, tu peux être sûre qu'il ne se passera rien. Tu ne pouvais pas savoir qu'il était cinglé. Ce genre de trucs, on s'en rend compte toujours quand c'est trop tard.

— C'était la première fois. Et la dernière. Ça ne m'arrivera plus jamais.

— Ne sois pas aussi catégorique. Dis-toi qu'il aurait pu être normal. Et à en juger par le bruit, vous aviez l'air de passer du bon temps. Du moins, à ce moment-là.

— Et ton mari ? l'interrogea Anna. Qu'est-ce qu'il en dit ?

— Tant qu'on n'est pas au courant, on ne souffre pas.

— Mais c'est terrible.

— Terriblement lourd à porter, tu veux dire ? rectifia Trude en réfléchissant. Oui, parfois. Le reste du temps, c'est tout bonnement super. Si je n'avais pas ces petits à-côtés, cela fait longtemps que je l'aurais quitté. J'ai besoin de me sentir vivante. S'occuper de son intérieur, regarder la télé, toute la routine, ça va un moment, mais ça ne me suffit pas.

— Mais tu veux aussi avoir cette vie-là ?

— Bien sûr. Je l'aime plus que tout au monde. Il s'agit d'autre chose.

— Tu as besoin d'être rassurée ? insista Anna.

— Non, j'ai besoin de sexe, répondit Trude en trempant ses lèvres dans son thé brûlant. C'est mon hobby, tous mes rêves sont érotiques. Dès qu'on dit *Si tu n'avais qu'un mois à vivre, qu'est-ce que tu ferais ?* je m'imagine entourée d'amants payés pour satisfaire le moindre de mes caprices. Sans doute une façon de retarder l'échéance de la vieillesse. Je ne sais pas, je ne suis pas psy.

Elle jeta un coup d'œil à Anna.

— Pour ce qui est d'être rassurée, dit-elle en ricanant, j'ai déjà mon

mari. Tu me trouves horrible ?

Anna secoua la tête.

— Non, je trouve que tu es une femme extraordinaire. Un peu trop belle, peut-être. Tu fais peur aux hommes et tu te retrouves avec des types très ordinaires.

— Ça ne me gêne pas. Ils compensent largement en se donnant du mal et, en plus, ils sont reconnaissants.

— Tu sais ce que ma mère me répète toujours ? dit Anna. Elle dit qu'il faut se garder des gens qui veulent vous faire la morale, car en général ce sont eux les pires.

Elle rit légèrement avec un regard désemparé. Elle voulait penser à autre chose, ne pas imaginer le pire, mais ses mauvais pressentiments la submergeaient petit à petit. Elle regarda l'horloge murale.

— Il faut que j'appelle Hedda pour savoir si elle pense manger à la maison.

— Il est arrivé quelque chose à mamie ? demanda Hedda.

Erik tourna la tête.

— Je ne pense pas, répondit-il. Pourquoi lui arriverait-il quelque chose ?

— Son téléphone se trouvait dans une poubelle à Väla et personne ne sait où elle est.

— Étrange, commenta Erik.

Hedda acquiesça.

— Tu me rends mon portable ?

— Mais je vais appeler ta mère.

— Je te le repasserai après.

— Tu ne peux pas l'appeler maintenant, dit Erik.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on discute. Tu ne sais pas que c'est malpoli de parler au téléphone quand on est avec quelqu'un d'autre ? C'est comme si tu ne te plaisais pas en ma compagnie.

Il lui adressa un regard amical mais chargé de reproches.

— T'es pas bien avec moi ?

— Si...

— Non, t'es pas bien. Parce que si c'était le cas, tu n'aurais besoin de rien d'autre. Avec qui veux-tu parler ?

— Maman.

— Mais nous allons voir ta maman. Je vais l'appeler et elle va venir nous retrouver.

Il hocha la tête d'un air convaincu et ne remarqua qu'au bout d'un moment que Hedda avait les larmes aux yeux.

— Tu veux une glace ?

— Il fait froid.

— On peut manger des glaces n'importe quand.

— Je veux voir maman.

— Je vais m'arrêter ici pour t'acheter une glace, d'accord ?

Le téléphone de Hedda sonna. Erik le sortit de sa poche de veste et regarda l'écran.

— Il faut que je réponde. C'est pour moi. Oui ? se contenta-t-il de dire d'une voix détendue.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

Anna regarda l'écran. S'était-elle trompée de numéro ? Non.

— Allô ? fit-elle en sentant son pouls s'accélérer.

— Salut, Anna.

— Qui est à l'appareil ?

C'était une question absurde.

— Tu le sais très bien.

— Où est Hedda ? Je veux parler à Hedda !

— Nous faisons une balade. Je vais lui montrer la falaise où nous avons été. Tu te souviens ?

Anna fut incapable de proférer un son. Totalement paralysée.

— Allô ? dit Erik.

— Écoute, cria Anna, ce que tu as fait jusqu'ici, je... Mais tu ne touches pas à Hedda, tu entends ? Pas Hedda ! Pas ma fille.

Elle s'était levée de sa chaise et se tenait penchée au-dessus de la table de la cuisine dans une drôle de position. Trude la regardait bouche bée, les yeux écarquillés.

— Ne t'inquiète pas. On s'amuse bien.

— Erik, laisse-moi parler à ma fille. Passe-lui le téléphone !

— Dis bonjour à maman.

Anna entendit faiblement la voix de sa fille.

— Je veux lui parler.

— T'as qu'à venir ici, dit Erik. Pas de gyrophare, pas de sirène. Si je vois la moindre voiture de police, je lui prends la main et je saute.

Il raccrocha.

— Allô ? Erik ! hurla Anna.

Elle tapa sur la touche bis.

— Oui ? répondit-il avec nonchalance.

— Erik, écoute-moi.

— Non, toi tu vas m'écouter. Primo : tu ne m'appelles pas, c'est moi qui t'appellerai. Laisse ton téléphone allumé. Si c'est occupé, j'interpréterai ça comme un gyrophare. Est-ce bien clair ?

Et il raccrocha une fois de plus.

— Il est en route pour Kullaberg, il a l'intention de la pousser de la falaise.

Anna s'était déjà précipitée dans l'entrée, Trude sur les talons.

Elles démarrèrent en trombe, dans un crissement de pneus.

— Je prends ton portable, dit Anna en le découvrant dans le vide-poche à côté du levier de vitesse.

Karlsson et Gerda avaient enfin reconstitué le cours des événements. Tout collait. Les cartons achetés chez Ikea, l'endroit même où le téléphone de Kathrine avait été retrouvé. La forte odeur de Javel dans l'appartement d'Erik. L'email écaillé de la baignoire.

Un attroupement s'était formé sur le trottoir et les gens commençaient à poser des questions. La circulation était ralentie à cause des voitures de police garées en double file.

— Que raconter dans un cas pareil ? remarqua Karlsson en courbant le dos pour se protéger du vent qui se levait.

— On n'a qu'à dire les choses telles qu'elles sont, répondit Gerda. Les autres options sont pires encore.

— Oui, soupira Karlsson. Tu as sans doute raison.

Ils se dirigèrent vers la voiture. Le soir commençait à tomber.

— On a des policiers en planque devant son appartement ?

— Oui.

— Qu'est-ce que les techniciens ont trouvé ?

— Ils ont relevé des traces de sang, des cheveux, des éclats d'os dans le siphon. Plus un truc bizarre dans la cuisine. Espérons que ce ne soit que des projections de nourriture...

— Autant aller chez elle pour la prévenir.

Il joignit le service de renseignements pour obtenir son adresse. Une fois à Laröd, ils sonnèrent à la porte. Comme personne ne venait ouvrir, Karlsson s'empara de son portable, prit une profonde inspiration et composa son numéro. Anna répondit dès la première sonnerie.

— Oui, bonjour, balbutia Karlsson qui n'avait pas préparé ce qu'il allait dire. C'est Karlsson, le commissaire...

— Je ne peux pas parler.

Et elle coupa la communication.

Étrange. Compte tenu des circonstances, voilà qui était pour le moins surprenant. Que pouvait-il y avoir de plus important ? Karlsson jeta un coup d'œil à son portable. Et s'il essayait de nouveau ?

— Elle a raccroché, annonça-t-il à Gerda.

— Comment ça ? Vous avez été coupés ?

— Non, elle a raccroché. Elle a dit qu'elle ne pouvait pas parler et elle a raccroché.

— Bizarre.

— À ton avis, je la rappelle ?

— Oui.

Au même moment, son écran s'alluma et un numéro inconnu s'afficha.

— C'est moi, dit Anna d'une voix précipitée. Je ne peux pas bloquer mon téléphone.

— Du calme. J'entends à peine ce que vous dites.

— Il a kidnappé Hedda.

— Qui ça ?

— Ma fille. Erik l'a kidnappée. Il est en route vers Kullaberg. Il a dit « aucun gyrophare ». S'il voit des lumières ou entend des sirènes, il la poussera dans le vide. Pareil s'il se rend compte que mon téléphone est occupé...

— Vous êtes où ?

— En route pour Kullaberg. C'est ma collègue qui conduit. Nous serons bientôt à Höganäs. S'il essaie de m'appeler et que ma ligne est occupée, il en déduira que je parle avec la police.

— Où, à Kullaberg ?

— Il m'a montré un endroit à pic près du phare. Nous sommes allés là-bas quand on s'est rencontrés. C'est tout au bout d'une falaise, avec l'océan à ses pieds. Pas de sirène et pas de gyrophare, vous avez compris ? S'il aperçoit une voiture de police, il la précipitera dans le vide. Pareil s'il entend les rotors d'un hélicoptère. Il le fera, je sais qu'il le fera.

— Attendez, ne raccrochez pas !

Karlsson sauta dans la voiture.

— À Kullaberg, dit-il à Gerda. On fonce !

Il coïncida le téléphone entre oreille et épaule, enclencha sa ceinture de sécurité. Il fut forcé de se cramponner quand Gerda enfonça la pédale d'accélérateur

— Pas de sirène ! rappela Anna en entendant le bruit strident qui s'était élevé.

— On l'éteindra avant d'arriver. Nous sommes à Laröd, à bord d'une voiture banalisée. Ne vous inquiétez pas. On sera bientôt sur place. Je lui parlerai. Bon, il faut que je vous quitte, j'ai besoin de renforts.

— Pas de voiture de police surtout. Et, je vous en supplie, pas de gyrophare.

— C'est pas magnifique ?

Erik s'était arrêté au point de vue. En contrebas s'étendait Mölle, enveloppé dans une brume bleue d'hiver, dans l'attente de la courte floraison estivale. Le vent s'acharnait et la nuit tombait vite.

— Je veux rentrer chez moi, dit Hedda d'une petite voix plaintive. Chez maman.

— Ta maman arrive. Elle est en route, elle sera là d'une minute à l'autre. Je vais te montrer quelque chose que je lui ai montré il y a quelques semaines.

Il embraya, longea le terrain de golf et se dirigea vers le phare.

— Tu verras, c'est fabuleux.

— Je veux que tu me rendes mon téléphone.

— Tu l'auras bientôt, ton téléphone. Dès que je t'aurai montré le panorama.

Ils atteignirent le parking près du phare. Erik ouvrit la portière et dut la retenir pour empêcher le vent de s'engouffrer dans l'habitacle. Hedda refusa de descendre.

— Je ne veux pas voir de panorama, dit-elle.

Erik tira légèrement la portière vers lui et éclata de rire dans le but de recréer une complicité entre eux.

— Ce n'est pas dangereux, dit-il.

Le corps de Hedda était secoué de sanglots secs. Erik lui caressa doucement la joue.

— Tu as vu *Titanic* ?

Elle releva la tête.

— Le film, je veux dire.

Hedda fit signe que oui.

— Tu sais, quand ils se tiennent à la proue. Tu te rappelles ?

— Moui.

— Ici, c'est pareil. Ça ne durera pas longtemps. Une minute, et après tu auras ton téléphone. Ta maman avait adoré. On peut faire face au vent et crier. De toutes ses forces. On se sent si bien après. Tout ce qui est mauvais disparaît. Ta maman voulait que je te montre cet endroit, elle m'a demandé de t'amener ici. Quand elle arrivera, tu pourras lui dire que tu y as déjà été. C'est pas dangereux, je t'assure.

— C'est promis ?

Erik rit et lui caressa à nouveau la joue.

— C'est promis, dit-il en ouvrant la portière en grand.

— Je répète : ni gyrophare, ni sirène.

Karlsson fut projeté contre la vitre quand Gerda prit le rond-point de Viken sur les chapeaux de roue.

— Et après Krapperup, plus un bruit, continua-t-il une fois moins bousculé. Il a menacé de balancer la fille du haut de la falaise s'il voit la police.

— Silence après Krapperup, répéta le responsable de la force d'intervention.

— Et rien dans les airs. Je vous rappelle, conclut-il avant de rappeler Anna. Vous êtes où ?

— Nous sommes presque arrivées, nous avons dépassé le terrain de golf. On y sera d'une minute à l'autre.

— Ne le provoquez pas. Parlez-lui, faites en sorte qu'il se détende.

— J'aperçois la voiture ! l'interrompit Anna dans un cri.

Le vent avait forcé et soufflait de face quand il poussa Hedda sur le chemin de la falaise. Il fouettait leurs visages et s'engouffraient dans leurs vêtements.

— Ferme les yeux, dit Erik en tenant fermement les épaules de Hedda. Ne regarde pas, je te tiens.

Il la guida devant lui.

— J'ai peur.

— Tu n'as pas à avoir peur. Je suis là, je veille sur toi. Nous faisons ça ensemble.

Il l'emmena jusqu'au bout de la falaise.

— Et maintenant, tu tends les bras devant toi comme dans le film.

— Je ne veux pas.

— Tiens-toi droite et arrête de râler.

Elle obéit à contrecœur.

— À présent, tu peux ouvrir les yeux, dit Erik.

Hedda, qui avait gardé les yeux entrouverts, avait compris qu'elle se tenait à l'extrémité d'une falaise. Il faisait déjà sombre, mais elle voyait les vagues se briser contre les rochers tout en bas en projetant des cascades d'écume blanche dans les airs.

— Je ne veux pas, renâcla-t-elle en reculant et en se cognant à Erik resté immobile.

— Tu sens la liberté ? lui demanda-t-il en l'empoignant par les épaules. C'est seulement ici qu'on comprend que tout est lié. Rien n'a aucune importance. Nos vies sont courtes. Ce que l'on fait ou pas. Nos pensées, tout ce qu'on apprend, ce dont on fait partie, nos sentiments ? Ah, mon Dieu, nos sentiments. Quelque chose d'aussi dérisoire et futile.

Erik fit pivoter Hedda face à lui.

— Nous existons à peine. Les vagues en bas, elles continueront éternellement, oui, longtemps après qu'on aura disparu.

— Je ne veux pas rester ici.

— Hedda, regarde-moi. J'ai dit, regarde-moi !

Elle le fixa, effrayée.

— Je te parle, j'ai quelque chose à dire.

— Je ne veux pas.

— Tu es une fille insignifiante. Alors tu vas m'écouter, compris ?

Elle hocha la tête, de plus en plus terrorisée. Erik souriait, tel un professeur qui après avoir grondé un élève propose généreusement de passer l'éponge.

— Tu veux récupérer ton portable ?

— Oui.

— Alors je veux que tu cries. Tourne-toi, regarde l'océan et crie. Donne tout ce que t'as, crie le plus fort possible. Comme si ta vie en dépendait.

— Je ne peux pas crier.

— Tu ne peux pas crier ?

— Non.

— Ta maman, elle, a crié. Elle a crié tout le temps. Ici et ailleurs.

— Je n'ose pas. S'il te plaît, je ne veux pas. Laisse-moi m'en aller.

— Tu pourras t'en aller dès que tu auras crié. Je te rendrai ton portable et tu pourras t'en aller. T'as quel âge ?

— Quoi ?

— Tu as bien un âge ? Alors, t'as quel âge ?

Hedda ne comprenait pas pourquoi il posait cette question.

— Dix ans, répondit-elle après un temps d'hésitation.

— Dix ans, répéta Erik en hochant la tête. Tu es une enfant. Une fillette insignifiante de dix ans. Tu sais pourquoi je t'ai emmenée ici ?

— Je veux rentrer à la maison.

— Tu sais pourquoi ? Est-ce que tu as conscience du sacrifice que je vais faire ? De ce qu'il va m'en coûter ?

Il la gifla. Hedda ne put émettre un son. Le choc fut tel qu'elle se mit à trembler. Erik s'agenouilla devant elle et lui caressa la tête.

— Je ne voulais pas te...

Il la serra fort dans ses bras, appuya sa joue contre son ventre.

— Ta maman m'a trompé, elle m'a fait marcher. Elle m'a exploité. Est-ce que tu sais l'effet que ça fait d'être exploité ? Quand quelqu'un fait semblant d'être ton ami sans l'être ? Imagine que tu rentres de l'école et que ta mère ne te demande pas comment s'est passée ta journée, et qu'elle soupire en te voyant comme si elle n'avait aucune envie de te voir. T'aurais aimé ça ? Je ne pense pas. Eh bien, c'est comme ça pour moi. Très exactement. Ta mère soupire quand elle me voit. Pas au début. Là, c'est elle qui est venue vers moi. D'abord dans ma chambre d'hôtel, puis dans mon appartement en ville. Quand tout allait bien, elle n'en avait jamais assez. Et puis un jour, tout a changé. Sans que j'aie rien fait. Elle s'était lassée, elle regrettait.

Il éclata de rire, s'apercevant soudain qu'il s'adressait à une enfant.

— Tu ne sais pas de quoi je veux parler, hein ?

— Je ne veux pas rester ici, je veux rentrer chez moi !

Erik prit sa main et la tint fermement.

— Ensuite, ta grand-mère est venue. Elle aussi voulait quelque

chose. Elles sont toutes pareilles, elles veulent se servir et je suis censé donner. Être toujours d'accord, ne jamais dire non.

Hedda hoquetait, de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Être toujours prêt, poursuivit Erik le regard vide. Maman disait que je devais être content de ce qu'elle me faisait. Que c'était tout ce qu'il y avait de normal.

Il dodelina de la tête et leva soudain les yeux pour regarder Hedda.

— Je veux que tu sautes avec moi.

— Non.

— Je veux que tu punisses ta maman pour ce qu'elle a fait. Comme moi j'ai payé la faute de ma maman, toi tu paieras pour la tienne.

Hedda tenta de libérer son bras, mais Erik était trop fort. Tous les deux entendirent le bruit d'un moteur et se retournèrent. Les phares d'une voiture balayèrent le parking, s'arrêtèrent sur eux. Une portière s'ouvrit brusquement.

— Hedda !

Anna courait vers eux. Hedda essaya de se dégager, mais Erik la maintenait sans problème. Il la poussa vers le rebord de la falaise, se retourna vers Anna.

— Un pas de plus et je la pousse dans le vide.

Anna s'arrêta et tendit les mains vers lui, paumes offertes, dans un geste de reddition. Les faisceaux des phares l'éclairaient de dos, la nimbant d'un halo, tel un personnage religieux.

— S'il te plaît Erik, écoute-moi.

Il secoua la tête, eut un rire nerveux chargé de reproches.

— Tu m'as envoyé ta mère.

— Mais non, je n'ai pas fait ça.

— Tu as envoyé ta mère et elle m'a menacé. Elle savait pour moi et allait le raconter. J'ai essayé de discuter avec elle, j'ai fait des efforts. Elle a refusé d'écouter.

— Erik. Ce qui est arrivé est arrivé. Pas Hedda. Tu entends ce que je dis ? Tu ne peux pas faire ça. C'est une enfant.

Erik déglutit et changea de pied d'appui. Il éloigna Hedda du précipice, la plaça en bouclier devant lui.

— Lâche-la, dit Anna d'une voix très douce en faisant un pas vers lui. Laisse-la partir.

Erik ne savait pas comment se dépêtrer de cette situation.

— Tu m'as trompé, lui lança-t-il d'un ton accusateur. Tu m'as fait croire des choses.

— Je te demande pardon pour tout ce que j'ai fait. Mais au nom de Dieu, pas ma fille.

Elle fit encore un pas et Erik recula instinctivement. Son pied était tout au bord du précipice et il trébucha légèrement avant de retrouver son équilibre. Anna, bouche ouverte, bras tendus, était pétrifiée. Erik

fut le premier à se ressaisir :

— Arrête ou je saute. Recule !

Anna fit un pas en arrière et se heurta à Trude qui l'avait rejointe. Toutes deux reculèrent. Anna gardait les mains tendues dans l'espoir de calmer la situation.

— Erik, je t'en supplie, lâche-la. Elle n'a rien à voir avec nous.

Il acquiesça, fébrile.

— Exactement. Rien que toi et moi. Pourquoi tu refuses de comprendre ça ? Nous sommes faits l'un pour l'autre. Tu ne peux pas continuer à t'aveugler, il n'y a que toi et moi.

Anna secoua la tête en signe d'assentiment.

— Lâche-la. Je ferai ce que tu veux.

— Ta mère. Elle n'a pas compris, elle a refusé de voir l'évidence. Elle croyait que nous, toi et moi... Pour elle, c'était juste à cause de ce séminaire à l'hôtel. J'ai essayé de lui faire comprendre, mais elle a ri. J'ai été obligé, elle ne m'a pas laissé le choix. Mais tout va bien maintenant.

Il hocha la tête plusieurs fois pour s'en convaincre.

— Ma mère, la tienne, poursuivit-il. On est maintenant à égalité, tous les deux. Nous pouvons recommencer à zéro, toi et moi.

Il parlait pour lui-même, avait lâché Anna du regard et balançait la tête de manière incontrôlée.

— Erik, écoute-moi. Erik.

Il leva les yeux. Anna déglutit.

— Lâche Hedda, qu'on puisse discuter.

Erik la regarda d'un air étrange comme s'il venait de se réveiller et ne comprenait pas de quoi elle parlait.

— Lâche-la.

Erik sembla découvrir ses avant-bras et, au bout, Hedda. Dans un mouvement proche de la surprise, il libéra l'adolescente. Celle-ci courut se réfugier dans les bras de sa mère. Sans quitter Erik des yeux, les deux femmes et la fille reculèrent. D'abord d'un pas lent et incertain, puis, quand la distance fut assez grande, elles se retournèrent et prirent leurs jambes à leur cou. Une fois près de la voiture, elles virent qu'Erik était resté sur place, les bras tendus vers elles dans un geste d'adieu théâtral.

— Maman ! cria-t-il avant de s'effondrer à genoux.

Il prit appui sur ses mains pour ramper jusqu'au bord de la falaise. Sembla faire une prière avant de se mettre debout et de se jeter dans le vide.

Erik tomba en silence vers une mort certaine. Le vent et l'océan, indifférents à son sort, continuèrent à souffler et gronder. Tout avait basculé avec l'arrivée des policiers. D'abord Karlsson et Gerda, armes au poing. Ils crièrent leurs questions auxquelles Trude répondit de son mieux. Anna, assise par terre, tenait Hedda fermement. Elles formaient un seul et même corps, coupées du monde et incapables de communiquer.

En un quart d'heure, plusieurs voitures déboulèrent, sirènes hurlantes, les gyrophares balayant le paysage de leur lumière bleutée, malgré les consignes de Karlsson. Ça grouillait de policiers qui hurlaient et donnaient des ordres apparemment contradictoires. Des torches dansèrent dans le noir. Certains policiers se couchèrent à plat ventre tout au bord de la falaise pour chercher à voir le corps qui avait déjà disparu dans l'écume bouillonnante.

La jeunesse motorisée de Kullaberg semblait soudain s'être donné rendez-vous sur la montagne. Un policier dut barrer la route avec un ruban bleu et blanc tendu entre deux arbres pour les empêcher de s'approcher trop près. Les curieux se contentèrent de prendre des photos et de filmer la scène avec leurs téléphones portables.

Trude raconta ce qu'elle avait vu. Erik s'était tenu à l'extrémité de la falaise avec l'adolescente, et puis brusquement, il l'avait lâchée et s'était jeté dans le vide.

Karlsson et Gerda s'approchèrent d'Anna et Hedda, toujours dans la même position, adossées à la voiture de Trude. Les policiers leur assurèrent que rien ne pressait, qu'ils les entendraient plus tard, quand elles se sentiraient prêtes.

Karlsson s'accroupit et chuchota :

— Nous avons confisqué son ordinateur. Si ça peut vous tranquilliser.

— Mon mari, dit Anna, je veux que vous appeliez à mon mari.

Karlsson lui tapota l'épaule, se redressa.

— Son ordinateur ? répéta Hedda en regardant sa mère.

— Rien, mon trésor, répondit-elle en la serrant contre elle.

Un hélicoptère se présenta au moment où ils s'éloignaient. Il s'approcha de la falaise, phares braqués et nageurs-sauveteurs prêts à repêcher le corps d'Erik. Trude dut abandonner sa voiture pour laisser

les techniciens de la police faire leur travail et fut ramenée chez elle par un policier, ravi de l'aubaine. Les jeunes du village prirent des photos comme des vrais paparazzis quand les véhicules des forces de l'ordre quittèrent le parking.

Karlsson et Gerda conduisirent Anna et Hedda à l'hôpital de Helsingborg où les attendait Magnus. Les policiers n'avaient pas besoin d'interroger Anna et Hedda maintenant, l'important dans un premier temps était qu'elles se reposent. En revanche, ils voulurent échanger quelques mots avec Magnus.

Il les suivit dans une salle déserte.

— Nous avons retrouvé la mère d'Anna, commença Karlsson. Malheureusement, pas en vie.

— Oui, dit simplement Magnus.

Les policiers échangèrent des regards.

— Vous comprenez ce que nous disons ? fit Karlsson.

Magnus acquiesça.

— Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé, mais ce qui est sûr, c'est que Kathrine est allée chez Erik Månsson et que la situation a dégénéré.

— Je comprends, dit Magnus d'une voix qui proclamait le contraire.

— Elle est morte, insista Karlsson.

Magnus pinça les lèvres, regarda tour à tour Karlsson et Gerda. Il ferma les yeux et son visage se tordit en une grimace. Karlsson le prit dans ses bras.

— Allez, le consola-t-il en lui tapotant le dos.

Ils conservèrent cette position une bonne minute avant que Magnus se ressaisisse. Il sourit, gêné, renifla et se racla la gorge.

— Nous ne l'avons pas dit à Anna, intervint Gerda. On ferait peut-être mieux d'attendre ?

— Quoi ? Oui. Non. Je ne sais pas. Est-ce qu'elle est ici au commissariat ? demanda Magnus. Kathrine, je veux dire. Dois-je l'identifier ?

— Pas encore.

Magnus hocha la tête.

— Vous voulez que je parle à Anna ? lui demanda Karlsson. Nous avons mis en place une cellule psychologique. Elle sera là bientôt.

Magnus fit un geste par-dessus son épaule.

— Ma famille... je pense que je... que nous... je crois que je veux être avec elles.

Ils retournèrent auprès d'Anna et Hedda. Il les trouva assises, serrées l'une contre l'autre, sur un brancard. Magnus s'avança et prit place de l'autre côté de sa fille.

Anna jeta un coup d'œil à Karlsson et Gerda, restés sur le seuil.

— Vous l’avez retrouvée, dit-elle.

Les psychologues dépêchés sur place étaient certainement compétents et dévoués, mais Anna refusa leur aide. Elle n'avait pas besoin de leur pitié et n'avait aucune envie d'ouvrir son cœur à des étrangers. Toute son attention étant exclusivement dirigée vers sa fille et son mari, elle ne voulait pas laisser un tiers perturber leurs retrouvailles, fût-ce avec les meilleures intentions du monde. Dans quelques jours, peut-être, mais pas maintenant.

Les thérapeutes comprirent qu'il était inutile d'insister. Ils laissèrent leurs coordonnées à Magnus en l'assurant qu'ils pouvaient intervenir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Les prochains jours risquaient d'être difficiles, avec des alternances de hauts et de bas, aussi lui proposèrent-ils des somnifères.

Après avoir promis de les contacter, Magnus emmena sa famille vers la voiture. Anna et Hedda s'installèrent à l'arrière. Magnus chercha le regard de sa femme dans le rétroviseur et elle tendit la main vers son épaule. Il la prit, entrecroisa ses doigts avec les siens.

La circulation était nulle et il traversa sans encombre le quartier nord de la ville jusqu'à la mer puis longea la côte pour retrouver le cocon qu'avait été leur foyer commun jusqu'alors. Il semblait s'être écoulée une éternité.

Les rues dans ce quartier résidentiel étaient silencieuses et désertes. L'air humide formait des halos blancs autour des réverbères et les véhicules garés devant les garages étaient déjà constellés de rosée. Ils descendirent de voiture, heureux de retrouver leur cadre familial. Magnus précéda sa femme et sa fille, ouvrit et leur tint la porte. Après avoir fait la lumière, tous trois s'affalèrent sur des chaises dans la cuisine.

— Ma petite maman... dit Anna, luttant vainement pour retenir ses larmes.

Hedda et Magnus l'entourèrent chacun d'un côté.

— C'est ma faute, dit Anna. Tout est ma faute.

Magnus déposa un baiser sur ses cheveux.

— Non, corrigea-t-il. Pas du tout.

Anna hoqueta :

— Je voudrais être comme elle : courageuse et gentille.

— Tu es comme elle, dit Hedda. Toi et mamie, vous êtes pareilles,

vous l'avez toujours été.

Anna les repoussa, se leva, alla prendre l'essuie-tout et leur tendit une feuille, ils pleuraient tous les trois.

— Tu dormiras dans notre lit, dit-elle.

Anna serra très fort Hedda contre elle.

— Maman...

— Oui ?

— Tu m'étouffes.

— Pardon, mon trésor.

Elle relâcha un peu son étreinte.

— C'est mieux comme ça ?

— Hmm.

Elles respiraient au même rythme. Puis, rapidement, Hedda s'endormit.

Anna garda son bras autour d'elle, savourant chaque seconde de sa présence. Elle entendit Magnus faire le tour de la maison et vérifier que les portes étaient bien fermées.

Elle se dégagea lentement et se leva. Elle s'arrêta sur le pas de la porte pour contempler sa fille, les larmes aux yeux. Magnus se plaça derrière elle et posa une main sur son épaule. En silence, ils observèrent le fruit de leur amour.

Anna se retourna et ils s'embrassèrent tendrement. C'était un baiser que rien n'interrompait, un baiser qui avait de l'espace pour grandir. Enlacés, sentant monter l'excitation, ils commencèrent à se dévêtir. Se cognèrent aux murs du couloir et contre le chambranle de la porte quand ils se dirigèrent vers le lit vide dans la chambre de Hedda. Au moment de jouir, Anna dut enfouir son visage dans l'oreiller pour ne pas réveiller sa fille dans la chambre voisine.

Ensuite, ils restèrent allongés à fixer le plafond. Ils étaient en sueur, exténués. Magnus avait le souffle court et la bouche sèche.

Anna serra très fort sa main, y enfonça ses ongles et pleura en silence.

Il l'attira contre son torse, enchanté d'être pour une fois l'homme fort et protecteur. Il essuya ses larmes avec douceur.

— Je t'aime. Je suis maladroit pour te le dire, je n'ose jamais. J'ai toujours peur de t'effrayer avec mon amour et que tu t'enfuyes. Chaque jour, quand je rentre à la maison, c'est comme si toutes mes tensions disparaissaient d'un coup.

Anna se retourna sur le côté et regarda par la fenêtre, les mains jointes près de son visage. Magnus vint se blottir contre elle et suivit

du bout des doigts le contour de son bras.

— Il faut que je boive. Tu veux quelque chose ?

— Merci, oui.

Magnus alla dans la cuisine. Anna l'entendit remplir deux verres.

Sa mère avait raison. Elle rendait son mari très heureux.

Titre original : *Kom ska vi tycka om varandra*
Publié par Telegram Bokförlag

Édition du Club France Loisirs,
avec l'autorisation des Éditions Presses de la Cité

Éditions France Loisirs,
123 boulevard de Grenelle, Paris
www.franceloisirs.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Hans Koppel 2012

© Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 2014, pour la traduction française.

Couverture :

Maquette : Verrier Laurence / Photo : GETTY

ISBN : 978-2-298-07876-3